

2m11.2843.1

Université de Montréal

La construction du père québécois : le discours du
mouvement familial et l'expérience des pères, 1945-1965

Par

Vincent Duhaime

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.) en histoire

Août 2000

© Vincent Duhaime, 2000



D
7
U54
2001
N.005

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**La construction du père québécois : le discours du
mouvement familial et l'expérience des pères, 1945-1965**

présenté par

Vincent Duhaime

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur : Michèle Dagenais

Directrice de recherche : Denyse Baillargeon

Jury : Suzanne Morton, McGill

Mémoire accepté le : 21 novembre 2000

Sommaire

L'objet de ce mémoire est de reconstituer le modèle du père dans la famille québécoise entre 1945 et 1965 à travers l'analyse comparative d'un discours normatif sur la paternité et de l'expérience des pères. En plus d'en dégager les principales caractéristiques, nous proposons une interprétation du processus de construction du modèle paternel dominant au cours de cette période à l'aide des théories sur l'histoire de la masculinité. Le mouvement familial québécois prône une plus grande participation des pères à la vie familiale. Pour ses animateurs, le père idéal doit établir des liens solides avec ses enfants, participer à leur éducation et être présent au foyer. Nous soutenons l'hypothèse selon laquelle cette valorisation de la participation du père à la vie domestique entre en contradiction avec un modèle concurrent, celui de l'homme idéal. Pour éviter de provoquer un conflit identitaire, les auteurs du discours normatif ont été forcés de construire une définition de la paternité qui permette de concilier ces deux modèles. Nous soutenons que ce conflit potentiel a également influencé la manière dont les hommes ont joué leur rôle de père.

Dans un premier chapitre, nous présentons une revue de l'historiographie sur la paternité, en dégageant les angles d'analyse et les principales conclusions des chercheurs. L'histoire de la paternité est un champ d'étude assez nouveau, et celle des pères québécois est demeurée pratiquement inexplorée. Nous présentons ensuite les théories sur l'histoire de l'identité masculine, qui sous-tendent notre interprétation du discours et de l'expérience. Elles postulent notamment l'existence d'identités masculines multiples et concurrentes. Finalement, nous exposons plus en détails notre problématique et nous présentons les sources sur lesquelles repose notre étude.

Les chapitres suivants constituent le cœur de ce mémoire. Le second porte sur l'analyse du discours normatif sur la paternité diffusé par le mouvement familial québécois. Nous abordons les principales facettes de la paternité en expliquant quel rôle les animateurs attribuent à l'homme dans sa famille, et comment ils tentent de construire un modèle acceptable pour les hommes. Le dernier chapitre porte sur l'analyse de

l'expérience de dix pères québécois qui ont élevé leur famille entre 1945 et 1965, que nous comparons au discours normatif du mouvement familial. Nous évaluons aussi comment les pères ont concilié leur rôle familial et leur identité masculine dans leur vie quotidienne.

Table des matières

SOMMAIRE.....	i
LISTE DES TABLEAUX.....	v
LISTE DES FIGURES.....	vi
LISTE DES ILLUSTRATIONS.....	vii
LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS.....	viii
REMERCIEMENTS.....	x
CHAPITRE 1 : BILAN HISTORIOGRAPHIQUE, PROBLÉMATIQUE ET SOURCES.....	1
1.1 Bilan historiographique	2
1.1.1 Les pères oubliés.....	2
1.1.2 L'histoire de la paternité.....	4
1.2 Problématique	20
1.3 Les sources écrites	25
1.3.1 Présentation des sources.....	25
1.3.2 Méthodologie.....	30
1.3.3 Les animateurs du mouvement familial.....	32
1.4 Les sources orales	37
CHAPITRE 2 : CONSTRUIRE LA PATERNITÉ DANS L'APRÈS-GUERRE.....	40
1.1 La conciliation de la paternité et de la masculinité	41
1.1.1 L'espace privé et l'espace public.....	41
1.1.1.1 La paternité et le travail salarié.....	42
1.1.1.2 La paternité et la vie publique.....	47
1.1.2 La paternité et le pouvoir.....	51
1.1.2.1 Le statut du père dans la famille et son rôle dans l'éducation.....	53
1.1.2.2 La paternité et l'autorité.....	57
1.1.2.3 La formation des pères.....	65
1.2 La différenciation de la paternité et de la maternité	67
1.2.1 La paternité et l'éducation.....	70
1.2.2 La paternité, le soin des enfants et les tâches domestiques.....	74
1.2.3 La dimension affective de la paternité.....	85
Conclusion.....	93

CHAPITRE 3 : ÊTRE PÈRE DANS L'APRÈS-GUERRE.....	94
1.1 Des hommes et des pères : la conciliation de la paternité et de la masculinité au quotidien.....	94
1.1.1. L'espace privé et l'espace public.....	97
1.1.1.1 Les pères et le travail salarié.....	97
1.1.1.2 Les pères et la vie publique.....	102
1.1.2 Les pères et le pouvoir.....	108
1.1.2.1 Le statut des pères dans la famille et leur rôle dans l'éducation des enfants.....	109
1.1.2.2 Les pères et l'autorité.....	112
1.1.2.3 La formation des pères.....	117
1.2 Des pères et des mères : la différenciation de la paternité et de la maternité au quotidien.....	119
1.2.1 Les pères et l'éducation des enfants.....	120
1.2.2 Les pères, le soin des enfants et les tâches domestiques.....	122
1.2.3 Les pères et l'affection.....	131
Conclusion.....	136
CONCLUSION.....	137
BIBLIOGRAPHIE.....	141
ANNEXES.....	150

Liste des tableaux

I.	Nombre d'articles sur la paternité retenus dans chaque publication.....	31
II.	Illustrations parues dans chaque publication.....	32
III.	Auteurs des articles en fonction du genre.....	33
IV.	Portrait global des informateurs.....	39
V.	Participation des informateurs au soin des enfants.....	126

Liste des figures

I.	Nombre d'articles portant sur la paternité en fonction de l'année de publication.....	32
II.	Auteurs des articles en fonction du statut socioprofessionnel.....	34

Liste des illustrations

1. Notre père, notre pourvoyeur.....	45
2. « La gloire du jeune papa! »	52
3. La vanité masculine.....	55
4. Le dangereux renversement de l'autorité paternelle.....	60
5. Être père : être patient.....	62
6. La fessée maternelle.....	64
7. L'exercice de l'autorité paternelle.....	64
8. La fessée paternelle.....	66
9. <i>La Famille</i> en famille : un père en formation?	68
10. La « Petite chronique de psychologie ».....	69
11. Tel père, tel fils.....	72
12. La fillette et le père.....	73
13. Loisirs d'une mère : purgatoire du père.....	78
14. Sous le poids des tâches domestiques.....	78
15. Une mère absente : un père épuisé.....	78
16. « Quel problème! Bébé est mouillé...».....	80
17. Laver les châssis doubles.....	81
18. Un coup de main à la maman.....	83
19. Un père à l'œuvre à l'heure du repas	83
20. L'affection d'un père.....	91

Liste des sigles et abréviations

APM	Associations Parents-Maîtres
END	Équipes Notre-Dame
FND	Foyers Notre-Dame
JAC	Jeunesse agricole catholique
JEC	Jeunesse étudiante catholique
LOC	Ligue ouvrière catholique
S.a.	Sans auteur
SPM	Service de préparation au mariage

*Il sera question ici de celui
dont on parle peu ou pas, le père.*

LE PÈRE... CET AVENTURIER, 1948

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier Denyse Baillargeon pour la qualité de son engagement dans ce projet. Je lui dois ma passion pour l'histoire de la famille. Sa grande compétence et son énergie ont toujours été source d'inspiration.

Je remercie également ma copine Éveline qui, par son soutien, m'a permis de mener à terme ce mémoire. Je remercie aussi mes parents Lise et Yves, amants de l'histoire, qui ont assuré le financement de cette recherche.

Je remercie bien sûr les dix informateurs qui ont accepté de participer à cette étude. Avec générosité, ils m'ont accueilli chez eux et m'ont fait partager une partie de leurs souvenirs.

Je remercie enfin tous ceux qui, parfois sans le savoir, ont contribué à enrichir ce projet : Matthieu, Martin, Mathieu, Jean-François et mes collègues Raphaël et Michel.

Chapitre 1

Bilan historiographique, problématique et sources

Dans une revue consacrée à l'éducation des parents, l'écrivain Vianney Décarie déplore, au milieu des années 1950, que peu d'hommes participent à la vie familiale, ce «royaume qu'ils abandonnent à leur épouse »¹. En 1999, un homme se rappelle les années d'après-guerre et les difficultés qu'il a rencontrées en tant que père. Il déplore qu'à cette époque, « on nous apprenait pas comment élever des enfants, élever une famille ». Voilà deux portraits différents de l'expérience paternelle dans les années 1940 et 1950. L'un souligne l'absence du père, sa faible participation à la vie familiale, l'autre déplore que les hommes ne connaissaient pas les modalités du rôle qu'ils devaient jouer.

Ce mémoire vise à donner la parole aux pères de cette époque et à ceux qui ont voulu façonner leur expérience. Au chapitre de la vie familiale, plusieurs se rappellent les années de l'après-guerre comme d'une époque figée, où les rôles parentaux étaient strictement définis, les hommes et les femmes étant confinés à des univers séparés. C'est aussi l'image que véhiculent les livres d'histoire. Le contraste entre l'après-guerre et la norme actuelle n'en est que plus frappant. De nos jours, il est largement admis que la participation du père à l'éducation et au soin des enfants, ainsi que son engagement affectif, sont très importants pour le développement psychologique de ces derniers; les voix qui condamnent les pères absents ou indifférents, c'est-à-dire qui ne voient pas à établir une étroite relation avec leurs enfants, ne se comptent plus.

La plupart du temps, l'apparition de ce modèle est associée au bouleversement des mentalités provoqué par le réveil du mouvement féministe, au cours des années 1960. Auparavant, la participation du père à la vie familiale aurait été peu valorisée, presque inexistante, comptant pour peu de choses devant le savoir-faire de la mère, cette spécialiste naturelle de l'enfance. En nous inspirant des interprétations et réflexions élaborées par les historiens de la paternité et de la masculinité, nous examinons dans ce mémoire le modèle du père idéal dans la société québécoise de l'après-guerre. Nous pourrions entre autres

¹ Vianney Décarie, « Le Père au Foyer », *L'École des parents*, 5, 4 (avril 1954), p. 12.

vérifier si les racines du modèle paternel dominant aujourd'hui s'étendent au delà des années 1960, ou si le père présent au foyer, et engagé dans une relation étroite avec ses enfants, a été « inventé » dans le dernier tiers du siècle.

1.1 Bilan historiographique

1.1.1 Les pères oubliés

Le père de famille demeure encore aujourd'hui un personnage méconnu de l'histoire du Québec. Contrairement aux spécialistes des autres sciences humaines, qui lui ont consacré de nombreuses études depuis une trentaine d'années, c'est assez récemment que des historiens ont entrepris de faire l'histoire de la paternité². Il existe maintenant une production encore insuffisante, essentiellement issue du travail d'historiens américains, britanniques et canadiens-anglais³. Au Québec, seulement trois études portent sur l'histoire des pères, et les travaux sur la période de l'après-guerre sont en général peu nombreux.

Le père est pourtant un personnage essentiel dans la famille et la paternité constitue une facette importante de l'identité de nombreux hommes, pour qui elle entraîne d'importantes transformations et implique de grandes responsabilités. En plus d'être conjoint ou mari, le père est pourvoyeur et éducateur. Avec l'aide de la mère, il doit assurer

² Voir par exemple la bibliographie de Germain Dulac, qui témoigne de la disproportion de la production issue des différentes sciences sociales. Germain Dulac, *La paternité : les transformations sociales récentes*, Québec, Conseil de la famille, 1993, p. 67-93. Selon l'historien américain Ralph LaRossa, on ne peut plus, aujourd'hui, considérer l'histoire de la paternité comme un champ d'étude nouveau. Il affirme que la production scientifique est assez importante pour qu'on le classe parmi les champs d'étude établis. Cela ressemble davantage à un plaidoyer pour l'histoire de la paternité, considérée par plusieurs comme en étant à ses premiers balbutiements. Cinq ans seulement avant la publication de l'ouvrage de LaRossa, John Demos soulignait que la paternité « has a very long history, but virtually no historians ». En 1996, Michael Kimmel, auteur d'une étude sur la masculinité aux États-Unis, affirmait que les hommes américains n'avaient pas d'histoire : « American men have no history of themselves as men », écrivait-il (Voir : John Demos, « The Changing Faces of Fatherhood: A New Exploration in American Family History », dans Stanley H. Cath, Alan R. Gurwitt et John Munder Ross, éd., *Father and Child : Developmental and Clinical Perspectives*, Boston, Little, Brown, 1992, p. 425; Michael Kimmel, *Manhood in America. A Cultural History*, New York, Free Press, 1996, p. 1; Ralph LaRossa, *The Modernization of Fatherhood. A Social and political History*, Chicago, University of Chicago Press, 1997, p. 2.).

³ Nous n'avons considéré que l'historiographie du Canada anglais, de la Grande-Bretagne et des États-Unis, qui sont actuellement les chefs de file de ce champ d'étude. Il faut mentionner que les études sur la

la survie de ses enfants et leur fournir une sécurité et un confort matériels. Il est également responsable de leur éducation morale et affective et souvent de leur formation professionnelle. Cependant, quiconque en recherche les traces dans la production historique a l'impression que le père a été oublié, en comparaison à la mère, qui a fait l'objet de nombreuses études⁴.

En levant le voile sur le passé des mères et l'activité des pères dans l'espace public, les historiennes des femmes ont eu tendance à reléguer dans l'oubli la dimension familiale de l'existence des pères, comme si cette facette demeurerait immuable, hors du temps et impénétrable⁵. Si les historiennes des femmes sont parmi les premières à entreprendre l'étude de la vie familiale et de l'espace domestique, la nature de leur démarche scientifique visant à contrer l'omniprésence des hommes dans les récits historiques, les amène à reléguer les pères en périphérie au profit des mères, des épouses et des enfants. Liées de près au mouvement féministe des années 1960 et 1970, les historiennes des femmes, qui considèrent a priori les hommes comme ceux qui soutiennent et profitent du patriarcat, « se sont interrogées [...] sur l'origine de leur oppression, sur ses différentes manifestations dans le temps, sur leur propre histoire »⁶. Ainsi, même si les pères sont un membre essentiel de la cellule familiale, ils sont pratiquement absents de cette production historiographique. À

masculinité sont également en plein développement ailleurs dans le monde. Voir : R.W. Connell, « The Big Picture: Masculinities in Recent World History », *Theory and Society*, 22 (1993).

⁴ Pour le cas québécois, voir : Nadia Eid-Fahmy et Micheline Dumont, « Recettes pour la femme idéale : femmes, familles et éducation dans deux journaux libéraux : Le Canada et La Patrie (1900-1920) », *Atlantis*, 10, 1 (automne 1984), 46-59; Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1989; Mona-Josée Gagnon, *Les femmes vues par le Québec des hommes. 30 ans d'histoire des idéologies, 1940-1970*, Montréal, Éditions du Jour, 1974. Pour le Canada anglais, voir : Katherine Arnup, Andrée Lévesque et Ruth Pierson, *Delivering Motherhood : Maternal Ideologies and Practices in the 19th and 20th Centuries*, London, Routledge, 1990; Diana Dodd, « Advice to Parents : The Blue Books, Helen MacMurphy, MD, and the Federal Department of Health, 1920-1934 », *Canadian Bulletin of Medicine History / Bulletin canadien d'histoire de la médecine*, 8, 2 (hiver 1991), 203-230; Mariana Valverde, « Families, Private Property, and the State : The Dionnes and The Toronto Stork Derby », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, dir., *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, 296-315.

⁵ « The history of fatherhood is one of those topics which has tended to fall between the boundaries of better established specialisms: in this case, between mainstream social history with its focus on men as actors in the public sphere, and women's history with its interest in mothers and children » (John Tosh, « Book Reviews », *Gender and History*, 9, 2 (août 1997), p. 385).

⁶ Andrée Lévesque, « Réflexions sur l'histoire des femmes dans l'histoire du Québec », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51, 2 (automne 1997), p. 272.

titre d'exemple, l'index de *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*⁷ ne contient aucune entrée pour « père », « homme » ou « mari ». Lorsqu'il est présent, le père est souvent confiné au statut de pourvoyeur et de détenteur de l'autorité. Ce sont tout de même là des facettes importantes de la paternité. La persistance du modèle des « sphères séparées », caractérisé par le couple « ménagère - pourvoyeur », structure en effet l'expérience des pères depuis la révolution industrielle⁸. Le père est pourvoyeur et doit s'éloigner quotidiennement de sa famille pour subvenir à ses besoins, laissant la mère se consacrer à l'entretien et au soin des enfants.

Les travaux sur l'histoire des femmes ne fournissent pas un portrait suffisamment complet du rôle des hommes dans l'espace domestique ou de la relation qu'ils entretiennent avec leurs enfants. Dans ces portraits tracés à grands traits, le père communique peu, « pratique des loisirs dits "masculins" »⁹ et représente avant tout le pouvoir, l'autorité, le contrôle. De plus récentes études laissent entrevoir la complexité de l'expérience paternelle. Denyse Baillargeon souligne par exemple les sentiments ressentis lors de l'accouchement et la participation occasionnelle aux tâches ménagères et à l'éducation au cours de l'entre-deux-guerres¹⁰. Katherine Arnup affirme de son côté qu'au cours de la même période, l'État canadien conseille aux pères de participer à l'éducation des enfants¹¹.

1.1.2 L'histoire de la paternité

Les premières études sur la paternité sont issues d'un questionnement sur la condition des pères en cette fin de XX^e siècle. L'ouvrage collectif dirigé par Jean Delumeau et Daniel Roche¹², de même que celui de Yvonne Knibiehler, interrogent l'histoire pour

⁷ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour Éditeur, 1992.

⁸ Renée B. Dandurand, « Le couple : les transformations de la conjugalité », dans Denise Lemieux, dir., *Familles d'aujourd'hui*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, p. 24.

⁹ Collectif Clio, *op.cit.*, p. 415; Gagnon, *op.cit.*, p. 27.

¹⁰ Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Remue-ménage, 1991, p. 110-126, 176-180.

¹¹ Katherine Arnup, « Educating Mothers : Government Advice for Women in the Interwar Years », dans Katherine Arnup, Andrée Lévesque et Ruth Roach Pierson, éd., *Delivering Motherhood...*, *op.cit.*, p. 197.

¹² Jean Delumeau et Daniel Roche, dir., *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, 1990.

mieux entrevoir l'avenir des pères face à des bouleversements survenus récemment : l'éclatement de la paternité, la multiplication des divorces, le recours à la procréation assistée, la montée du concubinage et la fragilisation de l'image du père. Les auteurs tentent de déceler les grandes lignes de l'évolution de la figure paternelle en Occident du Moyen Âge à nos jours, en pointant ses bons et ses mauvais côtés.

Delumeau et Roche, à la tête d'une équipe pluridisciplinaire (elle regroupe des historiens, des psychiatres, des psychanalystes, des juristes et des littéraires), retracent l'évolution de symboles et de thèmes comme la signification de la paternité, la fonction paternelle et la filiation. Cette étude postule l'existence d'une crise de la paternité qui aurait débuté au XVIII^e siècle et se poursuivrait toujours. Cette crise, en décomposant progressivement l'autorité du père, aurait mit fin à une sorte d'« âge d'or » du patriarcat.

Yvonne Knibiehler a analysé l'évolution des figures de la paternité en Occident à partir d'études historiques, sociologiques et anthropologiques¹³. Elle considère aussi que le siècle des Lumières constitue un tournant dans l'évolution du rôle du père. Elle observe la contestation de la puissance paternelle absolue et despotique à travers le théâtre, puis dans la philosophie (elle mentionne l'*Émile*, de Jean-Jacques Rousseau) et les changements du Code civil. L'exécution de Louis XVI, figure paternelle par excellence, devient un symbole important. Knibiehler ajoute que ce déclin de l'autorité permet cependant le développement de l'affection entre les pères et les enfants. Les hommes des Lumières associent leurs sentiments de père au bonheur domestique. Sans mener la réflexion aussi loin que le feront les historiens de la paternité dans les années 1990, Knibiehler suggère déjà l'existence de tensions dans l'identité masculine. Cette nouvelle sensibilité des pères les rend mal à l'aise: « C'est que la puissance s'était appuyée sur des lois, des coutumes, des codes, alors que le sentiment est dépourvu de structure »¹⁴.

Ces premières études ont tenté de décrire l'univers des pères, d'établir les principales caractéristiques de leur rôle, et surtout de relever les différentes étapes de son

¹³ Yvonne Knibiehler, *Les pères aussi ont une histoire*, Paris, Mesnil-sur-l'Estrée, 1987.

¹⁴ *Ibid.*, p. 194.

évolution. C'est également le cas du récent mémoire de Elizabeth Wright sur le discours sociologique, qui postule que la remise en question actuelle du statut et des fonctions du père trouve son origine dans les mutations sociales qui ont touché le Québec depuis le tournant du XX^e siècle. La « crise » de la paternité, caractérisée entre autres par une perte d'un statut dominant au sommet de la hiérarchie familiale et une remise en cause de l'autorité paternelle, est notamment causée par le développement de l'économie de marché, la diminution des valeurs religieuses, le fait que le père devient salarié, ce qui diminue grandement son rôle dans la transmission du patrimoine familial, sur lequel son autorité était fondée. Germain Dulac observe le même phénomène, un peu avant la Deuxième Guerre et jusqu'au début des années 1970, qu'il nomme « mouvement de dépréciation de l'image du *pater familias* »¹⁵.

Au Québec, les Léon Gérin, Horace Miner, et plus tard Philippe Garigue, ont aussi produit des études dans lesquelles le père occupe une place importante. Ces travaux, qui appartiennent davantage à la sociologie et à l'anthropologie qu'à l'histoire, décrivent le rôle du père dans la famille, mais ne proposent aucune analyse ou interprétation des processus de construction du modèle paternel. Bien que ces études permettent de « dépoussiérer l'image de notre passé, trop souvent basée sur les discours idéologiques et normatifs »¹⁶, le portrait qu'elles tracent de la famille et du père se veut immuable : agriculteur possédant sa terre, à la tête d'une famille économiquement autonome, intimement liée à la communauté et dont les membres travaillent en collaboration sous son autorité. L'importance de ces études tient justement au fait que ce modèle contribue à entretenir un mythe qui alimentera le discours des élites au cours du siècle et exercera une influence déterminante sur les penseurs du mouvement familial québécois au cours des années 1940 à 1960¹⁷.

¹⁵ Dulac, *op.cit.*, p. 1.

¹⁶ Andrée Fortin a en effet noté avec justesse que les observations et les témoignages sur la famille rurale sont beaucoup plus rares que les discours exaltant la vie rurale et le monde agricole, véhiculés surtout par le clergé catholique (Andrée Fortin, *Histoires de familles et de réseaux. La sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, p. 11).

¹⁷ Nicole Thivierge, *Écoles ménagères et instituts familiaux : un modèle féminin traditionnel*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, p. 191-197. Plusieurs des chercheurs qui succèdent à Gérin et Miner perpétuent d'ailleurs ce modèle. On peut mentionner entre autres les travaux de Marcel Rioux sur l'Île Verte et ceux d'Everett Hughes sur Drummondville. Voir : Everett C. Hughes, *Rencontre de deux mondes : la crise d'industrialisation du Canada français*, Montréal, Éditions Lucien Parizeau, 1944; Marcel Rioux, *Description de la culture de l'Île Verte*, Bulletin no 3, Musée national du Canada, 1954 (Rouillard,

L'intérêt de toutes ces études réside en ce qu'elles identifient les événements économiques et sociaux qui ont eu un impact sur la situation des pères. Toutefois, ces historiens ont nettement tendance à présenter l'histoire de la paternité dans le sens d'un progrès ou d'une déchéance, en prenant comme point d'arrivée la situation contemporaine du père. L'historien américain Ralph LaRossa amène une critique de cette vision presque évolutionniste : « History is rarely, if ever, linear, and it is almost never so neat »¹⁸. À travers une histoire de la modernisation de la paternité dans l'entre-deux-guerres, LaRossa relativise certaines conceptions répandues parmi les historiens de la paternité. Il démontre, par exemple, qu'on ne peut affirmer que l'industrialisation et la séparation du travail et du foyer ont amené une diminution du rôle du père dans la famille depuis le XIX^e siècle. Cette façon de voir fausse le cours des événements et est contredite par le mouvement de modernisation de la paternité que LaRossa observe dans les années 1920 et 1930. La paternité a donc eu ses « hauts et ses bas » depuis le XIX^e siècle, et la transformation du rôle du père qui survient dans l'entre-deux-guerres ne constitue pas une anomalie dans un processus évolutif continu, qui verrait le rôle du père diminuer constamment depuis 150 ans.

LaRossa croit que l'idée selon laquelle certains traits de la paternité observés aujourd'hui sont nouveaux, qu'ils n'étaient pas présents dans le passé — par exemple que les pères ne se souciaient pas de leur rôle familial au début du 20^e siècle — s'explique simplement par le fait que la connaissance de l'histoire des pères est encore insuffisante. Il démontre par exemple que pendant l'ère coloniale aux États-Unis (XVII^e et XVIII^e siècles), les pères jouent rôle plus important que ce qu'on croyait. En cas de divorce, ils reçoivent la

« Histoire sociale », dans Jacques Rouillard, *dir.*, *Guide d'histoire du Québec*, p. 177). À partir du milieu du siècle, les travaux d'autres sociologues viennent relativiser les conclusions de ces études pionnières, en insistant sur les changements qui surviennent dans la famille québécoise, et élargissent la perspective aux familles urbaines, beaucoup plus nombreuses depuis que l'urbanisation a irrémédiablement transformé la société québécoise. Dans leur étude publiée en 1964, Marc-Adélar Tremblay et Gérard Fortin étudient les conditions de vie, les besoins, les aspirations et les comportements économiques de la famille canadienne-française de la fin des années 1950 à partir d'un échantillon de 1460 familles rurales et urbaines (Marc-Adélar Tremblay et Gérard Fortin, *Les comportements économiques de la famille salariée du Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964).

¹⁸ LaRossa, *op.cit.*, p. 3.

garde des enfants, il existe une littérature sur le soin des enfants destinée aux pères et la correspondance des enfants est surtout adressée aux pères¹⁹.

Le courant historiographique qui naît à la fin des années 1980 repose sur les mêmes bases que les travaux de LaRossa, qui s'inscrit d'ailleurs dans ce mouvement. Plutôt que d'identifier les grandes tendances, les historiens explorent des périodes moins larges et cherchent à comprendre comment est construite l'identité paternelle et comment la dimension familiale entre en interaction avec les autres facettes de l'identité des hommes²⁰.

Paradoxalement, ce sont des historiennes des femmes qui sont à l'origine de nouveaux courants historiographiques orientés vers l'étude de la construction des identités et l'analyse des processus complexes qui y sont à l'œuvre. En plaçant la différence sexuelle au centre de l'analyse historique, en démontrant que l'identité et le rôle des femmes ne sont pas avant tout déterminés par leurs caractéristiques biologiques, mais par la signification attribuée au fait d'être femme dans une société et une culture données²¹, les historiennes des femmes provoquent une première ouverture vers l'histoire de l'identité masculine au cours des années 1970. Certaines historiennes affirment qu'il est nécessaire, pour comprendre la source du pouvoir des hommes et de l'aliénation des femmes, d'élargir l'histoire de la différence sexuelle aux hommes. Elles évoquent le projet d'une histoire sociale des relations entre les deux sexes, qui accorderait une place égale aux hommes et aux femmes²².

¹⁹ *Ibid.*, p. 24.

²⁰ Une des études pionnières de ce courant a été réalisée à l'Université McGill par Cynthia Fish. Sa thèse de doctorat porte sur l'analyse du discours sur la paternité et de la réalité des pères de la classe moyenne protestante montréalaise entre 1870 et 1914. Jamais publiée, cette thèse semble être passée sous silence dans l'historiographie. Elle n'en constitue pas moins la première étude sur la paternité au Québec. Fish y présentait déjà des traits de l'identité paternelle dont l'analyse occupe toujours les historiens. Elle a constaté que la première responsabilité des pères est d'être pourvoyeurs et de subvenir aux besoins matériels de leur famille, que la paternité est aussi associée au pouvoir et à l'autorité, que ce sont surtout les mères qui se consacrent à l'éducation des enfants et que de nombreux pères semblent avoir entretenu de bonnes relations avec leurs enfants malgré l'emphase mise sur la maternité à cette époque. Voir : Cynthia Fish, *Images and Reality of Fatherhood: a Case Study of Montreal's Protestant Middle Class, 1870-1914*, Thèse de Ph.D. (Histoire), Université McGill, 1991.

²¹ Kathleen Canning, « Feminist History after the Linguistic Turn : Historicizing Discourse and Experience », *Signs*, 19, 2 (hiver 1994), p. 370.

²² Nathalie Zemon Davis, « "Women's History" in Transition : The European Case », *Feminist Studies*, 3 (hiver 1976), 83-103; Joan Kelly-Gadol, « The Social Relation of the Sexes : Methodological Implications of

Déjà, l'idée selon laquelle l'identité sexuelle des hommes est construite socialement et évolue selon les sociétés, les cultures et les époques, commence à germer. Ces idées seront cristallisées par l'historienne américaine Joan Wallach Scott, à la fin des années 1980. S'inscrivant dans ce qu'il est convenu d'appeler le « tournant linguistique » en sciences humaines et s'inspirant du courant post structuraliste, elle propose une théorie épistémologique radicale qui repose sur l'idée que les concepts « femme » et « homme » n'ont pas de signification immuable²³. Leur signification est plutôt construite différemment selon les époques et les sociétés. Elle désigne ce processus par le concept de genre, qu'elle définit comme un système de significations bâti à partir de la différence sexuelle inscrite dans les relations sociales. Le genre construit et détermine l'expérience des hommes et des femmes, il est la catégorie identitaire fondamentale et le centre de toute l'organisation sociale²⁴. Dès lors, l'histoire des femmes doit être délaissée au profit de l'histoire du genre²⁵, soit l'étude des structures de la domination masculine, leur évolution, leurs

Women's History », *Signs*, 1, 4 (été 1976), 809-823; Gerda Lerner, « The Challenge of Women's History », dans *The Majority Finds Its past*, New York, Oxford University Press, 1979. Voir aussi : Nancy Cott, « On Men's History and Women's History », dans Mark C. Carnes et Clyde Griffen, éd., *Meanings for Manhood. Constructions of Masculinity in Victorian America*, Chicago, University of Chicago Press, 1990, p. 205-211; Carnes et Griffen, *Meanings for Manhood...*, p. 1.

²³ En ce qui concerne l'histoire sociale, le tournant linguistique désigne un ensemble hétérogène de critiques des paradigmes, chronologies et récits établis. Il visait à dénoncer les insuffisances de l'histoire sociale et prônait un retour à l'analyse des discours et des « représentations » de la réalité, par opposition à l'analyse d'une réalité historique qui serait perceptible et accessible à l'historien. Voir : (Canning, *loc.cit.*, p. 369; Chris Weedon, *Feminist Practice & Poststructuralist Theory*, Oxford, Blackwell, 1987; Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996).

²⁴ À partir de cette signification, et selon le même processus selon lequel le langage est construit, on élabore des systèmes complexes de signes et de symboles qui s'inscrivent dans le langage, ou les discours, ce concept ne désignant pas seulement les idées, les écrits et les paroles, mais également dans les institutions, les structures, les pratiques et les rituels. Le genre est donc un système social qui, à toutes les époques, construit l'identité et l'expérience des hommes et des femmes de façon différenciée.

²⁵ Cette approche a suscité plusieurs débats au cours de la dernière décennie entre les tenants de l'histoire du genre et ceux d'une histoire des femmes plus « traditionnelle ». Par exemple, Gérard Noiriel considère que le recours à la philosophie post structuraliste ne fait qu'entraîner l'histoire féministe dans un débat sans fin sur les fondements de la connaissance et n'a fait que provoquer les tenants de l'histoire des femmes dite traditionnelle, qui tiennent à l'importance accordée à l'expérience. De son côté, Joan Hoff souligne les dangers du post structuralisme pour le féminisme. En rendant impossible toute généralisation sur l'expérience des femmes, ces théories affaiblissent par le fait même l'efficacité politique des luttes féministes (Noiriel, *op.cit.*; Joan Hoff, « Gender as a Postmodern Category of Paralysis », *Women's History Review*, 3, 2 (1994), p. 149-168).

mutations, et leurs relations avec d'autres structures de pouvoir comme la classe, la race, la nation, etc.²⁶

Le développement de l'histoire des femmes, qui souligne avec force le vide historiographique autour des questions touchant l'identité masculine, de même que le défi politique posé par la critique de la masculinité faite par le mouvement féministe, donnent donc l'impulsion nécessaire à un nouveau champ d'étude, qui permet de ne plus réserver aux seules femmes l'interprétation de l'histoire à travers la construction sociale et culturelle de la différence sexuelle. Il faut attendre les années 1980 pour voir des historiens s'intéresser aux hommes en tant qu'êtres humains de sexe masculin et essayer de comprendre, comme pour les femmes, comment le genre pouvait orienter l'expérience des hommes et leur façon de percevoir le monde²⁷. Michael Kimmel résume bien l'objectif ambitieux de ce courant : « by injecting gender into the standard historical narrative, we will suddenly, magically, illuminate the entire American historical pageant »²⁸.

Le premier objectif concret des historiens de la masculinité est de souligner la diversité des identités masculines. Depuis toujours, dans les études historiques, la masculinité était associée à des caractéristiques immuables comme l'oppression des femmes, le pouvoir, la domination, les privilèges. Jamais on n'avait considéré a priori les hommes autrement que comme groupe dominant dans la société. L'histoire de la masculinité postule que les hommes n'ont pas tous une inclination naturelle à la domination, que le pouvoir est toujours changeant dans l'espace public et que la masculinité — ce que signifie le fait d'être un être humain de sexe masculin — évolue à travers le temps et l'espace. Comme l'explique le sociologue américain R. W. Connell, il n'existe pas

²⁶ Michael Roper et John Tosh, « Historians and the Politics of Masculinity », dans Michael Roper et John Tosh, dir., *Manful Assertions. Masculinities in Britain since 1800*, London, Routledge, 1991, p. 7.

²⁷ En retraçant l'évolution « parallèle » de l'histoire des femmes au Québec et au Canada anglais, Denyse Baillargeon a noté que l'histoire du genre est pratiquement inexistante au Québec, alors qu'elle a suscité une importante production dans les autres provinces. Voir : Denyse Baillargeon, « Des voies/x parallèles. L'histoire des femmes au Québec et au Canada anglais (1970-1995) », *Sextant*, 4 (1995), p. 164-165.

²⁸ Kimmel, *op.cit.*, p. 2.

une seule forme de masculinité, mais plusieurs « masculinités »²⁹.

La volonté de démontrer que les identités masculines sont multiples et inscrites dans l'histoire donne naissance à de nombreuses études. Dans son ouvrage sur la communauté ouvrière de Richmond Heights, en Nouvelle-Écosse, Suzanne Morton souligne que les hommes ne sont pas seulement des pères. Ils possèdent une multitude d'identités publiques (ils sont par exemple employés, syndiqués, membres d'une équipe de travail, camarades de travail, etc.)³⁰.

Des chercheurs se sont aussi lancés dans l'étude de l'apparition de certains traits masculins pour expliquer comment les définitions de la masculinité évoluent et se transforment. Accusant deux historiens du travail d'avoir oublié d'explorer la dimension du genre dans leur étude respective, Steven Maynard a fait un plaidoyer pour stimuler le développement de l'histoire de la masculinité au Canada et inciter les historiens à expliquer l'apparition de certaines réalités associées à la masculinité³¹. Il déplore par exemple que ni Craig Heron ni Ian Radforth n'expliquent comment, dans les milieux de travail des hommes, des notions comme la capacité de surmonter le danger, la compétition, la fierté ou l'honneur sont devenues des moyens d'exprimer leur masculinité.

Colin Howell est l'un de ceux qui a répondu à l'appel. Il a étudié l'importance des prouesses physiques dans la construction de la masculinité³². Il affirme que la conception du baseball comme un lieu pour exprimer sa masculinité s'inscrit dans la mutation de l'identité masculine dans la classe moyenne au cours du 19^e siècle. Il observe le passage d'une masculinité associée à des caractéristiques sociales (le dévouement communautaire) et spirituelles (la piété), à une masculinité associée à l'individualisme, au mythe du « self-made man » et aux prouesses physiques. Cette mutation est notamment causée par une

²⁹ R.W. Connell, *Masculinities*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1995.

³⁰ Suzanne Morton, *Ideals Surroundings: Domestic Life in a Working-Class Suburb in the 1920s*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, p. 108-109.

³¹ Steven Maynard, « Rough Work and Rugged Men: The Social Construction of Masculinity in Working-Class History », *Labour/Le Travail*, 23 (1989), 159-169.

³² Colin Howell, « A Manly Sport: Baseball and the Social Construction of Masculinity », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd., *Gender and History...*, p. 187-210.

grande admiration pour les valeurs guerrières à l'époque de la Guerre de Sécession et la féminisation de la culture américaine : l'autorité et le pouvoir des femmes dans les écoles et l'Église, alors en ascension, sont vus comme néfastes, les hommes craignant que toute la société ne devienne efféminée.

En plus d'explorer la multiplicité des identités masculines, les historiens du genre établissent que la construction de la masculinité est constamment reliée à la recherche du pouvoir. Les définitions de la masculinité sont d'abord construites pour assurer la domination des hommes sur les femmes. Christina Burr a expliqué comment les hommes de l'industrie de l'imprimerie, au Canada, ont monopolisé les meilleurs emplois et les meilleurs postes au détriment de leurs collègues féminins en imposant la définition de ce que devait être un « bon » ouvrier, un ouvrier compétent³³. Les hommes ont même sacrifié leurs intérêts de classe pour leurs intérêts de genre afin de garder le contrôle du travail, des machines, en s'alliant au patronat pour définir la notion de travail « qualifié ». De son côté, Steven Penfold a montré comment les travailleurs des mines de charbon du Cap Breton, dans les années 1920, ont construit leur identité masculine d'ouvrier en excluant les femmes de la classe ouvrière. Lors des conflits de travail avec leur employeur, ils ont imposé une conception de la solidarité ouvrière qui excluait les femmes³⁴.

Les historiens ont donc montré que la construction de la masculinité est toujours liée à celle de la féminité³⁵. En cela, ils ont établi que la masculinité est une construction « relationnelle », la définition de l'homme idéal étant toujours définie en fonction d'un *autre*, qui est la femme. Ce que les hommes doivent être, c'est aussi ce qu'ils ne doivent pas être. Les hommes définissent leur identité par rapport à une conception de la féminité, et plus spécialement à une idée de ce qui est considéré comme efféminé par

³³ Christina Burr, « Defending "The Art Preservative": Class and Gender Relations in the Printing Trade Union, 1850-1914 », *Labour-Le Travail*, 31 (printemps 1993), 47-74.

³⁴ Steven Penfold, « Have you no manhood in you?: Gender and Class in the Cape Breton Coal Towns, 1920-26 », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd., *op.cit.*, p. 270-294.

³⁵ Roper and Tosh, *op.cit.*, p. 13.

d'autres hommes. La féminité est donc « a negative pole against which men define themselves »³⁶.

Ralph LaRossa a bien décrit les processus mentaux qui amènent les sociétés à percevoir et à définir une identité (dans ce cas-ci la paternité et la maternité) à travers l'association et la différenciation de concepts. À la base, la paternité et la maternité sont assez semblables : elles consistent à élever des enfants, en prendre soin, les éduquer, etc. Pourtant, tout contribue à en gommer les similitudes et à en souligner les différences. En fait, c'est que la construction de la masculinité et de la féminité n'est pas objective. Elle est guidée par des motivations politiques (l'argent, le statut social, le pouvoir). Les hommes ont d'ailleurs longtemps contrôlé à leur avantage les définitions de ces identités. Ils ont par exemple établi que les qualités pour être un « bon » avocat, un médecin ou un politicien, sont les mêmes que celles que la société associe à la masculinité (soit le contrôle des émotions, l'agressivité, etc.). De cette façon, les hommes se sont assurés la mainmise sur ces professions)³⁷.

Des chercheurs ont poussé cette réflexion pour mieux comprendre le processus de construction des identités masculines. Ils ont élaboré une théorie qui permet d'expliquer la dynamique à l'œuvre à travers l'histoire de la masculinité et qui sous-tend d'ailleurs notre propre interprétation du modèle paternel dans le Québec de l'après-guerre. Ils postulent que la conception de l'homme idéal est construite non seulement en fonction de la féminité, mais aussi en fonction d'autres groupes d'hommes, considérés différents ou marginaux. Il n'y a plus seulement un *autre*, il y a *des autres*. L'historien John Tosh utilise le concept de « masculinité hégémonique » pour expliquer que dans chaque société, une définition de l'identité masculine s'impose et domine. Cette définition est présentée comme la norme, comme un idéal vers lequel les hommes doivent tendre. Cette définition de la masculinité est constamment en lutte contre des identités rivales, c'est-à-dire contre les autres définitions de la masculinité présentes dans la société, et contre la féminité. Ces définitions « subordonnées » sont représentées par les hommes dont l'orientation sexuelle, la race,

³⁶ Kimmel, *op.cit.*, p. 7.

³⁷ LaRossa, *op.cit.*, p. 15-16.

l'âge, la classe, etc., diffèrent de la norme³⁸. La définition hégémonique de la masculinité, qui impose la domination de certains traits masculins sur d'autres, est donc construite à travers un processus constant de différenciation par rapport à des identités masculines concurrentes et à l'identité féminine. À titre d'exemple, le sociologue Erving Goffman a établi un portrait actuel de la masculinité hégémonique aux États-Unis. L'homme idéal est jeune, marié, blanc, urbain, hétérosexuel, protestant, père, il a un bon caractère, un bon poids, une bonne taille, il a un certain talent dans les sports, etc. Chaque homme qui ne répond pas à tous ces critères est susceptible de se sentir inférieur, ou incomplet³⁹. La masculinité hégémonique est définie pour permettre à un certain groupe d'hommes d'asseoir son pouvoir sur les *autres* et de contrer la menace que représentent les femmes et les masculinités subordonnées dans le maintien de ce pouvoir⁴⁰.

Non seulement il existe de multiples identités masculines, mais elles sont de plus continuellement en conflit. L'histoire de la masculinité est celle des tensions et des luttes que se livrent les conceptions de ce que doit être un homme. Selon Michael Kimmel, une des lignes directrices fondamentales de l'existence des hommes est de se conformer à la masculinité dominante, présentée comme la norme : « I argue that the quest for manhood — the effort to achieve, to demonstrate, to prove our masculinity » — has been one of the formative and persistent experiences in men's lives⁴¹.

Ces théories ont été appliquées dans les travaux de plusieurs historiens qui ont tenté de retracer l'histoire de cette « masculinité hégémonique ». Plusieurs recherches ont porté sur la genèse et l'évolution de la norme, notamment celle de Michael Kimmel. Dans son ouvrage sur la masculinité en Amérique depuis 1776, il fait l'histoire de la norme décrite par Goffman — l'homme hétérosexuel, blanc, de la classe moyenne, etc. — et indirecte-

³⁸ Roper and Tosh, *op.cit.*, p. 13; John Tosh, « What Should Historians do with Masculinity? Reflections on Nineteenth-century Britain », *History Workshop Journal*, 38 (automne 1994), p. 192.

³⁹ Kimmel, *op.cit.*, p. 5.

⁴⁰ Tosh, *op.cit.*, p. 192.

⁴¹ Kimmel, *op.cit.*, p. 4.

ment celle des *autres*, considérés comme marginaux⁴². D'autres recherches ont plutôt porté sur les masculinités dites subordonnées. Par exemple, Judith Fingard a expliqué comment deux groupes d'hommes marginaux ont défini leur identité masculine au tournant du XX^e siècle à Halifax. Appartenant à des groupes subordonnés à une définition hégémonique de la masculinité, les vétérans de guerre et les Noirs francs-maçons ont, chacun de leur côté, construit leur identité masculine afin de combler l'écart avec la norme. En se regroupant dans une association, ces hommes vieillissant ou appartenant à un groupe ethnique minoritaire ont trouvé des moyens de stimuler leur respectabilité (en organisant des activités soulignant leurs traits masculins) et leur fraternité masculine⁴³.

Cette méthode d'analyse a amené des chercheurs à transposer, à l'échelle de l'identité de chaque individu, l'étude des tensions et des conflits entre les différentes conceptions de la masculinité, en prenant comme point de départ qu'il existe aussi, en chaque homme, des tensions entre les différentes facettes de son identité : chacun tente de se conformer à la norme, personne ne veut « cesser » d'être un homme. Les historiens ont établi que les hommes expriment leur masculinité dans trois espaces : le travail salarié, le foyer et les associations masculines. La construction de la masculinité ne se fait pas à la manière d'une mosaïque, mais à travers l'instauration plus ou moins aléatoire d'un équilibre entre ces trois espaces, selon des modalités et des configurations qui varient à l'infini selon chaque individu. Cet équilibre constitue ainsi un système en soi, contenant des contradictions internes et mis constamment à l'épreuve par l'instabilité intrinsèque qui le caractérise.

C'est avec ces outils d'analyse en main que les historiens ont récemment exploré l'histoire de la paternité. Les pères, comme tous les hommes, cherchent à se conformer à la norme masculine, tout en jouant leur rôle de père⁴⁴. Les chercheurs considèrent

⁴² Kimmel, *op.cit.*

⁴³ Judith Fingard, « Masculinity, Fraternity and Respectability in Halifax at the Turn of the Twentieth Century », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd., *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 211-224.

⁴⁴ D'autres chercheurs, qui ne s'inscrivent pas nécessairement dans le champ de l'histoire de la paternité, ont bien documenté l'histoire des pères qui, d'une manière ou d'une autre, n'ont pas su se conformer à la norme. Le refus de pourvoir, la désertion, l'abandon de la famille, la violence familiale (physique ou morale) et

actuellement l'histoire de la paternité comme l'histoire des tensions entre deux pôles de la vie des hommes, la vie publique et la vie privée, c'est-à-dire entre la participation à la vie familiale et leur rôle comme citoyen.

Plusieurs historiens de la paternité ont souligné l'importance du rôle de pourvoyeur. Robert Griswold, auteur d'une synthèse sur l'histoire de la paternité aux États-Unis, explore la complexité de l'expérience des pères de la classe moyenne, des ouvriers et des immigrants, ainsi qu'aux discours normatifs qui leur étaient adressés⁴⁵. Il affirme que le rôle de pourvoyeur structure toute leur existence et unit tous les pères, peu importe leur race ou leur classe. Synonyme de masculinité, de respectabilité et de maturité, il détermine la façon dont les hommes se perçoivent, de même que le temps qu'ils peuvent accorder à leurs enfants. Cette affirmation permet à Griswold de soutenir que la vie familiale américaine au XX^e siècle est caractérisée par l'aliénation de la relation entre le père et ses enfants. L'idéologie de l'homme pourvoyeur a longtemps servi à justifier la faible participation des pères à la vie domestique et à confier à la mère des tâches ennuyeuses et répétitives reliées au soin des enfants. Les hommes auraient consacré davantage d'efforts à leur rôle de pourvoyeur.

La puissance de cette idéologie des sphères séparées a été observée par de nombreux historiens, qui ont souligné les tensions entre le rôle du père et le rôle de pourvoyeur. Eric Sager et Mark Rosenfeld ont respectivement étudié l'impact du travail sur

l'inceste ont été observés chez de nombreux pères « déviants ». Voir : Terry L. Chapman, « "Til Death do us Part": Wife Beating in Alberta, 1905-1920 », *Alberta History*, 36 (automne 1988), 13-22; Kathryn Harvey, « "To Love, Honour and Obey": Wife-Battering in Working-Class Montréal, 1869-1879 », *Urban History Review/Revue d'histoire Urbaine*, 19, 2 (octobre 1990), 128-140; « Amazons and Victims: Resisting Wife-Abuse in Working-Class Montréal, 1869-1879 », *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, 2 (1991), 131-148. Meg Luxton, *More Than a Labour of Love; Three Generations of Women's Work in the Home*, Toronto, Women's Educationnal Press, 1981. Marie-Aimée Cliche, « Les procès en séparation de corps dans la région de Montréal, 1795-1879 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49, 1 (été 1995), 3-33; « Un secret bien gardé: l'inceste dans la société traditionnelle québécoise, 1858-1938 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50, 2 (automne 1996), 201-226. James G. Snell, *In the Shadow of the Law. Divorce in Canada, 1900-1939*, Toronto, University of Toronto Press, 1991. David Morgan utilise le concept de « crise de la masculinité » pour décrire les moments où des éléments extérieurs remettent en cause l'identité masculine (le chômage, un handicap ou une maladie peuvent par exemple empêcher l'homme de travailler et de jouer son rôle de pourvoyeur). Voir : David Morgan, *Discovering Men*, London, Routledge, 1992.

⁴⁵ Robert Griswold, *Fatherhood in America. A History*, New York, Basic Books, 1993.

la vie de familles de marins et de travailleurs du chemin de fer⁴⁶. Leurs recherches ont démontré que les contraintes structurelles du travail des hommes - salaires, horaires, éloignement, chômage, productivité, patriarcat - imposent sur les familles un modèle social caractérisé par une division très spécifique des tâches selon le genre, qui peut être illustrée par l'expression répandue des « sphères séparées ». L'homme y joue le rôle du pourvoyeur et la femme celui de la ménagère, suivant d'ailleurs en cela le modèle de base du XX^e siècle. Également, ces contraintes créaient souvent des pressions chez les hommes, qui craignaient de ne pas pouvoir remplir leur rôle de pourvoyeur jusqu'au bout.

Dans son étude sur deux villes ontariennes entre 1880 et 1950, Joy Parr a aussi souligné l'impact du travail sur la vie de famille, en insistant sur la structure du marché du travail⁴⁷. Ainsi, dans la ville industrielle de Hanover, où la main-d'œuvre est principalement masculine, les hommes s'identifient clairement à leur statut de pourvoyeur et se valorisent par leur capacité à soutenir financièrement leur famille. Ils s'opposent farouchement à ce que leur femme ait un travail salarié. La division sexuelle des tâches y est clairement établie : le domaine de l'homme demeure à l'extérieur du ménage, celui de la femme est à l'intérieur. Toutefois, la structure du marché du travail peut parfois prendre une configuration particulière et influencer les rôles familiaux de façon singulière. En effet, la situation de la ville de Paris — caractérisée par la prédominance des femmes dans la main-d'œuvre — a entraîné une définition originale des rôles sexuels, dans la famille comme dans la communauté. Les femmes dominant le marché du travail, elles sont beaucoup moins dépendantes du mariage et de leur mari pour assurer leur sécurité économique. La plupart des hommes ne sont plus les principaux pourvoyeurs de la famille et doivent s'impliquer davantage dans les tâches domestiques, ce qui ne les empêche pas de refuser d'effectuer certaines tâches qui les gênent - comme le soin des enfants et le lavage des vêtements.

⁴⁶ Mark Rosenfeld, «It Was a Hard Life: Class and Gender in the Work and Family Rythms of a Railway Town, 1920-1950», *CHR Historical papers*, 1988, 237-279; Eric Sager, «Memories of Work, Family, and Gender in the Canadian Merchant Marine, 1920-50», dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 254-269.

⁴⁷ Joy Parr, *The Gender of Breadwinners. Women, Men, and Change in Two Industrial Towns, 1880-1950*. Toronto, University of Toronto Press, 1991; Joy Parr, « Rethinking Work and Kinship in a Canadian Hosiery Town, 1819-1950 », *Feminist Studies*, 13, 1 (printemps 1987), 137-162.

Le rôle de pourvoyeur a pu empêcher les hommes de jouer leur rôle de père, en limitant le temps qu'ils pouvaient passer avec leurs enfants. Il ne faut cependant pas imposer aux hommes du passé les catégories d'analyse du présent. Peter N. Stearns a expliqué qu'entre 1800 et 1950, le rôle de pourvoyeur est certes très important dans la vie des pères, mais qu'il a pu être pour eux une manière, précisément, de bien jouer leur rôle de père. Être un bon père, selon les valeurs de la classe moyenne, c'est aussi de donner aux enfants des moyens d'avoir du succès dans leur carrière, même de surpasser leur père professionnellement⁴⁸. Ross D. Parke et Peter N. Stearns considèrent que reconstituer l'histoire de la paternité depuis deux siècles, c'est faire l'histoire du « dialogue » entre les tendances négatives et l'apparition de nouvelles attentes quant au rôle du père. Les traces de ce dialogue sont nombreuses dans l'histoire. Par exemple, malgré l'industrialisation et la séparation du travail et du foyer, certains pères se sont profondément engagés auprès de leurs enfants et ont joué un rôle important dans leur vie. Plusieurs hommes ont aussi su résister à l'attrait de l'espace public en consacrant presque tous leurs loisirs à des activités familiales⁴⁹.

Des historiens ont aussi entrepris de retracer l'évolution du rôle du père dans la famille en soulignant les tensions provoquées par l'intégration de l'homme dans un espace associé à la féminité. Plusieurs historiens ont observé, au XX^e siècle, une tendance vers une plus grande participation du père à la vie familiale. Margaret Marsh, qui a étudié les familles des banlieues américaines du tournant du siècle, est la première à identifier ce phénomène. Alors que les historiens décrivent cette époque comme une période de réaffirmation de la masculinité devant la monotonie inhérente à la nouvelle vie urbaine, elle décrit l'apparition d'une nouvelle conception de la paternité se traduisant à la fois dans les

⁴⁸ Peter N. Stearns, « Fatherhood in Historical Perspective: The Role of Social Change », dans Frederick W. Bozett et Shirley M.H. Hanson, éd., *Fatherhood and Families in Cultural Context*, New York, Springer Publishing Company, 1991, p. 42-43.

⁴⁹ Ross D. Parke et Peter N. Stearns, « Fathers and Child Rearing », dans Glen H. Helder, Jr, *et al.*, éd., *Children in Time and Place : Developmental and Historical Insights*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 155-157. Plusieurs études ont aussi démontré que le rôle de l'homme comme pourvoyeur est inscrit dans les structures sociales, comme dans les pratiques culturelles. Dans son analyse des débats ayant entouré l'adoption de la loi de l'assurance-chômage au Canada entre 1934 et 1940, Ruth Roach Pierson a montré comment cette loi perpétuait le modèle de la complémentarité des genres entre l'homme pourvoyeur et la femme ménagère économiquement dépendante de son mari. Voir : Ruth Roach Pierson, « Gender and the Unemployment Insurance Debates in Canada, 1934-1940 », *Labour/Le Travail*, 25 (printemps 1990), pp. 77-103.

comportements et les discours normatifs : plus grand engagement des hommes auprès de leurs enfants, développement d'une relation plus intime avec leur conjointe et intérêt plus important pour la vie domestique en général. Elle nomme ce phénomène la « masculine domesticity »⁵⁰.

Cynthia Comacchio décèle également, dans la littérature normative du Canada de l'entre-deux-guerres, des traces de la définition d'une nouvelle forme de paternité. Les experts de la famille, apeurés par la diminution du taux de natalité, les dangers de la vie moderne, la Première Guerre mondiale, les phénomènes du divorce et de la désertion, perçoivent les familles privées de père comme étant « pathologiques ». Ces craintes sont suffisantes pour les convaincre que la paternité est un enjeu important. L'idéal paternel qu'ils mettent en place était cependant très difficile à atteindre. Le père devait être athlétique, sain mentalement, moralement et physiquement, présent au foyer, agréable mari et devait s'engager dans la vie émotionnelle de ses enfants. Cette conception renforçait toutefois la division traditionnelle des rôles, car elle laissait encore à la mère les tâches reliées au soin des enfants et à l'éducation, n'attribuant aux pères que des responsabilités secondaires comme le jeu, la camaraderie, etc.⁵¹

Christopher Dummit et Robert Rutherford ont aussi observé les traces d'un modèle paternel centré sur la vie familiale dans l'après-guerre. Ils ont en fait expliqué comment le discours publicitaire a réussi à diffuser un modèle paternel qui soit compatible avec les autres facettes de l'identité masculine, comme le rôle de pourvoyeur. Dummit a étudié la publicité accompagnant la commercialisation du barbecue et a montré que ce nouvel appareil domestique a été présenté aux familles comme un outil masculin⁵². Dans l'après-guerre, la redéfinition de la séparation des sphères, provoquée par le culte de la domesticité et une plus grande participation des pères à la vie familiale, suscite des tensions. L'homme

⁵⁰ Margaret Marsh, « Suburban Men and Masculine Domesticity, 1870-1915 », *American Quarterly*, 40 (juin 1988), 165-186; Margaret Marsh, « From Separation to Togetherness : The Social Construction of Domestic Space in American Suburbs, 1840-1915 », *Journal of American History*, 76 (septembre 1989), 506-527.

⁵¹ Cynthia Comacchio, « 'A Postscript for Father': Defining a New Fatherhood in Interwar Canada », *Canadian Historical Review*, 78, 3 (septembre 1997), 384-408.

⁵² Christopher Dummitt, « Gendering Outdoor Cooking : Selling the Barbecue in Postwar Canada », Communication présentée au Congrès de la Société Historique du Canada, 1998, 26 pages.

occupe une place ambiguë dans cette redéfinition, car tout en ne considérant plus le rôle de pourvoyeur comme suffisant, on ne sait pas vraiment quelle place donner au père dans la vie domestique et familiale. En associant le barbecue à des traits masculins, les publicitaires ont réussi à concilier une activité typiquement féminine, la cuisine, à l'identité masculine, donc à faire une place au père dans les activités de la famille.

Robert Rutherford propose une analyse plus large du discours publicitaire, mais qui illustre également comment on a attribué au père un rôle qui lui permette d'exprimer sa masculinité. À l'époque du *baby boom*, de la prospérité économique et de la société de consommation, le père pourvoyeur est devenu le père gérant des loisirs, celui qui, par son revenu, fournit à ses enfants les divertissements populaires. Certaines activités lui permettent aussi de mettre en valeur ses qualités d'hommes. Le camping, par exemple, favorise le prestige masculin et le retour au rôle traditionnel de protecteur. Le père fournit les ressources matérielles permettant les loisirs, qui représentent un accomplissement matériel (achats, argent, construction, fabrication, etc.), une fierté⁵³.

1.2 Problématique

Ce bilan historiographique montre qu'il est bel et bien possible d'identifier, pour chaque époque et chaque société, une norme masculine à laquelle les hommes tentent de se conformer. Cette masculinité hégémonique exerce une pression constante sur eux et peut entrer en contradiction avec d'autres facettes de leur identité, comme leur rôle familial, leur rôle de père. La période de l'après-guerre constitue un moment important dans la construction de l'identité paternelle. Tout au long du siècle, les pères ont été l'objet de discours normatifs valorisant une plus grande participation à la vie familiale, mais ces appels s'intensifient au cours des années 1940 et 1950, alors que le climat général favorise l'intégration du père à la vie familiale et son engagement dans les affaires de la famille.

⁵³ Robert Rutherford, « Fatherhood and Masculine Domesticity During the Baby Boom: Consumption and Leisure in Advertising and Life Stories », dans Lori Chambers et Edgar André Montigny, éd., *Family Matters : Papers in Post-Confederation Canadian Family History*, Toronto, Canadian Scholars Press, 1998, p. 309-333.

Plusieurs phénomènes concourent en effet à valoriser fortement la paternité et à en faire un enjeu capital à cette époque. À l'échelle de la société nord-américaine d'abord, d'importants changements s'opèrent. Après la crise économique et la Deuxième Guerre mondiale, on souhaite un retour à la normale, on recherche la sécurité, le bien-être. La situation internationale difficile — la Guerre froide, la guerre de Corée, la lutte contre le communisme pour le triomphe du modèle capitaliste, la situation des réfugiés dans le monde, pour ne nommer que quelques problèmes — incite les gens à se tourner vers le foyer, le noyau familial nucléaire. On prend conscience de l'importance de la famille et de la stabilité⁵⁴. La famille est vue comme un lieu sûr, qui peut garantir cette quiétude, d'autant plus que les années 1940 marquent le début d'une période de prospérité, et l'avènement de la société de consommation qui permet aux familles de vivre plus aisément⁵⁵. L'institution familiale devient un idéal collectif.

Ce désir de retourner à une vie normale entraîne un retour vers le conservatisme. La société nord-américaine prend un virage à droite, vers le conformisme, et les inquiétudes concernant le développement psychologique et affectif des enfants sont exacerbées. De plus en plus, les experts de la famille considèrent que le père a un rôle capital à jouer dans ce domaine, surtout auprès des garçons : en faisant une saine éducation, en contribuant à créer une atmosphère familiale sereine et en compensant l'omniprésence de mère auprès des enfants, il diminue le risque que ses fils sombrent dans l'alcoolisme, la délinquance ou l'homosexualité.

L'absence du père au foyer, qu'il quitte tous les jours pour aller au travail, suscite ainsi bien des inquiétudes, car pour jouer son rôle d'éducateur, le père doit être présent. Être pourvoyeur ne suffit plus. Les experts de la famille veulent que le père en fasse

⁵⁴ Veronica Strong-Boag, « Home Dreams : Women and the Suburban Experiment in Canada, 1945-60 », *Canadian Historical Review*, 72, 4 (1991), p. 475.

⁵⁵ Collectif Clio, *L'histoire des femmes...*, p. 461-471; Simon Langlois, « L'avènement de la société de consommation : un tournant dans l'histoire de la famille », dans Denise Lemieux, dir., *Familles d'aujourd'hui*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, p. 95-96; Paul-André Linteau, et al., *L'histoire du Québec contemporain*, Tome 2, *Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal Compact, 1989, p. 609-621; Doug Owsram, *Born at the Right Time*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, p. 3-30.

davantage pour former des enfants capables de résister devant les menaces de l'époque⁵⁶. Les pères eux-mêmes voient leur univers partagé en deux, car la société de consommation de l'après-guerre réaffirme leur rôle de pourvoyeur, auquel ils consacrent beaucoup de temps et d'énergie.

La paternité doit aussi prendre de nouvelles formes. On rejette les modèles centrés sur des traits masculins traditionnels, comme la punition, la menace, la force, l'autorité. Pour que les garçons développent leur identité masculine, il faut diffuser un modèle paternel centré sur l'affection, la tendresse, la persuasion et qui met de côté le plus possible les punitions.

La paternité devient donc non seulement un symbole de masculinité — « a new badge of masculinity and meaning for the postwar man », explique Elaine Tyler May⁵⁷ — mais aussi un enjeu social et politique important : les familles nord-américaines doivent « produire » des enfants équilibrés qui ne constitueront pas une menace à la démocratie. On remarque d'ailleurs, au cours des années 1940, de nombreux efforts des pères pour ajuster leur relation avec leurs enfants⁵⁸.

Certains facteurs contribuent également à la diffusion d'un nouveau modèle paternel. Dans l'après-guerre, les experts de la famille (médecins, psychologues pour enfants, infirmières de santé publique) sont plus nombreux et plus disponibles. Les familles ont aussi accès aux médias de masse (journaux, émissions de radio, magazines et bientôt la télévision), qui connaissent une expansion partout en Amérique et colportent les nouveaux idéaux⁵⁹.

Dans l'après-guerre, tout concourt donc à favoriser l'intégration du père à la vie domestique et sa plus grande participation à la vie familiale. Nous inspirant des théories sur

⁵⁶ Griswold, *op.cit.*, p. 33; Dulac, *op.cit.*, p. 4.

⁵⁷ May, *op.cit.*, p. 146.

⁵⁸ Stearns, *loc.cit.*, p. 157-158.

⁵⁹ Owrarn, *op.cit.*, p. 33-34.

la dynamique des identités masculines, nous soutenons que des obstacles identitaires importants ont cependant rendu le modèle paternel difficile à appliquer, tant pour les experts de la famille que les pères eux-mêmes. Nous observons, dans le discours comme dans l'expérience, des tensions entre une conception dominante de l'identité masculine (la masculinité hégémonique) et le nouveau modèle paternel qui est diffusé à cette époque.

C'est que plusieurs traits de ce nouveau modèle ne semblent pas compatibles avec la définition de ce que doit être un homme, qui demeure à peu près inchangée. La masculinité est encore fortement associée, à cette époque, au pouvoir, au rôle de pourvoyeur et à l'autorité, des caractéristiques considérées essentielles par les hommes, qui ne sont pas prêts à les abandonner : « fathers are men first and parents second », écrit Ralph LaRossa⁶⁰. Or, l'idéal paternel qui veut s'imposer repose sur de toutes autres bases. La paternité risque donc d'entrer en contradiction avec la conception dominante de la masculinité. Pour reprendre la théorie sur la dynamique de la masculinité, le problème est qu'en établissant une conception de l'homme concurrente à la conception hégémonique, la paternité risque de devenir une masculinité « subordonnée », donc d'être à l'origine de tensions irréconciliables au sein de l'identité de chaque homme.

Le modèle paternel de l'après-guerre risque d'effriter la conception dominante de la masculinité d'une autre manière. En même temps qu'elle valorise le rôle du père dans la famille, les grandes tendances sociales et démographiques de l'époque du *baby boom* renforcent paradoxalement l'idéologie des sphères séparées. La forte natalité provoque notamment une poussée vers la banlieue et une ségrégation des espaces féminin (le foyer) et masculin (le travail). L'avènement de la technologie domestique et de l'équipement ménager élève également les standards de l'entretien du foyer et du soin des enfants imposés aux mères. Bref, le modèle familial et conjugal de l'après-guerre tend à différencier clairement les rôles masculin et féminin et la famille demeure fondamentalement associée à la féminité.

⁶⁰ LaRossa, *op.cit.*, p. 14.

La diffusion d'un modèle paternel centré sur la vie de famille provoque ainsi un malaise, car comment favoriser et réaliser l'intégration des hommes dans un espace féminin, sans qu'ils deviennent eux-mêmes féminins, efféminés? La conception hégémonique de la masculinité rejette évidemment tous les traits féminins présents chez les hommes. Comment le père peut-il alors s'appropriier les fonctions et les tâches associées à cet espace?

Aucun historien n'a tenté d'expliquer comment ces contradictions ont pu être surmontées, mis à part Robert Rutherford et Christopher Dummit. Leur analyse du discours publicitaire de l'après-guerre dévoile les stratégies discursives à l'œuvre afin de proposer un modèle paternel acceptable, c'est-à-dire qui soit compatible avec la conception dominante de l'identité masculine et qui ne donne pas l'impression que le père joue un rôle féminin, maternel.

L'objet de ce mémoire est d'examiner comment tous ces obstacles ont été surmontés dans l'après-guerre, d'observer comment le modèle paternel a été construit dans le contexte particulier du Québec. Nous postulons que le discours normatif sur la paternité et l'expérience des pères révèlent la présence de nombreux procédés discursifs qui ont permis aux animateurs du mouvement familial québécois, comme aux pères, de favoriser leur intégration à la vie familiale.

Nous avons choisi d'analyser le discours normatif du mouvement familial québécois. Nous identifions d'abord les principales caractéristiques du modèle paternel proposé par les animateurs du mouvement. Leur discours illustre ce qu'ils concevaient comme un bon père, ce qu'il devait faire et ne pas faire. Nous reconstituons ensuite le modèle tel que vu et vécu par les pères de cette époque, en recourant aux sources orales, et nous identifions les points de convergence et de divergence entre le discours et l'expérience. L'objectif est de savoir dans quelle mesure les pères ont suivi le modèle proposé, et surtout si leur expérience révèle les mêmes stratégies discursives que le discours normatif.

1.3 Les sources écrites

1.3.1 Présentation des sources

Pour étudier le discours normatif sur la paternité, nous avons choisi d'analyser les articles traitant de la paternité dans les publications éducatives produites par le mouvement familial québécois⁶¹. À la fin des années 1930 se met en place un regroupement hétérogène d'organisations et de groupes, qui réunit des religieux et des laïcs, entièrement consacré à « la défense de la famille et [à] sa valorisation »⁶². Très actifs durant l'après-guerre, malgré de récurrents problèmes de recrutement⁶³, les animateurs⁶⁴ du mouvement familial articulent, au sein de leurs nombreux organismes, un discours normatif sur la paternité qu'ils diffusent entre autres par le biais de publications éducatives destinées aux familles québécoises⁶⁵. Elles constituent un excellent moyen d'atteindre les familles jusque dans leur foyer⁶⁶. Nous avons dépouillé les plus importantes publications produites entre 1945 et 1965, que nous présentons dans les pages qui suivent⁶⁷.

Le magazine *Le Mouvement ouvrier* est publié annuellement de 1941 à 1962⁶⁸ par la Ligue ouvrière catholique (LOC), fondée en 1939 pour venir en aide aux familles

⁶¹ L'institution familiale étant au cœur des préoccupations, une multitude de discours normatifs coexistent à chaque époque : étatique, juridique, judiciaire, publicitaire, littéraire, etc.

⁶² Marie-Paule Malouin, *Le Mouvement familial au Québec. Les débuts : 1937-1965*, Montréal, Boréal, 1998, p. 7.

⁶³ *Ibid.*, p. 121-123.

⁶⁴ Nous utiliserons le terme « animateurs » pour désigner les auteurs des articles à travers lesquels nous étudions le discours normatif sur la paternité, dont la participation n'était pas nécessairement limitée à la rédaction de textes. Il reflète le plus justement selon nous la nature de leur engagement au sein du mouvement familial, qui pouvait prendre différentes formes et s'exercer à divers niveaux (militantisme, organisation d'assemblées, administration d'organismes, etc.).

⁶⁵ L'idéologie des animateurs du mouvement familial est centrée autour de la conception selon laquelle l'avenir et la santé de la société québécoise dépendent de celles de la famille. « La base de la société, le centre premier de toute éducation et de toute culture, est la famille », rappelle le pape Pie XII en 1953. Dans cette optique, le rôle des parents, premiers responsables de cette institution, est une préoccupation centrale pour ces animateurs. C'est d'ailleurs à leur conscientisation et leur éducation que sont consacrés tous leurs efforts.

⁶⁶ En plus de ses nombreuses publications, le mouvement a notamment diffusé des émissions de radio et de télévision.

⁶⁷ Nous procédons par ordre décroissant, en fonction du nombre d'articles que nous avons retenus dans chaque publication.

⁶⁸ Il fait suite à l'*Almanach de la LOC* De 1961 à 1962, il change de nom et devient *Foyers ouvriers : l'almanach des familles ouvrières*. Marie-Paule Malouin avait émis des réserves en délimitant la période de publication du magazine (Malouin, *op. cit.*, p. 137, note 27). Pourtant, la courte présentation qui ouvre chaque

ouvrières⁶⁹. Si l'œuvre de cet organisme s'incarne avant tout dans l'action — elle luttera constamment pour l'amélioration des conditions de vie des familles en revendiquant de meilleurs logements et en offrant de nombreux services (jardins ouvriers, budget familial, camps familiaux, coopératives d'habitation, etc.) — l'éducation des parents constitue une de ses priorités. Dès le début, elle organise des cercles d'étude et publie des journaux⁷⁰. Le magazine annuel de la LOC se veut une « clé ouvrant la porte sur des horizons utiles et variés »⁷¹. Il vise à la fois à informer, à éduquer, à amuser et à distraire chacun des membres de la famille ouvrière. *Le Mouvement ouvrier* contient plusieurs articles sur le rôle des parents⁷².

L'École des parents, organe officiel de L'École des parents du Québec, est publié chaque mois de 1949 à 1959⁷³. Cet organisme, dont la mission s'inspire de celle de L'École des parents de France, est fondé à Montréal en 1940 par Claudine Vallerand. Sa devise, « S'élever pour élever », illustre sa raison d'être : éduquer les parents pour améliorer l'éducation des enfants⁷⁴. Les activités de L'École sont très variées : cours, conférences,

édition précise à plusieurs reprises de quel numéro de la collection il s'agit, confirmant à chaque fois que sa fondation remonte bel et bien à 1941, comme elle l'avait proposé dans son ouvrage. Voir, par exemple : Gaston Leury, « Voici le 8^e magazine... », *Le Mouvement ouvrier*, 1948, p. 5-6.

⁶⁹ Malouin, *op. cit.*, p. 36-41.

⁷⁰ Elle lance en 1939 *Le Mouvement ouvrier* (à ne pas confondre avec le magazine annuel du même nom dont il est question dans notre étude), qui devient en 1944 *Le Front ouvrier* en fusionnant avec *Jeunesse ouvrière*, le journal de la Jeunesse ouvrière catholique (JOC) (Malouin, *op. cit.*, p. 39).

⁷¹ Le Mouvement ouvrier, « La L.O.C. canadienne présente son 12^e Magazine Annuel », *Le Mouvement ouvrier*, 1952, p. 13.

⁷² Le président général de la LOC, Aimé Carbonneau, résume très bien les multiples objectifs du magazine : « C'est proprement le magazine de l'ORIENTATION [en majuscules dans le texte]. Orientation sociale du père et de la mère sur des questions d'actualité comme l'habitation ouvrière, le crédit ouvrier, les caisses populaires, le revenu familial, les unions ouvrières et le rôle de la femme dans la société; orientation familiale des époux pour faciliter la compréhension mutuelle, et des parents pour assurer leur succès dans la tâche délicate de l'éducation des enfants ». Voir : Aimé Carbonneau, « À deux autour de la table », *Le Mouvement ouvrier*, 1947, p. 6.

⁷³ *L'École des parents* remplace la revue *Nos Enfants*, publiée de 1940 à 1942 (André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome VIII, 1945-1954*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, p. 144-145). Marie-Paule Malouin, comme André Beaulieu et Jean Hamelin, affirme à tort que la publication de la revue cesse en 1957 (Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, p. 144; Malouin, *op. cit.*, p. 35). En fait, sans qu'il soit possible de préciser le moment exact de la reprise de la publication, nous pouvons affirmer qu'elle ne se termine qu'en 1959. Notons qu'en 1958, la revue change de nom et devient *La Revue de l'École des parents du Québec*.

⁷⁴ Quelques filiales de L'École des parents seront créées à l'extérieur de Montréal. On en retrouve une à Québec, Longueuil, Trois-Rivières, Rigaud et Shawinigan Falls (aujourd'hui Shawinigan) (Malouin, *op. cit.*, p. 75).

séances d'étude, congrès, publication d'ouvrages et d'une chronique dans la page féminine du *Devoir* (« La Clinique de L'École des parents du Québec »), émission de radio (« Radio-Parents »). L'organe officiel contient diverses chroniques prodiguant des conseils éducatifs et proposant des trucs aux parents. Tous les sujets sont abordés : éducation morale, civique et religieuse, soins quotidiens, santé physique et mentale⁷⁵. En plus de la revue, nous avons utilisé onze articles tirés d'une brochure intitulée *Le Père... cet aventurier*, qui résume les cours donnés à L'École pendant l'année 1948-1949⁷⁶.

La revue *La Famille*, dont la naissance coïncide avec celle du mouvement familial⁷⁷, est publiée tous les mois entre 1937 et 1957. Fondée par les Franciscains, elle vient remplacer *La Tempérance* et est reliée aux réseaux de l'enseignement ménager et du travail social. De 1942 à 1946, elle est produite par l'Institut familial, un centre d'étude sur la famille animé par les Franciscains et des collaborateurs issus du réseau de l'enseignement ménager. De 1946 à 1957, le Centre familial, qui regroupe tous les services qu'offrent les Franciscains, en assure la publication. *La Famille* aurait été vendue aux pères de Sainte-Croix en 1955⁷⁸. Forte d'un important tirage⁷⁹, elle sert à aider les familles en les éduquant, en les christianisant et en militant pour la reconnaissance de leurs droits.

La revue *Collège et famille* est publiée par les Jésuites de 1944 à 1951⁸⁰, puis par les Éditions Bellarmin de 1952 à 1969. Elle vise principalement, à l'origine, à rapprocher les parents et les maîtres d'école, mais après 1952 elle aborde des questions touchant

⁷⁵ On parle aussi abondamment des relations conjugales. Elle propose également des feuilletons et des histoires fictives qui illustrent certains principes fondamentaux d'éducation, des suggestions de lecture et la chronique « Le courrier de Radio-Parents » qui répond aux questions des lecteurs (Malouin, *op.cit.*, p. 31-36).

⁷⁶ *Le Père... cet aventurier : résumé des cours, 1948-1949*, 1er trimestre, 1er cours, Montréal, L'École des parents, 1948-1949.

⁷⁷ La fondation de la revue, en 1937, est en effet un des événements qui « concourent à l'émergence d'un mouvement explicitement familial » (Malouin, *op. cit.*, p. 9).

⁷⁸ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome VII, 1935-1944*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1985, p. 94; Malouin, *op. cit.*, p. 27-31, 62.

⁷⁹ 45 000 exemplaires en 1947 (Malouin, *op. cit.*, p. 29).

⁸⁰ Successivement par les Collèges canadiens de la Compagnie de Jésus (1944) et les Pères de la Compagnie de Jésus (1945-1951) (Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, p. 280).

l'éducation : enseignement religieux, formation du caractère, disciplines intellectuelles, loisirs, arts, etc.⁸¹.

Nous avons inclus dans notre corpus des publications qui ne font pas partie du mouvement familial tel que délimité par Malouin, mais qui l'ont indéniablement influencé. D'abord *Le Foyer rural*, un journal familial produit successivement par l'Union catholique des cultivateurs (UCC, 1946-1951) et l'Imprimerie populaire (1951-1955)⁸². Selon son directeur Gérard Filion, il est le seul à s'adresser à la famille rurale québécoise depuis la disparition de *Paysana*⁸³ : « Il existe donc un besoin auquel il faut satisfaire », écrit-il⁸⁴. Quelques années plus tôt, Filion avait précisé les objectifs du journal; la valorisation de la vie rurale et des valeurs qui s'y rattachent figure au premier plan, mais aussi le désir de parler d'éducation et de s'adresser au cultivateur « comme à un père »⁸⁵.

Les Semaines sociales du Canada (SSC) sont des rencontres annuelles tenues de 1920 à 1964 dans différentes villes du Québec. Fondées par le jésuite Joseph-Papin Archambault, qui s'inspira du modèle français⁸⁶, et chapeautées par l'École Sociale Populaire (ESP), les SSC réunissent des intellectuels, des membres du clergé, des spécialistes de l'enseignement agricole, des membres des professions libérales, des politiciens, des animatrices du mouvement féministe, bref toute l'élite de la société québécoise qui y discute d'un problème social d'actualité. Les comptes rendus de ces

⁸¹ *Ibid.*, p. 280.

⁸² Précisons que la transaction ne change nullement l'orientation idéologique du journal qui, en outre, fait suite au *Foyer rural chrétien*.

⁸³ Revue fondée par Françoise Gaudet-Smet peu après la disparition du *Journal de l'Agriculture* et publiée de 1938 à 1949. Elle était destinée aux femmes rurales du Québec (Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, p. 120-121).

⁸⁴ Gérard Filion, « Éditorial », *Le Foyer rural*, 10, 9 (juillet 1951), p. 1. Son fort tirage tend d'ailleurs à accréditer la perception de Filion. De quelque 43 000 exemplaires en 1950, il passe à plus de 69 000 en 1955 (Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, p. 230).

⁸⁵ Gérard Filion, « Présentation », *Le Foyer rural*, 5, 7 (avril 1946), p. 3. La mission du *Foyer rural* est donc différente de celle de l'organe officiel de l'UCC, *La Terre de Chez Nous*, qui demeure un journal professionnel s'adressant au père en tant que cultivateur. Précisons que Marie-Paule Malouin ne rattache pas officiellement *Le Foyer rural* au mouvement familial. Il est toutefois évident qu'il s'en approche beaucoup par ses buts et par ceux qui en dirigent la rédaction.

⁸⁶ Richard Arès, *Le père Joseph-Papin Archambault, S.J. (1880-1966). Sa vie, ses œuvres*, Montréal, Bellarmin, 1983, p. 86-87.

rencontres, publiés chaque année, contiennent plusieurs textes sur le rôle du père dans la famille⁸⁷.

Fondée en 1911 par un groupe dirigé par le jésuite Léonidas Hudon, l'ESP, dont la mission est la « formation des nouveaux militants catholiques chargés d'animer leurs milieux respectifs »⁸⁸, se lance aussi dans la publication de brochures mensuelles qui abordent des questions sociales variées. Nous avons retenu huit brochures qui traitent de sujets concernant spécifiquement la famille⁸⁹.

Même si *Le Foyer rural*, les SSC, et les brochures de l'ESP n'en font pas officiellement partie, leur « parenté idéologique » avec le mouvement familial est indéniable⁹⁰. Les animateurs du mouvement appartiennent en effet aux mêmes réseaux sociaux qui regroupent plus globalement les « élites définitrices »⁹¹ de la société québécoise⁹², à l'origine de ces publications et des mouvements d'Action catholique. Ces

⁸⁷ Les articles sur la paternité que nous avons retenus proviennent de l'un ou l'autre des recueils suivants : *La jeunesse* (1946), *La vie rurale* (1947), *Travail et loisirs* (1949), *Le foyer, base de la société* (1950), *Le rôle social de la charité* (1951), *La paroisse, cellule sociale* (1953), *Établissement rural et immigration* (1954), *Mission et droits de la famille* (1959), *L'éducation, problème social* (1962).

⁸⁸ Linteau, vol. I, p. 607. Voir aussi : Arès, *op. cit.*, p. 125-128; Chantal Quesney, *Pour une politique de restauration familiale : une analyse du discours de l'École Sociale Populaire dans le Québec de l'entre-deux-guerres*. Mémoire de M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 1998, p. 46-52.

⁸⁹ *Semaine nationale de la famille* (février-mars 1945), *Culture de la liberté au foyer et à l'école* (novembre 1945), *Le problème de la jeunesse* (novembre 1946), *Jeunesse ouvrière!* (août 1947), *Au service de la famille ouvrière* (juin 1949), *Église et vie rurale* (octobre 1949), *La paix, le laïcisme, le chrétien à l'action, la famille* (mars 1950) et *Plans d'étude sur la famille* (décembre 1952).

⁹⁰ Nicole Thivierge souligne la « parenté idéologique » (l'expression est de Marie-Paule Malouin) entre le mouvement familial et les groupes d'action catholique lorsqu'elle rappelle la naissance de la revue *La Famille*. Ses fondateurs, explique-t-elle, « partagent les idéaux des autres mouvements d'action catholique, tels que la JOC, l'UCC et les cercles de fermières » (Malouin, p. 7-8; Thivierge, *op.cit.*, p. 198).

⁹¹ Cette expression de Fernand Dumont, reprise par Marcel Martel, désigne les élites (essentiellement les membres du clergé catholique et des professions libérales) qui, depuis les origines du Canada français, ont établi les grandes caractéristiques de l'identité de ses habitants. Voir : Marcel Martel, *Le Canada français : récit de sa formulation et de son éclatement, 1850-1967*, Ottawa, Société historique du Canada, Les groupes ethniques du Canada, brochure no 24, 1998, p. 2.

⁹² Pour éviter de commettre un anachronisme, nous tenons à préciser que jusqu'à la fin des années 1960, le Québec est généralement compris, par ses élites comme pour la population, comme faisant partie plus largement de la société canadienne-française, qui englobait les populations francophones habitant dans les autres provinces du Canada. Il faut attendre cette époque pour voir se diffuser l'idée d'une société québécoise distincte, dont les limites sont celles de son territoire. Même s'il s'agit d'un anachronisme pour la période 1945-1965, nous utiliserons cette dernière expression dans notre texte pour bien marquer que cette étude ne porte que sur le Québec.

sources supplémentaires permettent d'approfondir notre connaissance du discours du mouvement familial.

Nous avons complété notre corpus par deux brochures, publiées par deux personnalités proches du mouvement familial, qui sont rattachés au discours qui nous intéresse : *La terre et la famille* et *La terre, gardienne des familles*. La première est le 21^e cours à domicile offert par l'UCC en 1946-1947⁹³. Préparé par Gérard Filion, il expose en vingt-quatre leçons la conception de la vie familiale à la campagne des dirigeants de l'U.C.C. La seconde brochure est publiée en 1946 par le jésuite Antonio Poulin⁹⁴.

1.3.2 Méthodologie

Personne ne s'étonnera du fait que la grande majorité des articles rencontrés dans ces publications s'adressent aux mères. Il existe pourtant — c'est d'ailleurs la première affirmation que permet notre mémoire — un discours sur la paternité. Après un dépouillement systématique de chaque publication pour la période étudiée, nous avons retenu les articles destinés aux pères ou qui abordent l'un ou l'autre aspect de la paternité. Nous avons rejeté les articles destinés aux mères afin de restreindre le champ de notre enquête. Une étude de plus grande envergure pourrait — et devrait — inclure le discours sur la maternité⁹⁵. Nous avons aussi laissé de côté les articles destinés aux deux parents, c'est-à-dire dont l'auteur s'adresse indifféremment à la mère et au père, car ils ne

⁹³ Gérard Filion, *La terre et la famille*, Montréal, Les Éditions de l'U.C.C., 1947.

⁹⁴ Antonio Poulin, *La terre, gardienne des familles*, Montréal, Le Messager canadien, 1946. (Coll. "Construire", no 12). Nous aurions souhaité pouvoir consulter un autre numéro de la collection « Construire », écrit par Georges Desjardins et intitulé *Après-guerre et famille*. Malheureusement, cette brochure est introuvable, tant dans les bibliothèques universitaires qu'à la Bibliothèque nationale du Québec.

⁹⁵ Cette nécessité s'explique par le fait que les identités maternelle et paternelle sont toujours construites de façon différenciée : ce que la mère doit être correspond à ce que le père ne doit pas être. De plus, il serait illusoire de penser que seul le discours sur la paternité rejoint les hommes. Il est probable que les hommes lisent aussi les articles destinés aux mères et qu'ils en assimilent une partie. Les conseils sur l'éducation, notamment, ont pu intéresser plusieurs hommes. D'ailleurs, les auteurs des articles sont sûrement, à des degrés divers, conscients de ce fait. À la suite d'une section de son article intitulée « Pour ces dames, seulement », l'un d'entre eux écrit, à l'intention des hommes : « Vous, messieurs... qui avez sans doute lu ce qui était destiné "aux dames seulement", vous avez profité de la petite leçon » (E.R., « L'épargne », *Le Mouvement ouvrier*, 1953, p. 117).

permettent pas d'isoler et de distinguer la conception de la paternité⁹⁶. Pour des raisons évidentes, nous avons ignoré les articles destinés à l'homme en tant que citoyen, travailleur, homme public, etc.⁹⁷, ainsi que les innombrables histoires fictives, feuilletons, contes, présentés aux familles. Notre corpus totalise 310 articles répartis dans neuf publications (tableau I).

Tableau I
Nombre d'articles sur la
paternité retenus dans chaque publication

Publication	Nombre d'articles retenus
<i>Le Mouvement ouvrier</i>	73
<i>L'École des parents</i>	66
	(revue : 55 / résumé de cours : 11)
<i>La Famille</i>	64
<i>Le Foyer rural</i>	46
<i>Semaines sociales du Canada</i>	38
<i>École Sociale Populaire</i>	11
<i>Collège et famille</i>	10
Autres publications	2
Total	310

En plus de nombreux articles sur la paternité, trois publications contiennent des photographies et des dessins, qui représentent tout autant la conception des animateurs du père idéal ou déviant. Nous avons inclus ces cinquante-quatre illustrations dans notre corpus (tableau II). Précisons que nos sources ne recoupent pas la période étudiée de façon régulière (figure I). La période 1945-1955 est nettement sur-représentée avec un total de 313 éléments, ce qui constitue 85.8% de l'ensemble du corpus. Entre 1956 et 1965, 51 articles et illustrations sont publiés, ce qui représente 14.2% du corpus. La période la plus sous-représentée est celle qui va de 1960 à 1965, avec seulement 8 éléments, soit 2,2% du corpus. Nous avons traité séparément les articles selon les thèmes suivants : le statut du

⁹⁶ Comme le souligne l'historien Ralph LaRossa, la publication d'articles destinés aux deux parents est un phénomène historique en soi si l'on considère que pendant très longtemps, les discours normatifs ont été presque exclusivement destinés aux mères. La multiplication de ces articles au cours du siècle témoigne d'une transformation des mentalités qui conçoivent davantage l'homme comme un père (LaRossa, *op. cit.*, p. 12).

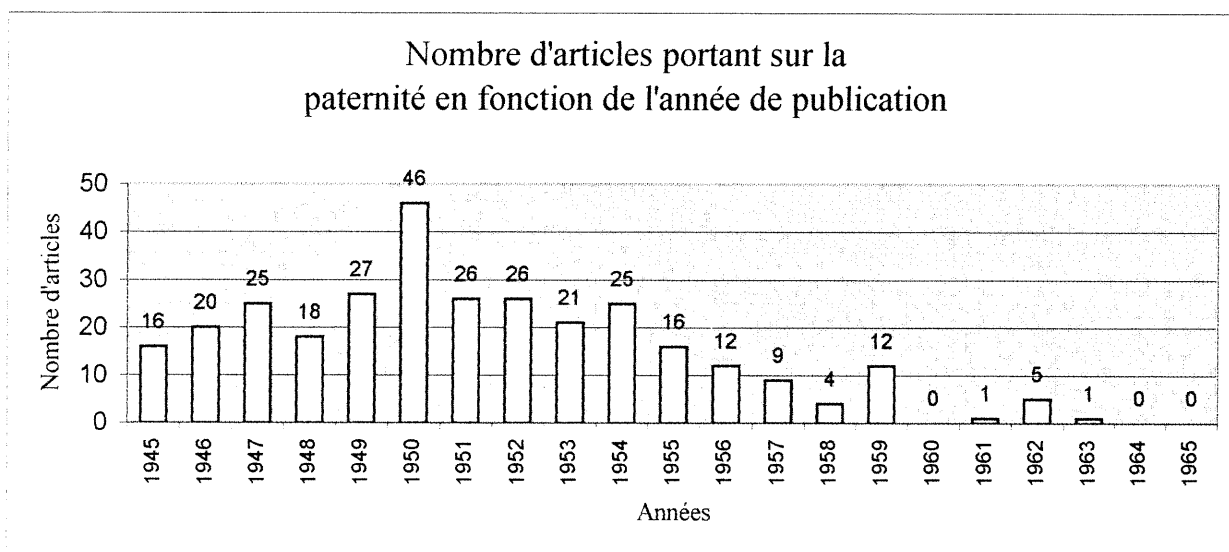
⁹⁷ Nous entendons les articles sur des questions telles les conditions de travail, le logement, les salaires, l'épargne, etc.

père dans la famille, le rôle qu'il doit jouer, l'attitude, l'autorité, l'éducation, les tâches domestiques, le soin des enfants et les relations affectives.

Tableau II

Illustrations parues dans chaque publication			
Publication	Photos	Dessins	Total
<i>Le Mouvement ouvrier</i>	13	21	34
<i>La Famille</i>	14	1	15
<i>Le Foyer rural</i>	3	2	5
Total	30	24	54

Figure I



1.3.3 Les animateurs du mouvement familial

Nous avons énoncé les principaux objectifs du mouvement familial et les buts spécifiques visés par la publication de revues éducatives, mais il nous est aussi apparu essentiel de mieux connaître les auteurs du discours normatif sur lequel porte notre mémoire. Nous avons réussi à identifier les auteurs de 225 des 311 articles analysés, soit 72.3% du corpus. Les auteurs des 86 autres articles (27.7% du corpus) n'ont pu être

identifiés, soit parce qu'ils ne les ont tout simplement pas signés ou parce qu'ils utilisent un pseudonyme⁹⁸. Nous avons pu identifier le genre des auteurs de 267 articles, soit 85.9% du corpus (tableau III)⁹⁹. Les hommes signent 205 articles (76.8%), et des femmes signent les autres (72, soit 27%)¹⁰⁰. La prédominance des auteurs masculins est très nette.

Tableau III
Auteurs des articles en fonction du genre

Auteurs des articles	Nombre d'articles publiés	Taille réelle du groupe d'auteurs
Homme	205	148
Femme	72	48
Articles dont le genre des auteurs a pu être déterminé	267	196
Articles dont le genre des auteurs n'a pu être déterminé	44	-----
Nombre d'auteurs identifiés	225	-----
	sur 311 (72.3%)	

Nous avons également regroupé les auteurs selon le milieu socioprofessionnel dans lequel ils œuvrent (figure II). Les auteurs sont classés dans l'une ou l'autre des sept catégories selon la fonction ou le poste qu'ils occupent au moment où leur article est publié¹⁰¹. La majorité d'entre eux (159, soit 70.7%) sont des laïcs, mais les membres du

⁹⁸ Nous avons toutefois pu déterminer le genre des auteurs qui utilisent des pseudonymes à connotation nettement féminine ou masculine.

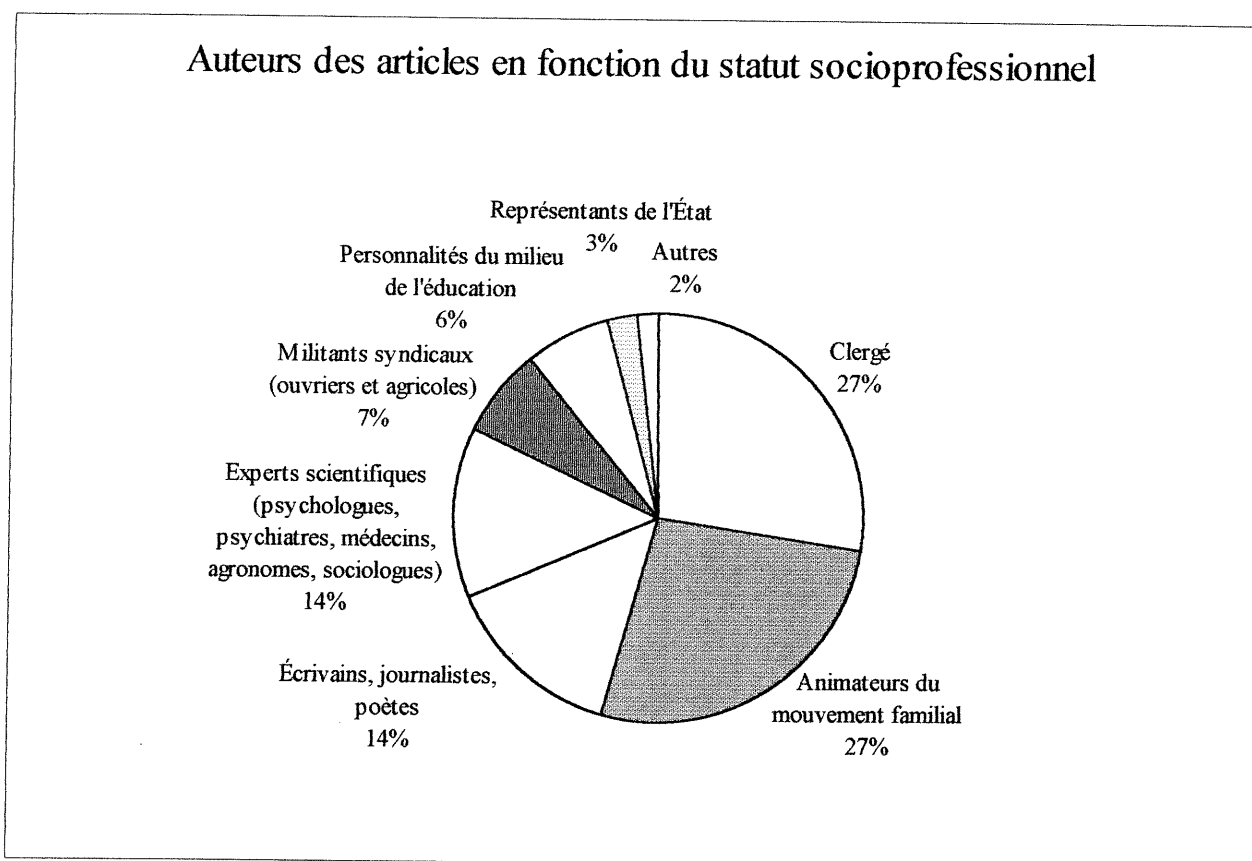
⁹⁹ Les auteurs qui n'ont pas signé leur article et ceux qui utilisent des pseudonymes neutres (sans connotation féminine ou masculine) n'ont pu être identifiés.

¹⁰⁰ On remarquera que le total des articles écrits par les hommes et les femmes n'atteint pas 267, mais bien 277, et ce parce que onze articles ont été écrits conjointement par un homme et une femme.

¹⁰¹ Nous avons effectué ce classement en menant une recherche sur la vie de chaque auteur. Une trentaine d'entre eux n'ont pu être retracés. Nous avons utilisé pour ces recherches l'index d'ouvrages sur l'histoire des mouvements d'action catholique et des organismes du mouvement familial, la base de données IRIS (Bibliothèque nationale du Québec) ainsi que les répertoires suivants : André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973; *Biographies canadiennes-françaises*, Ottawa, J.A. Fortier, 1920-1985, 31 volumes; Réginald Hamel, et al., *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989.

clergé¹⁰², qui n'ont jamais été parents, occupent une place importante. Les autres groupes représentés sont, en ordre décroissant : les animateurs du mouvement familial¹⁰³, le groupe des journalistes, écrivains et poètes, les experts scientifiques (psychologues¹⁰⁴, psychiatres, médecins, agronomes, sociologues, urbaniste et économiste), les militants syndicaux (mon-

Figure II



¹⁰² Au moins sept communautés religieuses masculines sont représentées : la Société de Jésus (s.j.), l'Ordre des frères franciscains (o.f.m.), l'Ordre prêcheur dominicain (o.p.), les Oblats de Marie Immaculée (o.m.i.), la Communauté de Sainte-Croix (c.s.c.), les Montfortains (s.m.m.) et les Clercs de Saint-Viateur (c.s.v.). Un seul article est signé par une religieuse, qui appartient à la communauté des Soeurs de Saint-François d'Assise (s.f.a.).

¹⁰³ Nous avons inclus dans ce groupe tous ceux dont l'occupation première est de militer au sein du mouvement familial.

¹⁰⁴ C'est surtout à partir de la fin des années 1960 que les psychologues véhiculent des modèles de comportement destinés aux pères (Knibiehler, *op. cit.*, p. 210). Auparavant, ils ne s'intéressaient qu'aux mères. De fait, dans notre corpus, huit psychologues différents signent en tout 16 articles.

de industriel ou agricole), les personnalités du monde de l'éducation¹⁰⁵, les représentants de l'État, et ceux qui n'ont pu être classés dans l'une ou l'autre des catégories. Nous avons ajouté à la fin du présent mémoire la liste des auteurs identifiés, qui sont classés en fonction de ces catégories socioprofessionnelles (annexe A). La liste des auteurs non identifiés se trouve également à la fin du mémoire (annexe B).

Le groupe d'animateurs du mouvement familial apparaît composite. Il est d'abord constitué majoritairement de laïcs, mais aussi d'un nombre important de religieux : la conception de la famille véhiculée par l'Église catholique est d'ailleurs perceptible dans tous les aspects du discours. L'homogénéité religieuse du Québec francophone de l'après-guerre nous porte à croire que la majorité des animateurs adhèrent à cette conception et s'en servent pour asseoir leur définition de la paternité. Notons que les religieux, qui ont signé plus du quart des articles, n'ont jamais été parents eux-mêmes. Ils proposent une vision « théorique » du rôle parental de l'homme, et un modèle qu'ils n'ont jamais eux-mêmes pu appliquer.

L'autre groupe d'importance est formé de ceux dont la principale fonction est d'assurer, presque toujours sur une base bénévole, la survie et la vitalité des organismes du mouvement familial. Puisque ce sont ces seules activités qui les caractérisent et qu'aucune autre expression ne permet de mieux définir leur rôle, nous les avons identifiés comme les animateurs du mouvement. Contrairement aux religieux, ils sont pour la plupart eux-mêmes parents et parsèment régulièrement leurs articles d'exemples puisés dans leur vie quotidienne.

Les autres catégories au sein du mouvement familial sont moins importantes. Viennent d'abord le groupe des écrivains, journalistes et poètes, et les experts scientifiques. Les premiers proposent une vision personnelle du rôle du père, par des références à la littérature et la poésie. Très souvent, ils se prononcent également, comme le feraient des

¹⁰⁵ Ce groupe est dans les faits plus important, puisque 13 articles sont écrits par des membres du clergé qui sont également professeurs ou directeurs. Nous avons toutefois préféré classer les membres du clergé dans une seule catégorie.

spécialistes, sur des questions telles l'éducation des enfants, l'autorité, la discipline. Les experts, quant à eux, proposent des articles à caractère plus scientifique, mais toujours en utilisant un langage simple et accessible. Les psychologues sont les plus nombreux; ils insistent principalement sur l'importance du père dans le développement psychologique et affectif des enfants. Finalement, les militants syndicaux et les spécialistes de l'éducation se servent de leur savoir et de leur expérience acquise dans leur milieu de travail respectif pour conseiller les pères. Ils soulignent l'importance du rôle de pourvoyeur et d'éducateur et expliquent de quelle façon les hommes doivent agir en famille.

On doit tenir compte, dans l'analyse d'un discours, de la diversité des formations, des personnalités et des fonctions des auteurs. Nous avons pourtant analysé celui du mouvement familial comme un tout cohérent, en considérant d'abord que le mouvement familial est un rassemblement de gens partageant certains principes de base sur lesquels ils fondent leur action¹⁰⁶. De plus, et même si d'importantes recherches restent à faire sur le discours et les conceptions des différents groupes qui y sont associés, le mouvement familial québécois semble avoir véhiculé un modèle familial qui demeure pratiquement inchangée de la fin des années 1930 jusqu'au milieu des années 1960¹⁰⁷.

Également, les auteurs des articles que nous avons retenus sont pour la plupart (63%, si l'on exclut les membres du clergé) issus de la classe moyenne. Selon un modèle bien connu des historiens, les classes moyennes sont à l'origine de la diffusion de modèles familiaux au cours du XX^e siècle. Construits à partir de leur système de valeurs, ces modèles sont présentés comme la norme que tous doivent atteindre. L'historien américain Ralph LaRossa explique que « what begins in the cities and in the middle class often fans out over time to other parts of the country and to other social groups. This is especially true in matters pertaining to gender and family »¹⁰⁸.

¹⁰⁶ Malouin, *op.cit.*

¹⁰⁷ La récente étude de Marie-Paule Malouin, qui constitue un outil préliminaire très utile, n'est pas d'un grand secours en cette matière. L'évolution du discours sur la famille demeure mal connu. C'est d'ailleurs dans le but d'enrichir les connaissances à ce sujet que nous avons réalisé cette recherche.

¹⁰⁸ Ralph LaRossa, p. 10. Toujours selon LaRossa, ce qui commence dans l'après-guerre c'est la diffusion d'un modèle de père « moderne », mais seulement dans la classe moyenne blanche et urbaine américaine

Donc, malgré la diversité des catégories socioprofessionnelles représentées au sein du mouvement familial, nous savons les animateurs soucieux de propager le même idéal familial, qu'ils considèrent le meilleur. Toutefois, le fait qu'ils partagent la même conception fondamentale de la famille ne rend pas pour autant leur discours univoque, ni parfaitement homogène : les impératifs commandés par les conceptions dominantes de la paternité, de la masculinité et de la féminité ont grandement modulé leur façon de définir le rôle du père. Comme l'explique Cynthia Comacchio, la norme diffusée dans les publications éducatives au cours du XX^e siècle par les experts de la famille nord-américains n'a jamais constitué un système idéologique uniforme, structuré et cohérent : « An additional complication is implicit in the advisory sources, which represent an ideology in the making rather than an established value system »¹⁰⁹.

L'objectif de notre mémoire est de présenter le discours normatif véhiculé dans les publications du mouvement familial comme il devait apparaître aux témoins de l'époque, en soulignant justement les tensions qui le sous-tendent et les contradictions qui révèlent sa structure, sa logique et ses enjeux. Nous avons orienté notre analyse vers la recherche de cette structure afin de comprendre quel modèle paternel les animateurs du mouvement ont élaboré dans l'après-guerre et par quels procédés discursifs ils l'ont présenté aux pères de cette époque.

1.4 Les sources orales

Pour étudier l'expérience des pères, nous utilisons des sources orales, qui permettent un accès privilégié à l'espace privé et livrent des informations qui, même filtrées par la mémoire des témoins, sont capitales pour l'historien. L'essentiel du défi consistait à recueillir des souvenirs sur la vie des hommes dans l'espace domestique, qui n'était pas, dans l'après-guerre, leur centre d'intérêt premier. Contrairement à ce qu'affirme José Igartua, qui a écarté les sources orales de son étude sur les familles ouvrières sagueyennes, nous croyons qu'il a été possible, avec les outils d'analyse utilisés en

(LaRosse, p. 22). Ce n'est que dans l'après-guerre que ce modèle rejoint les autres classes sociales et les milieux ruraux.

¹⁰⁹ Comacchio, *loc. cit.*, p. 407.

histoire de la masculinité, d'aller au delà des « stéréotypes qu'on peut imaginer à propos de la manière dont les choses se passaient, "dans ce temps-là", sur le plan domestique »¹¹⁰.

Nous avons interviewé 10 hommes qui ont été pères de famille entre 1945 et 1965. À l'aide d'un guide d'entrevue (annexe C), nous avons exploré avec eux les différentes facettes de leur expérience paternelle. Pour assurer l'uniformité de l'échantillon, nous avons établi des critères d'admissibilité : être d'origine canadienne-française¹¹¹, de religion catholique, avoir été marié et père d'un ou de plusieurs enfants entre 1945 et 1965, avoir habité avec un ou plusieurs de ces enfants et avec la même femme entre 1945 et 1965. Pour des raisons pratiques, nous avons rencontré des pères ayant vécu dans la région de la Mauricie¹¹². Afin de refléter la diversité des expériences, nous avons choisi d'interviewer cinq pères ayant élevé leur famille en milieu rural et cinq en milieu urbain. La moitié d'entre eux habitaient dans la campagne mauricienne, l'autre moitié dans une ville du Centre-de-la-Mauricie¹¹³. On pourra lire la biographie sommaire des informateurs (annexe D) et consulter le portrait global de l'échantillon (tableau IV). Mentionnons que sept informateurs ont terminé leur cours primaire et deux leur cours secondaire. Un des cultivateurs a étudié deux ans dans une école d'agriculture, les quatre ouvriers et le cadre ont suivi une formation technique parallèlement à leur carrière afin de décrocher des emplois plus payants.

Cinq étaient des agriculteurs laitiers, quatre étaient des ouvriers (deux machinistes et deux techniciens) et un autre était cadre dans une usine. Au cours de la période étudiée, les dix pères bénéficiaient de revenus suffisants qui leur permettaient de subvenir aux be-

¹¹⁰ José E. Igartua, *Arvida au Saguenay : naissance d'une ville industrielle*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1996, p. 10.

¹¹¹ Les deux parents du témoin devaient être d'origine canadienne-française. Nous n'avons pas inclus de pères immigrants ou d'autres origines ethniques, car la taille restreinte de notre échantillon nous a forcé à établir des critères permettant une homogénéité optimale. Robert L. Griswold a décrit l'expérience singulière des pères immigrants. Voir : Griswold, *op. cit.*, p. 68-87.

¹¹² Nous n'avons pas considéré la dimension régionale comme une variable culturelle dans notre analyse. Il existe un courant multidisciplinaire qui se questionne sur les modalités de l'intégration de la dimension régionale dans les études culturelles. Voir : Fernand Harvey, dir., *La région culturelle. Problématique interdisciplinaire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994.

¹¹³ Le Centre-de-la-Mauricie regroupe les municipalités de Shawinigan, Shawinigan-Sud et Grand-Mère. Il constitue un centre industriel important dans l'après-guerre.

Tableau IV
Portrait global des informateurs

Informateurs	Année de naissance	Statut professionnel	Taille de la famille	Nombre de garçons	Nombre de filles	Période de naissance des enfants
1	1915	Ouvrier	6	2	4	1947-1957
2	1919	Agriculteur	4	2	2	1946-1958
3	1924	Agriculteur	3	1	2	1952-1957
4	1913	Cadre	5	3	2	1942-1950
5	1928	Agriculteur	6	1	5	1952-1974
6	1927	Ouvrier	3	2	1	1951-1960
7	1919	Agriculteur	10	6	4	1941-1963
8	1922	Ouvrier	3	1	2	1946-1956
9	1924	Ouvrier	3	1	2	1957-1966
10	1916	Agriculteur	8	3	5	1947-1960

soins de leur famille. Les cinq familles urbaines ne vivaient que du salaire du père, qui était l'unique pourvoyeur; aucun des enfants ou des conjointes n'a eu à contribuer au revenu familial par un travail salarié. Les cinq familles rurales avaient d'autres sources de revenus que la vente du lait : la vente de produits de la ferme (bois de chauffage, légumes, œufs, sirop d'érable) et l'élevage d'animaux pour la consommation domestique (porcs, moutons, poules). Les conditions de vie de ces familles concordent avec le portrait dressé par l'étude de Jean-Pierre Charland¹¹⁴. À partir des années 1950, la plupart bénéficiaient d'un approvisionnement en eau et d'installations sanitaires. Ils disposaient de l'équipement nécessaire pour la conservation et la cuisson des aliments, et pour l'entretien des vêtements. Les entrevues ont duré en moyenne une heure quarante-cinq minutes et la conjointe des informateurs y a assisté ou y a participé dans 5 cas sur 10.

¹¹⁴ Jean-Pierre Charland, *Système technique et bonheur domestique. Rémunération, consommation et pauvreté au Québec, 1920-1960*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, p. 143-150.

Chapitre 2

Construire la paternité dans l'après-guerre

On a l'impression que seules les mères ont été l'objet de discours visant à influencer leur façon d'élever les enfants. L'Église, les élites et les experts de la famille de plusieurs horizons ont depuis longtemps chanté les louanges de la maternité, à tel point qu'ils semblent avoir complètement laissé de côté les pères. Au cœur des années 1950, certains des animateurs du mouvement familial se disent ouvertement conscients de cette disproportion du discours. L'un d'eux note que « si on se donne beaucoup de peine pour renseigner les mères de famille dès la naissance d'un premier enfant, on semble peu intéressé au père du même enfant »¹. Le psychologue Charles Gill, de son côté, s'exclame : « [...] La paternité?... Ce doit être quelque chose de nouveau! »².

Une des questions à l'origine de ce mémoire était de savoir si on cherchait aussi à façonner, à travers ce foisonnement de messages adressés à la mère, le rôle familial de l'homme. Il nous semblait improbable que, dans une société à ce point obsédée par l'éducation, la formation et l'équilibre psychologique des enfants, on ait complètement laissé de côté le père.

Notre examen des publications produites par les animateurs du mouvement familial a révélé qu'elles sont remplies de réflexions, de recommandations et de conseils orientés vers un objectif commun : la valorisation du rôle familial du père³. « C'est là peut-être la plus haute volupté humaine concédée à qui, dans le limon de sa chair, possède une âme », semblent-ils tous clamer, à l'instar de ce collaborateur du *Foyer rural*⁴. Derrière l'apparente univocité de ce message se profile cependant une

¹ M.-A. Parent, « Pour les pères seulement », *L'École des parents*, 1, 11 (octobre 1950), 21.

² Charles Gill, « Le Père, un ami! », *L'École des parents*, 2, 5 (avril 1951), p. 23.

³ Il appert que le discours de l'École des parents insiste moins sur la valorisation de la participation du père à la vie familiale, comme si les animateurs prennent pour acquis que les pères sont sensibilisés à l'importance de leur rôle. Dans les autres publications, le ton est nettement plus insistant et plus directif, l'accent est mis davantage sur la valorisation. De nombreux articles publiés dans *L'École des parents* sont aussi destinés aux deux parents, et non spécifiquement à la mère ou au père. Les animateurs considèrent peut-être qu'ils s'adressent à des familles où les deux parents comprennent l'importance de leur participation. Peut-être veulent-ils également atténuer la différenciation entre le rôle du père et de la mère.

⁴ Giovanni Papini, « Paternité », *Le Foyer rural*, 14, 4 (mars-avril 1955), p. 26.

ambivalence persistante, qui constitue la structure sous-jacente du discours. Cette ambivalence, perceptible dans les contradictions et les tensions qu'il renferme, est intrinsèquement liée à la nature du projet des animateurs.

1.1 La conciliation de la paternité et de la masculinité

De l'avis de plusieurs historiens, c'est au cours de l'après-guerre que la paternité devient un des plus forts symboles masculins⁵ en Amérique du Nord⁶. Cette transformation exige que les animateurs du mouvement familial proposent aux hommes un modèle de père qui concorde avec la conception de la masculinité acceptée jusque là et qui était présentée comme la norme (c'est pourquoi on la qualifie d'« hégémonique »). Puisque certains traits caractéristiques de l'identité masculine ne cadrent pas nécessairement avec la conception de la paternité qu'ils veulent maintenant diffuser, le défi qui se pose aux animateurs est de concilier ces deux facettes de l'identité des hommes qui risquent de causer des tensions dans leur existence.

1.1.1 L'espace privé et l'espace public

Certains hommes aiment à se persuader qu'en dehors du mariage, ils peuvent avoir une vie complète, soit par la science, soit par la politique, etc. Certes, c'est là une illusion, et un homme, même supérieur, qui ignore les peines et les joies de la paternité, de la famille, est moins pleinement un homme que celui qui les connaît [sic].

CLAUDE MAILHIOT, psychologue, 1949⁷

Selon la conception dominante de la masculinité, la sphère d'activité des hommes, contrairement à celle des femmes, s'étend bien au delà de l'espace privé. En plus d'être pères, ils possèdent de multiples identités profondément enracinées dans l'espace public⁸.

⁵ Voir : Griswold, *op.cit.*, p. 191; Kimmel, *op.cit.*, p. 245; Elaine Tyler May, *Homeward Bound : American Families in the Cold War Era*, New York, BasicBooks, 1988, p. 146.

⁶ Nous désignons par cette expression le Canada et les États-Unis.

⁷ Claude Mailhiot, « La première naissance », dans *Le Père... cet aventurier: résumé des cours, 1948-1949*. 2e trimestre, 12e cours, Montréal, L'École des parents, 1948-1949, p. 18.

⁸ Dandurand, *loc.cit.*, p. 24-25; Morton, *op.cit.*, p. 108.

Leur existence est partagée entre leur vie familiale (ou domestique) et leur vie professionnelle, sociale et communautaire⁹. Toujours selon cette conception, les hommes auraient tendance à définir leur identité en fonction des activités qui les occupent en dehors du foyer, soit leur travail et leur vie publique.

Les animateurs du mouvement familial réaffirment, implicitement et explicitement, l'importance de cette caractéristique fondamentale dans la vie du père. Ils croient, comme l'écrivent le journaliste Jean-Paul Lefebvre et sa femme en 1956, que son rôle « doit s'accomplir non seulement à la maison, mais dans son métier, sa profession et sur le plan social; cela est nécessaire pour le bien de sa famille comme pour le progrès de la société »¹⁰. Toutefois, ils sentent très bien que dans la pratique, cette caractéristique risque d'entrer en concurrence avec leur conception de la paternité, articulée autour d'une plus grande participation du père à la vie domestique : les hommes risquent de privilégier leur rôle dans l'espace public au détriment de leur rôle dans l'espace privé. Pour éviter que les pères ne soient que des pourvoyeurs et des hommes publics, les animateurs tentent de leur expliquer en quoi toutes les différentes facettes de leur identité se complètent.

1.1.1.1 La paternité et le travail salarié

Notre travail, c'est aussi le moyen donné par la Providence pour subvenir à nos besoins. [...] Grâce à lui le père est la Providence visible de ses enfants.

OUVRIER HEUREUX, 1946¹¹

Nous ne pouvons admettre que dans une famille chrétienne, et même dans une famille simplement honnête, le père soit réduit au rôle d'un banquier donné par la nature.

THÉO CHENTRIER, psychologue, 1951¹²

La fonction économique du père est une facette fondamentale de son identité et le premier lien qui le relie à l'espace public¹³. L'industrialisation campe de façon définitive

⁹ Tosh, « What Should Historians... », *loc. cit.*, p. 184.

¹⁰ M. et Mme Jean-Paul Lefebvre, « Cinq ans après la lune de miel », *Le Mouvement ouvrier*, 1956, p. 21.

¹¹ Ouvrier heureux, « Sois fier ouvrier! », *Le Mouvement ouvrier*, 1946, p. 133.

¹² Théo Chentrier, « Présence paternelle », *Collège et famille*, 8, 3 (juin 1951), p. 102.

¹³ Kimmel, *op. cit.*, p. 246.

le rôle des pères qui doivent subvenir aux besoins financiers de leur famille et lui procurer les commodités requises : vêtements, nourriture, logement, loisirs, etc. Ce rôle de pourvoyeur — ou soutien de famille — structure toute leur existence, car il détermine non seulement leur rythme de vie, mais également la façon dont ils se perçoivent et expriment leur masculinité¹⁴ : « at the core of masculinity in Western capitalist societies is the importance of work », écrit Suzanne Morton¹⁵. Pour les hommes, être pourvoyeur est un gage de respectabilité, de responsabilité et de maturité : « Real men were breadwinning men »¹⁶.

L'importance du rôle de pourvoyeur est renforcée par l'idéologie de la séparation des sphères, qui définit d'une façon stricte les rôles de genre et atteint son « apogée » dans l'après-guerre¹⁷. Cette idéologie, fondée sur le modèle du couple ménagère / pourvoyeur, sous-tend la philosophie des principales institutions et est véhiculée dans les manuels destinés aux parents, la littérature, la publicité, etc.¹⁸. Ce modèle détermine d'ailleurs l'intervention (ou la non-intervention) de l'État québécois dans la vie des familles avant les années 1960¹⁹. L'entrée des femmes mariées sur le marché du travail, qui s'accélère après la guerre et constitue une transgression de cette norme, ne fait que stimuler le désir de réaffirmer la division des rôles et des sphères²⁰.

Les animateurs du mouvement familial n'hésitent donc pas à souligner fortement l'importance du rôle de pourvoyeur. Pour eux, le père doit soutenir financièrement sa famille : c'est un devoir que la « nature »²¹ lui a confié, comme l'écrit le notaire Marcel

¹⁴ Bettina Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Boréal, 1995, p. 101; Comacchio, *loc.cit.*, p. 391-392; Griswold, *op. cit.*, p. 2.

¹⁵ Morton, *op. cit.*, p. 109.

¹⁶ Kimmel, *op. cit.*, p. 244.

¹⁷ Dandurand, *loc. cit.*, p. 25; Robert Rutherford, « Fatherhood and the Social Construction of Memory : Breadwinning and Male Parenting on a Job Frontier, 1945-1966 », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd., *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 359-360.

¹⁸ Comacchio, *loc. cit.*, p. 393-395; Griswold, *op. cit.*, p. 4; Doug Owram, *Born at the Right Time. A History of the Baby Boom Generation*, Toronto, University of Toronto Press, 1996, p. 22.

¹⁹ Voir Denyse Baillargeon, « Les politiques familiales au Québec. Une perspective historique », *Lien social et Politiques / Revue internationale de l'action communautaire (RIAC)*, Montréal, Institut national de la recherche scientifique (INRS) / Culture et société, no 36, automne 1996, p. 21-32.

²⁰ Griswold, *op. cit.*, p. 4-5.

²¹ Marcel Côté, *Plans d'étude sur la famille*, École Sociale Populaire, 459 (décembre 1952), p. 5.

Côté. Il ne doit jamais tenter d'échapper à cette mission qui permet de maintenir, selon l'abbé Gérard Dion, directeur du département des Relations industrielles de l'Université Laval, « les liens d'unité et de solidarité » de la famille et d'assurer « le sens de responsabilité du chef de famille »²².

Une photo publiée en 1950 dans *Le Mouvement ouvrier* illustre parfaitement la conception des animateurs et témoigne de la force de ce symbole (illustration 1). On y aperçoit un père qui s'apprête, mallette à la main, à quitter son domicile pour se rendre au travail. Cette scène de la vie quotidienne, plutôt banale, prend ici l'allure d'une véritable cérémonie et représente l'idéal des animateurs : un père qui, suivant sa nature profonde et assumant ses responsabilités d'homme, est solennellement salué par sa famille au pas de la porte. Derrière lui, sa femme, tenant un jeune enfant dans ses bras et arborant un large sourire, demeurera au foyer — sa sphère d'activité — pour la journée.

Certains animateurs soulignent plus implicitement l'importance du rôle de pourvoyeur, rappelant que la société doit épauler le père dans cette mission en lui fournissant les outils nécessaires à son succès. Gaston Leury, militant de la LOC, rappelle en 1947 que « tous les devoirs que le chef de famille a acceptés en constituant la société familiale, il doit pouvoir les accomplir, humainement, chrétiennement », la société étant « uniquement constituée pour l'aider dans ses fonctions nécessaires et pour le défendre contre ses ennemis naturels ou artificiels »²³. D'autres animateurs utilisent les pages de leurs publications pour revendiquer de meilleurs salaires pour les pères, des horaires de travail plus convenables ou une meilleure collaboration des institutions, mettant ainsi le rôle de pourvoyeur au premier plan. Certains animateurs invoquent plutôt le rôle éducatif du père pour justifier de telles revendications. Au nom de l'Épiscopat canadien, on écrit par exemple qu'une réduction des heures de travail laisserait « plus de temps au père de

²² Gérard Dion, « La famille a droit à la sécurité économique, fondée d'abord sur le travail de ses membres, principalement du père de famille », dans *Semaines sociales du Canada, Mission et droits de la famille : compte rendu des cours et conférences*, Montréal, Secrétariat des Semaines sociales du Canada, 1959, p. 137.

²³ Gaston Leury, « La sainte touche », *Le Mouvement ouvrier*, 1947, p. 47.

Illustration 1

Notre père, notre pourvoyeur



famille pour bien connaître ses enfants », lui qui se doit d'être pour eux « un ami et un guide qui les comprenne, un confident, un conseiller »²⁴.

Un tel glissement dans le discours des animateurs du mouvement familial indique qu'ils réalisent, comme la plupart des experts de la famille de l'époque, que le rôle de pourvoyeur peut entrer en concurrence directe avec celui de père, en limitant le temps que les hommes passent au foyer et en occupant une grande place au sein de leurs préoccupations quotidiennes. Ils sentent aussi, manifestement, qu'une trop grande insistance sur l'importance du rôle de pourvoyeur pourrait nuire à leur entreprise visant à accroître la participation du père à la vie familiale²⁵. Il est donc essentiel pour les animateurs de « vaincre le déplorable préjugé voulant que la femme soit l'éducatrice, le père le pourvoyeur »²⁶ en rappelant fréquemment aux hommes qu'ils doivent être beaucoup plus que des « assureurs de bien-être »²⁷ et qu'ils ne doivent pas seulement s'occuper de leurs « affaires »²⁸.

Les animateurs expliquent aux pères que ni l'obligation de s'absenter du foyer pendant une bonne partie de la journée, ni l'énergie considérable déployée au travail, ni la fatigue ou le statut prestigieux que leur procure ce rôle dans la famille ne peuvent justifier qu'ils négligent leur rôle de père et d'éducateur²⁹. L'homme doit voir à la santé morale et physique de sa famille. « Ce n'est pas assez de nourrir un enfant, de le vêtir, de payer les frais de l'instruction; il faut l'attachement par les liens nobles et plus précieux de la formation », écrit la poète et dramaturge Rina Lasnier dans *L'École des parents*³⁰.

²⁴ Épiscope canadien, « La famille au Canada », dans Semaines sociales du Canada, *Mission et droits de la famille : compte rendu des cours et conférences*, Montréal, Secrétariat des Semaines sociales du Canada, 1959, p. 259.

²⁵ L'histoire justifie leurs craintes. Depuis le XIX^e siècle, les discours normatifs sur la paternité insistent beaucoup sur la valorisation du rôle économique des hommes et de nombreux pères invoquaient leurs obligations professionnelles pour justifier une faible participation à l'éducation des enfants. Voir : Dulac, *op.cit.*, p. 4; Griswold, *op.cit.*, p. 3; Parke et Stearns, « Fathers and Child Rearing », *loc.cit.*, p. 152-153.

²⁶ S.a., « Est-ce aussi votre avis? », *L'École des parents*, 2, 10 (septembre 1951), p. 20.

²⁷ Théo Chentrier, « Présence paternelle », *Collège et famille*, 8, 3 (juin 1951), p. 102.

²⁸ Stéphane Valiquette, « Papa s'occupe de ses affaires », *Collège et famille*, 8, 4 (octobre 1951), p. 153.

²⁹ Voir : Jean Delorme, « Ton foyer... ou ton métier? », *L'École des parents*, 5, 9 (septembre 1954), p. 12-14; Gertrude Gosselin, « Les Loisirs », *L'École des parents*, 2, 5 (avril 1951), p. 8-11.

³⁰ Rina Lasnier, « Paternité », *L'École des parents*, 6, 11 (novembre 1955), p. 15.

Tout en réaffirmant la valeur du rôle de pourvoyeur, les animateurs du mouvement familial valorisent la coexistence des fonctions éducatives et économiques de l'homme. Il est important pour eux de souligner, comme le fait l'abbé Gérard Dion, que « les liens biologiques et spirituels qui existent entre les parents et leurs enfants devraient être aussi forts que ceux qui proviennent d'une dépendance économique »³¹.

1.1.1.2 La paternité et la vie publique

Le père est père d'homme d'abord, avant d'être professionnel ou marchand. — Il est professionnel parce qu'éducateur!
ALCANTARA DION, franciscain, 1950³²

Y a-t-il au contraire aventure plus angoissante et plus risquée que ce voyage hasardeux, jour après jour, à travers le monde des hommes?
JEANNE BOULIZON, ancienne directrice de l'École des parents, 1951³³

Selon la conception dominante de la masculinité dans l'après-guerre, l'espace public n'est pas seulement le lieu physique où les hommes travaillent. C'est également l'espace où s'incarne leur identité. C'est pourquoi il exerce une irrésistible attraction sur eux, car avant d'être des pères, ils sont des professionnels, des ouvriers, des camarades de travail, des syndiqués, des électeurs, etc. Les hommes seraient avant tout des êtres libres, des aventuriers attirés par la conquête du vaste monde, le mouvement et les voyages. Les animateurs du mouvement familial reprennent cette conception selon laquelle le bonheur des hommes réside dans les découvertes de toutes sortes, la poursuite d'intérêts personnels et l'exercice de la raison³⁴ : « L'homme sort, voyage, explore, construit, organise, projette à longue portée dans le temps et l'espace. — Ce sont des traits du caractère masculin »³⁵, écrit le jésuite Jacques Tremblay.

³¹ Dion, *loc. cit.*, p. 137-138.

³² Alcantara Dion, « Papa scout », *La Famille*, 14, 6 (juin-juillet 1950), p. 335.

³³ Jeanne Boulizon, « La charité au foyer », dans Semaines sociales du Canada, *Le rôle social de la charité : compte rendu des cours et conférences*, Montréal, Secrétariat des Semaines Sociales du Canada, 1951, p. 62.

³⁴ Owram, *op. cit.*, p. 15; Strong-Boag, « Home Dreams... », *loc. cit.*, p. 477.

³⁵ Jacques Tremblay, « L'enfant dans la famille », *Collège et famille*, 15, 4 (octobre 1958), p. 136.

Ainsi, l'idée selon laquelle les hommes ne sont fondamentalement pas faits pour la vie de famille est très répandue parmi les experts. À leurs yeux, « there is something alien in the idea of marriage to men », résume l'historien Doug Owrarn³⁶. Les animateurs du mouvement familial québécois craignent plus spécifiquement que la vie domestique et la paternité ne comblent pas les hommes en termes de références et de valeurs masculines. Le danger est bien réel que les pères s'identifient trop à leur rôle dans l'espace public, qui leur permet de mettre en valeur des vertus typiquement masculines — bravoure, habileté, force, individualisme — et trop peu à leur rôle dans l'espace privé³⁷. Poussés par un « besoin d'évasion »³⁸, les pères risquent de se désintéresser de cette facette de leur existence. Dans ce cas, écrit le président diocésain de l'Action catholique de Joliette, Ernest Forest, « il y aura deux hommes en lui », ce qui entraînera « la mort de la vie de famille »³⁹.

Le défi des animateurs consiste à convaincre les pères que le foyer constitue aussi un espace leur permettant d'exprimer leur identité profonde. Pour y arriver, ils affirment le caractère indissoluble de l'identité des hommes, qui ne peuvent exprimer séparément leurs traits masculins et paternels. En parlant du père, Jeanne et Gérard Corbeil, des Équipes de ménages⁴⁰, écrivent en 1947, dans *La Famille* : « on ne peut concevoir en lui de cloisons étanches entre ses activités familiales, professionnelles et sociales »⁴¹.

Si la paternité et la masculinité sont si intrinsèquement liées, les hommes ne peuvent négliger leur rôle familial : ce serait agir contre leur identité. La preuve de cette indissolubilité, c'est que le comportement des hommes doit, dans l'espace privé comme dans l'espace public, être guidé par les mêmes valeurs et les mêmes normes. Le Père Lorenzo Gauthier affirme, en 1949, que « les vertus [...] que développe le travail

³⁶ Owrarn, *op. cit.*, p. 15.

³⁷ Morton, *op. cit.*, p. 130.

³⁸ Édouard-Charles Piédalue, « Le père n'est plus là », dans *Le Père... cet aventurier...*, *op. cit.*, p. 48.

³⁹ Ernest Forest, « Organismes familiaux », dans *Semaines sociales du Canada, Le foyer, base de la société : compte rendu des cours et conférences*, Montréal, Institut Social Populaire, 1950, p. 194.

⁴⁰ Fondé en 1942, cet organisme (qui prendra le nom d'Équipes de foyers dans les années 1950) regroupe des couples mariés qui se réunissent pour partager les problèmes de la vie quotidienne et discuter d'éducation, de psychologie et de spiritualité (Malouin, *op. cit.*, p. 53-55, 85-86, 100-102).

⁴¹ Jeanne et Gérard Corbeil, « L'homme aujourd'hui », *La Famille*, 11, 7 (août-septembre 1947), p. 274.

professionnel chrétiennement organisé doivent servir au foyer, tout comme les vertus que développe la vie familiale doivent servir au travail professionnel »⁴².

Non seulement les animateurs affirment que masculinité et paternité ne font qu'un, mais cette dernière facette doit être le cœur de l'identité des hommes. La paternité est, selon le journaliste et écrivain André 7, le « premier titre social de l'homme »⁴³ qui doit se consacrer à sa famille et ses enfants avant sa vie publique. Tout ce qu'il fait dans la société, il le fait pour sa famille. Monique B-Dufresne, des Équipes de ménages, laisse clairement entendre que sa vie publique est le prolongement de sa vie de père :

S'il doit chercher à parfaire en lui l'homme de métier, le mari ne doit jamais perdre de vue la perfection avec laquelle il s'acquittera de son rôle familial et lui confèrera sa première valeur humaine. Celle-ci ajoutera à son influence professionnelle ce que la profondeur des voûtes d'une cathédrale ajoute de résonance au chant des orgues⁴⁴.

Les animateurs soulignent également l'unité de l'identité masculine en expliquant en quoi la vie publique du père peut être un atout. Le jésuite Stéphane Valiquette explique qu'en l'éloignant du foyer, elle lui donne une meilleure perspective sur la vie de famille et lui permet de mieux jouer son rôle. Libéré des tâches que la mère doit remplir quotidiennement, le père « peut arriver plus facilement à porter sur les personnes et les événements du foyer un jugement impartial »⁴⁵.

L'expérience de la vie en société permet aussi aux hommes de jouer un rôle essentiel dans la socialisation des enfants, un aspect fondamental de leur éducation⁴⁶. Les animateurs reprennent en fait un modèle familial popularisé dans l'après-guerre par le sociologue fonctionnaliste américain Talcott Parsons, pour qui une des fonctions principales de la famille est de « transmettre à l'enfant des normes, des rôles, des valeurs

⁴² Lorenzo Gauthier, « Travail et loisirs au service de la famille », dans Semaines sociales du Canada, *Travail et loisirs : compte rendu des cours et conférences*, Montréal, École Sociale Populaire, 1949, p. 246-247.

⁴³ André Dagenais, « Une cellule organique : la famille », *L'École des parents*, 6, 12 (décembre 1955), p. 19.

⁴⁴ Monique-B. Dufresne, « Deux forces à conjuguer : profession et foyer », *La Famille*, 13, 10 (décembre 1949), p. 582.

⁴⁵ Stéphane Valiquette, « Papa Hitler », *Collège et famille*, 9, 1 (février 1952), p. 10.

⁴⁶ Griswold, *op. cit.*, p. 203.

qui lui permettront de s'accomplir »⁴⁷ en société. Ce modèle, qui postule la spécialisation naturelle des rôles parentaux, présente le père comme le lien vital entre la famille et la société qui assure la circulation des idées et des valeurs entre les deux⁴⁸. Selon Yves et Mado Clermont des Équipes Notre-Dame⁴⁹, il doit « rapporter à son foyer le fruit de ses découvertes »⁵⁰. Pour le journaliste Gérard Filion, le père est « celui qui intègre la famille dans la société, et les idées qu'il y apportera aideront ou corrompront la famille »⁵¹. L'abbé Robert-E Llewellyn, l'âme des Équipes de ménage depuis leur fondation, suggère que cette éducation en vue de la vie en société peut s'effectuer lors des repas de famille, alors que le père partage avec ses enfants ce qu'il a vécu à l'extérieur du foyer : « C'est par papa que le journal apportera à la maison ce qu'il contient d'essentiel! », écrit-il⁵².

Finalement, le discours de certains animateurs est parsemé de références à des valeurs et des symboles traditionnellement associés à l'espace public. Sans qu'ils l'affirment ouvertement, ils semblent croire que ce langage rendra la vie de famille plus attirante pour les hommes et comblera leur « besoin d'évasion ». Ils associent ainsi, à quelques reprises, la paternité à l'héroïsme et à l'aventure, tandis que l'amour paternel est présenté comme une preuve de courage⁵³. Le jésuite Joseph d'Anjou, collaborateur régulier à la revue *Relations*, parle même de la vie de famille comme d'un « champ d'exploits dignes de leur [les hommes] courage et de leur énergie »⁵⁴. L'objectif des

⁴⁷ Marie-Blanche Tahon, *La famille désinstitutionnée. Introduction à la sociologie de la famille*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1995 (Coll. « Sciences sociales », no 21), p. 71.

⁴⁸ Dulac, *op. cit.*, p. 2-3.

⁴⁹ Il s'agit vraisemblablement des Foyers Notre-Dame, un organisme fondé en 1954 par le sulpicien Albert Lapointe. Il regroupe des couples mariés qui se rencontrent à chaque mois pour discuter de spiritualité (Malouin, *op. cit.*, p. 91-92).

⁵⁰ Yves et Mado Clermont, « La famille a le droit et le devoir d'être unie », dans *Semaines sociales du Canada, Mission et droits de la famille : compte rendu des cours et conférences*, Montréal, Secrétariat des Semaines sociales du Canada, 1959, p. 57.

⁵¹ Gérard Filion, « Outre l'argent, qu'apporte-t-il? », dans *Le Père... cet aventurier : résumé des cours, 1948-1949*. 3e trimestre, 17e cours, Montréal, L'École des parents, 1948-1949, p. 7.

⁵² Robert-E Llewellyn, « Repas de famille », *La Famille*, 10, 1 (janvier 1946), p. 8.

⁵³ Christopher Dummit observe le même genre d'associations dans le discours publicitaire sur les barbecues dans l'après-guerre. Les publicités mettent l'accent sur les liens entre la cuisine en plein air et certains symboles de la « virilité masculine » : évocation d'époques, de lieux et de personnages révolus rappelant la cuisine en plein air (homme des cavernes, châteaux médiévaux, soldats arméniens et turcs), liens entre l'appareil de cuisson, les traits masculins et les activités masculines (mécanique, robustesse, force musculaire, savoir-faire, nature). Voir : Dummit, « Gendering Outdoor Cooking... », *loc.cit.*, p. 8.

⁵⁴ Joseph D'Anjou, « La famille a le droit et le devoir d'être féconde », dans *Semaines sociales du Canada, Mission et droits de la famille...*, *op.cit.*, p. 92.

animateurs est de présenter la paternité comme étant tout le contraire d'une vie calme, routinière, monotone, dénuée d'imprévu et de sensations fortes. Sur une photo parue dans *La Famille* en 1947, on aperçoit un bébé tenu à bout de bras par son père comme un trophée : la « gloire du jeune papa » (illustration 2).

1.1.2 La paternité et le pouvoir

Pour apaiser d'éventuelles tensions dans l'identité des hommes et bâtir un modèle de père acceptable, les animateurs du mouvement familial tentent d'adapter une autre caractéristique fondamentale de la masculinité : le pouvoir. Pendant des siècles, dans les sociétés occidentales, on a tenu à sauvegarder les notions de puissance et d'autorité paternelles, d'une part parce qu'on les considérait comme les « pièces maîtresses du pouvoir masculin »⁵⁵, d'autre part parce qu'on croyait que l'éducation et la formation des enfants devaient être guidées par une discipline rigide⁵⁶. Patriarche, commandant, surveillant, policier ou chef : les titres qui désignent les pères du passé font très souvent référence à leur omnipotence et les figures d'une paternité souveraine, autoritaire, même despotique, foisonnent dans les traces laissées par les cultures antiques, médiévales et modernes⁵⁷.

La puissance paternelle commence à être contestée et remise en question surtout à partir du XVIII^e siècle, notamment par le biais d'écrits philosophiques, par le mouvement révolutionnaire français, la réforme du Code civil qui limite le pouvoir des parents, l'instauration de nouveaux standards de discipline, l'élaboration de projets d'instruction publique. L'exécution du roi Louis XVI, père de la nation française, est vue par plusieurs comme le symbole par excellence de la contestation de l'autorité paternelle⁵⁸. Cette mutation des conceptions du pouvoir paternel a un impact non seulement sur les

⁵⁵ Knibiehler, *op.cit.*, p. 159.

⁵⁶ Owsram, *op. cit.*, p. 34-35.

⁵⁷ Voir : Delumeau et Roche, *op.cit.*; Knibiehler, *op. cit.*

⁵⁸ Sans minimiser les importantes mutations qui surviennent au XVIII^e siècle, précisons que les tensions au sein du modèle paternel entre des valeurs opposées, par exemple l'autorité et la magnanimité, remontent au Moyen Âge et peut-être au delà. Sur la notion d'autorité paternelle, voir : Knibiehler, *op. cit.*, p. 160-162; Owsram, *op. cit.*, p. 34-53; Parke et Stearns, *loc. cit.*, p. 155; Stearns, « *Fatherhood in Historical Perspective...* », *loc.cit.*, p. 35-37.

Illustration 2
« La gloire du jeune papa! »



La Famille, 11, 5 (1947), p. 171

animateurs du mouvement familial, mais sur tous les experts de la famille du XX^e siècle qui croient nécessaire d'en circonscrire les limites. Les animateurs conçoivent que si le pouvoir réduit le père à un tyran et un maître brutal, il devient incompatible avec l'intégration à la vie familiale et le développement d'une relation étroite avec les enfants.

C'est le grand dilemme des animateurs : comment adapter le pouvoir masculin au nouveau modèle que l'on souhaite diffuser, sans toutefois miner les privilèges du père et nuire à l'équilibre familial? Ce dilemme structure tout leur discours, dont l'analyse révèle la tension entre la nécessité de protéger le pouvoir masculin et de l'adapter à la vie de famille en l'atténuant.

1.1.2.1 Le statut du père dans la famille et son rôle dans l'éducation

C'est le père qui exerce sur l'enfant dans les profondeurs de la vie, l'action la plus forte.
THÉO CHENTRIER, psychologue, 1951⁵⁹.

Plusieurs animateurs s'appuient sur leur conception du pouvoir masculin pour mettre le père sur un piédestal et lui accorder un statut très prestigieux dans la famille. Ils présentent son rôle comme étant le plus central et, jusqu'à un certain point, comme étant supérieur à celui de la mère — cela à une époque où, rappelons-le, le rôle de la mère est constamment glorifié. Alors que la mère est le cœur — et la flamme — du foyer, il en est la tête — et la lumière, écrit le président général de la JEC⁶⁰. C'est de lui que dépendrait, en quelque sorte, tout l'équilibre de la famille.

Le père doit diriger la famille et voir à son orientation générale. Selon le pape Pie XII, dont on rapporte les propos dans *La Famille* en 1952, « c'est de la valeur, de la vertu, de l'activité du père que dépendent premièrement la santé et l'efficiences de la

⁵⁹ Théo Chentrier, « Présence paternelle », *Collège et famille*, 8, 3 (juin 1951), p. 106.

⁶⁰ Jean Dostaler, « Journée du père et de la mère », *Semaine nationale de la famille*, École Sociale Populaire, no 373-374 (février-mars 1945), p. 26.

famille »⁶¹. Henri Guindon, supérieur du Juniorat des Pères Montfortains, écrit que le père est « principe de vie »⁶². Un grand pouvoir est donc accordé au père, qui lui assure un statut privilégié. Les animateurs considèrent toutefois que ce privilège n'est pas une fin en soi, mais un atout lui permettant de jouer un rôle plus important dans la famille. Les animateurs se servent de ce statut pour montrer au père une image positive de sa participation à la vie familiale. Pour contrebalancer la glorification des vertus maternelles à laquelle ils se livrent dans les mêmes publications — qui pourrait faire croire à l'homme que la famille est un espace contrôlé par la mère, qu'il ne peut être que son assistant ou son remplaçant — les animateurs décrivent le père comme un dirigeant.

Présenter le père comme la « clef de voûte de la société familiale »⁶³, pour reprendre l'expression du psychologue Théo Chentrier, est une façon de valoriser son rôle, de le rendre plus attirant et aussi un moyen de maintenir le lien essentiel entre la paternité et la masculinité. Déjà dans les années 1920, les experts de la famille utilisaient cette stratégie, et ce même dans la littérature normative adressée aux mères⁶⁴.

La crainte que l'homme se désintéresse de sa mission paternelle est persistante dans le discours — c'est même sa raison d'être — et est directement liée à la conception de la masculinité que partagent les animateurs, et ce depuis bien avant la guerre. Comme nous l'avons expliqué précédemment, ils croient que le père est continuellement attiré par la vie publique, par tout ce qui est extérieur au foyer. De plus, autant ils voient la mère comme un être « d'amour et d'abnégation »⁶⁵, autant ils tendent à concevoir le père comme étant, par nature, un être plus tourmenté, plus instable. Influencé par sa « vanité très masculine » (illustration 3)⁶⁶, il est la plupart du temps plus égoïste et voit ses enfants comme un fardeau. Certains, dont Georges Dufresne, disent même de lui qu'il est une « mauvaise terre »⁶⁷.

⁶¹ Pie XII, « La voix du pape », *La Famille*, 16, 5 (mai 1952), p. 6.

⁶² Henri Guindon, « La Sainte famille », dans Semaines sociales du Canada, *Le foyer, base de la société : compte rendu des cours et conférences*, Montréal, Institut Social Populaire, 1950, p. 271.

⁶³ Théo Chentrier, « Présence paternelle », *Collège et famille*, 8, 3 (juin 1951), p. 58.

⁶⁴ Morton, *op. cit.*, p. 71.

⁶⁵ Lévesque, *op. cit.*, p. 25-26.

⁶⁶ S. a., « À votre santé », *Le Mouvement ouvrier*, 1961, p. 15.

⁶⁷ Georges Dufresne, « Prière d'un père », *La Famille*, 14, 3 (mars 1950), p. 151.

Illustration 3

La vanité masculine



**MALGRÉ SA VANITÉ TRÈS
MASCULINE,
PAPA EST HEUREUX QUE
MAMAN TERMINE
LE JEU. C'EST QU'ASSEZ
MAIS PAS TROP
S'APPLIQUE AU JEU COMME
AU REPOS.**

Les animateurs attribuent au père un statut prestigieux également pour l'inciter à jouer un rôle important dans l'éducation des enfants : selon eux, il en va de l'équilibre de la famille. Le modèle familial du sociologue Talcott Parsons, largement diffusé à partir des années 1950, a là aussi une influence majeure. Concevant que la famille doit produire des modèles féminins et masculins, Parsons attribue au père un rôle important, ce qui, selon Germain Dulac, « amorce une certaine rupture dans la définition de la paternité »⁶⁸. Les craintes quant au développement moral et affectif des adolescents, en particulier les garçons, sont de plus très présentes chez les experts nord-américains de la famille. Seul le père peut empêcher les jeunes garçons de sombrer dans la délinquance, l'alcoolisme ou l'homosexualité en encadrant et en dirigeant leur croissance vers l'âge adulte et la maturité⁶⁹.

Les animateurs ne perdent toutefois pas de vue que le pouvoir masculin doit être constamment renforcé et ils définissent le rôle éducatif du père en fonction de cet objectif. Leur stratégie consiste à délimiter les contours de son rôle d'une façon vague et floue. Contrairement à la mère, à qui l'on explique dans le moindre détail ce qu'elle doit faire, on donne rarement au père des directives précises. Encore une fois, cette caractéristique du discours se retrouve aussi ailleurs qu'au Québec. Entre 1940 et 1970, les experts français de la famille ne proposent pas au père de comportement concret, ni aucun apprentissage : on ne lui explique pas comment jouer précisément son rôle⁷⁰. En fait, les animateurs du mouvement familial québécois veulent que le père n'exerce qu'une influence globale sur la formation de l'enfant. C'est pourquoi ils se contentent d'associer son rôle éducatif à des valeurs, des attitudes et des vertus universellement associées au « Bien » : bonté, compréhension, calme, sagesse, courage, charité, respect, fermeté, patience, tact, bon sens, mesure, jugement, sacrifice, désintéressement, etc. Rarement on explique au père comment ces notions abstraites doivent se traduire dans la vie quotidienne. Le discours est truffé de remarques pouvant être interprétées de bien des fa-

⁶⁸ Dulac, *op. cit.*, p. 3.

⁶⁹ Kimmel, *op. cit.*, p. 242-243.

⁷⁰ Knibiehler, *op. cit.*, p. 208. Le discours des experts de la famille sur l'éducation a aussi pris cette forme au Canada anglais, dans l'entre-deux-guerres. Cynthia Comacchio précise que « not surprisingly, the call to fathers rarely transcended vague rhetorical supplications » (Comacchio, *loc. cit.*, p. 397).

çons. Le psychologue Charles Gill explique par exemple au père qu'il a « un rôle bien déterminé à jouer dans la structure affective et morale de l'enfant »⁷¹, sans donner plus de détails.

Les animateurs s'abstiennent également de lui donner des directives précises, vraisemblablement afin de préserver son autorité. Un discours trop directif aurait pu l'effriter, aux yeux du père comme des autres membres de la famille. Il semble que les animateurs attribuent volontairement au père un libre-arbitre et le droit de décider de la manière dont il jouera concrètement son rôle. À l'inverse, leur conception de la féminité leur permet d'être beaucoup plus insistants et précis avec les mères.

1.1.2.3 La paternité et l'autorité

Mais, si l'homme n'a que sa puissance, que sa force pour s'imposer, son autorité devient assez pitoyable.

IRÉNÉE LUSSIER, aumônier de l'École des parents, 1950⁷²

Pour plusieurs animateurs du mouvement familial, le pouvoir masculin doit aussi se traduire par l'exercice d'une autorité. Si la notion d'omnipotence est contestée dès le siècle des Lumières et remise en question par la suite — le modèle de père proposé en Amérique du Nord à la fin du XIX^e siècle accorde une large place à la rigueur et la discipline, mais exclus de plus en plus le recours à la force⁷³ — la paternité est toujours étroitement associée à la notion d'autorité au XX^e siècle. Il semble d'ailleurs important pour les animateurs de rappeler que le père détient l'autorité suprême, qu'il occupe la position supérieure dans la hiérarchie familiale et qu'il doit commander.

Leur conception de la famille idéale, inspirée de celle de l'Église catholique⁷⁴, est assez simple : tout au haut de la hiérarchie se trouve le père, un peu plus bas se trouve la

⁷¹ Charles Gill, « Le Père, un ami ! », *L'École des parents*, 2, 5 (avril 1951), p. 24.

⁷² Irénée Lussier, « Elle sera sa compagne », *L'École des parents*, 1, 2 (janvier 1950), p. 7.

⁷³ Owram, *op. cit.*, p. 35.

⁷⁴ Voir par exemple : Henri Guindon, « La Sainte Famille », dans Semaines sociales du Canada, *Le foyer, base de la société : compte rendu des cours et conférences*, Montréal, Institut Social Populaire, 1950, p. 271-278.

mère, puis les enfants⁷⁵. La famille est véritablement « une société organisée avec une tête qui commande et des membres qui obéissent »⁷⁶. L'autorité suprême est détenue par le père et doit servir à imposer la discipline et obtenir l'obéissance des enfants.

Stéphane Valiquette, qui reprend une réflexion de l'abbé Évely sur la pédagogie familiale, explique que l'autorité paternelle sert à « plier, dresser, modeler et humaniser »⁷⁷ l'enfant, cet être égoïste et guidé par des pulsions, des caprices et une constante avidité à qui l'on doit apprendre à se soumettre à un « ordre de justice, d'amour et de respect »⁷⁸. L'autorité du père sert en quelque sorte d'armature, de cadre qui oriente toute la vie de famille.

En théorie, le père ne doit pas exercer son pouvoir unilatéralement, mais bien « conjointement »⁷⁹ avec la mère. Pour la plupart des animateurs, le père garde cependant le contrôle, comme l'illustre cette remarque du notaire Marcel Côté : « il pourra y avoir divergence de vues; en ce cas, l'autorité dans la famille revient au père »⁸⁰. L'ingérence chronique de la mère peut même mettre en jeu le bonheur des enfants. Ainsi, pour Irénée Lussier, aumônier de L'École des parents du Québec, « quand on a affaire à une femme qui veut être l'autorité, qui veut être homme, ou à un homme qui est femme, c'est le désordre »⁸¹.

Tout comme certains experts américains de la famille qui craignent que la faiblesse du père ne mène les garçons vers la folie, l'homosexualité ou la délinquance⁸²,

⁷⁵ C'est l'encyclique *Arcanum Divinae Sapientiae*, publiée en 1880 par le pape Léon XIII, qui établit officiellement ce modèle familial. Dans les faits, il existe dans ses grandes lignes — hormis les modifications qui s'opèrent au Moyen Âge — depuis les tout débuts de l'ère chrétienne (Voir : Stearns, « Fatherhood in Historical Perspective... », *loc. cit.*, p. 33; Lévesque, *La norme et les déviantes...*, *op.cit.*, p. 39).

⁷⁶ Mme G. Parizeau et Louis Pronovost, « Est-ce lui le chef? », dans *Le Père... cet aventurier...*, *op.cit.*, p. 38.

⁷⁷ Évely, « Les enfants doivent-ils encore obéir à leurs parents? », *Pédagogie*, janvier 1952, p. 2 (cité dans : Stéphane Valiquette, « Papa gâteau », *Collège et famille*, 9, 2 (avril 1952), p. 56-57).

⁷⁸ Stéphane Valiquette, « Papa gâteau », *Collège et famille*, 9, 2 (avril 1952), p. 57.

⁷⁹ Marcel Côté, *Plans d'étude*, *op.cit.*, p. 6.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 6.

⁸¹ Lussier, *loc. cit.*, p. 11.

⁸² Griswold, *op. cit.*, p. 209-210.

les animateurs craignent la diminution, voire la subversion de l'autorité paternelle. Le danger ne vient pas du comportement ou de l'attitude des pères eux-mêmes, mais bien de l'extérieur. Faisant référence à un âge d'or révolu qu'ils souhaiteraient restaurer, ils déplorent l'ordre social de l'après-guerre. Dénonçant le « refus » de l'autorité paternelle et la « défaite du père », Gonzalve Poulin, directeur de l'École de Service social de l'Université Laval et rédacteur de la revue *La Famille*, accuse la « civilisation démocratique moderne », en particulier sa « philosophie sociale » fondée sur la contestation de la tradition et des privilèges et la valorisation de l'individualisme et de l'initiative personnelle⁸³. Le plaidoyer pour la survie de la bénédiction paternelle du rédacteur du *Foyer rural*, Laurent Lauzier, illustre aussi ce désir d'un retour en arrière. Cette tradition ancestrale a pour lui une grande importance, car elle rappelle que le père est « le chef naturel de la famille, qu'il reçoit son autorité de Dieu même »⁸⁴. Le jésuite Émile Gervais, lui, souligne les effets néfastes de la diffusion de matchs de lutte à la télévision sur l'attitude des enfants face à l'autorité. Le père, en particulier, est en danger à ses yeux (illustration 4)⁸⁵.

Les animateurs maintiennent le pouvoir masculin en réaffirmant la souveraineté de l'autorité paternelle. L'urgence de leur projet principal — proposer un modèle centré sur le foyer, l'affection et l'éducation — les amène toutefois à atténuer cette autorité, à la circonscrire. Ils suivent ainsi une tendance issue de la pensée des experts canadiens de la famille de l'entre-deux-guerres, dont le discours remettait déjà en question l'omnipotence du père⁸⁶. Cynthia Comacchio explique que « the advice itself conjures up traditional masculine images: the stoic, the protector, the fair-minded judge, the disciplinarian, the father as final authority »⁸⁷. La Deuxième Guerre mondiale et la Guerre froide, qui révèlent la fragilité des sociétés occidentales et la nécessité de les protéger en favorisant

⁸³ Gonzalve Poulin, « Le foyer chrétien », dans Semaines sociales du Canada, *Le foyer, base de la société : compte rendu des cours et conférences*, Montréal, Institut Social Populaire, 1950, p. 53-54.

⁸⁴ Laurent Lauzier, « La bénédiction paternelle : une marque de piété filiale », *Le Foyer rural*, 7, 3 (décembre 1947), p. 6. Voir aussi : Laurent Lauzier, « La bénédiction paternelle », *Le Foyer rural*, 6, 3 (décembre 1946), p. 8.

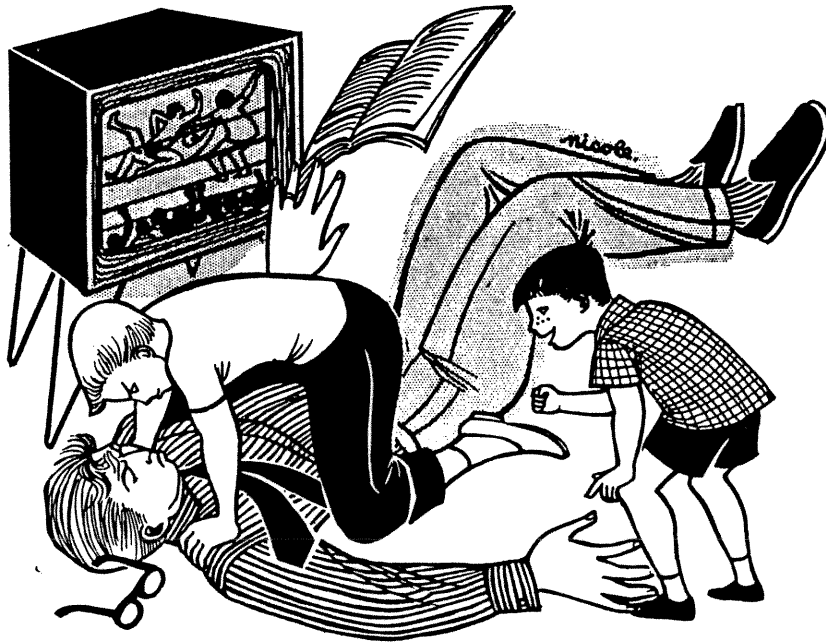
⁸⁵ Émile Gervais, « La lutte à la télévision », *Le Mouvement ouvrier*, 1958, p. 54-57.

⁸⁶ Robert Griswold précise qu'aux États-Unis, les experts de la famille, en général, « had little to say about paternal power in general [...] and instead underscored the character traits that made good fathering » (Griswold, *op. cit.*, p. 201).

⁸⁷ Comacchio, *loc. cit.*, p. 404.

Illustration 4

Le dangereux renversement de l'autorité paternelle



Le Mouvement ouvrier, 1958, p. 57

un climat de démocratie dans les familles⁸⁸, ne font qu'accentuer cette tendance. On assiste, des années 1950 à la fin des années 1960, à un « mouvement de dépréciation de l'image du *pater familias* »⁸⁹, qui affaiblit peu à peu la puissance paternelle⁹⁰.

Les animateurs ont peur que les pères, menés par ce que le jésuite Antonio Poulin identifie comme une « tendance despotique qui [les] anime instinctivement »⁹¹, conçoivent leur autorité comme un pouvoir arbitraire, illimité et égoïste devant être exercé avec sévérité, intransigeance et rudesse dans une atmosphère de répression. Or, une telle attitude constituerait à leurs yeux un abus. Les animateurs expliquent ainsi au père ce que doit être la « pédagogie paternelle »⁹². S'ils lui attribuent un pouvoir, une autorité par laquelle il doit diriger sa famille, les animateurs demandent au père de ne pas l'exercer à la manière d'un despote, d'un tyran brutal⁹³. Le zèle n'est pas souhaitable, le père doit éviter d'être trop sévère et d'exiger une trop grande obéissance : l'autorité « ne doit jamais se faire sentir », écrit le médecin Paul Dagenais-Pérusse⁹⁴, mais doit s'exercer secrètement et être la moins perceptible possible.

Les animateurs substituent une conception du pouvoir paternel fondée sur l'« autoritarisme »⁹⁵ à une conception fondée sur l'exercice d'une « force sereine »⁹⁶ : la patience, le calme, la souplesse, la douceur, la sagesse et la compréhension sont des vertus que le père doit posséder, au même titre que la fermeté (illustration 5). Il pourra

⁸⁸ Owsram, *op. cit.*, p. 45.

⁸⁹ Dulac, *op. cit.*, p. 1.

⁹⁰ Ce mouvement ne s'inscrit que tardivement dans la loi au Québec. L'incapacité juridique des femmes mariées et l'autorité maritale sont abolies en 1964. La notion de communauté de biens, fondement de l'union conjugale, est remplacée par la société d'acquêts, qui accorde aux femmes les mêmes droits que les hommes sur l'administration du patrimoine et sur sa répartition en cas de séparation, en 1970. La notion d'autorité paternelle est remplacée par celle d'autorité parentale en 1977 (Baillargeon, « Les politiques familiales... », p. 26; Dandurand, *loc. cit.*, p. 31; Dulac, *op. cit.*, p. 2).

⁹¹ Antonio Poulin, *La terre, gardienne des familles*, Montréal, Le Messager canadien, 1946 (Coll. "Construire", no 12), p. 30.

⁹² Henri Malin, « Pédagogie paternelle », *La Famille*, 15, 10 (décembre 1952), p. 32.

⁹³ En 1952, le jésuite Stéphane Valiquette publie un article sur les abus de l'autorité paternelle qu'il intitule « Papa Hitler » (*Collège et famille*, 9, 1 (février 1952), p. 7-10. Un père tyrannique ou trop sévère est vu comme une menace à la démocratie; à cause de sa mauvaise influence, ses enfants risquent de devenir des citoyens politiquement intolérants (Griswold, *op. cit.*, p. 208-209).

⁹⁴ Paul Dagenais-Pérusse, M.D., « Le problème de l'enfant qui n'écoute pas », *La Famille*, 15, 7 (août-septembre 1952), p. 38.

⁹⁵ P.-Paul Ferrand, « Pour les papas », *La Famille*, 14, 6 (juin-juillet 1950), p. 338.

⁹⁶ Stéphane Valiquette, « Papa Hitler », *Collège et famille*, 9, 1 (février 1952), p. 10

Illustration 5
Être père, être patient



Le Mouvement ouvrier, 1951, p. 102

ainsi exercer son autorité — comprise comme l'antithèse d'un esprit de « domination »⁹⁷ — dans une atmosphère de « persuasion réfléchie »⁹⁸.

Le père ne doit pas être un « dompteur »⁹⁹, mais un modèle : il doit donner l'exemple sans s'imposer. Le franciscain Valère Massicotte écrit en 1948 que « l'éducation est bien différente du dressage, et la véritable autorité est moins une force physique qui mate des instincts, qu'une puissance morale qui s'impose par la dignité de vie, la sagesse, le tact, la maîtrise de soi, la compréhension de l'enfant »¹⁰⁰. Cet état d'esprit peut se traduire par une plus grande confiance accordée aux enfants. En 1946, la poète, essayiste et journaliste Jeanne L'Archevêque-Duguay exhorte les pères à laisser ces derniers prendre des initiatives et faire leurs expériences¹⁰¹. La « liberté » des enfants doit être respectée, écrit Rolande Major-Charbonneau, directrice de la revue *L'École des parents*¹⁰².

Les animateurs du mouvement familial veulent éviter que le père ne réduise lui-même son rôle à l'exercice jaloux d'un pouvoir; ils essaient de le rendre malléable, attentif aux besoins de ses enfants et respectueux de leur désir de liberté. Cette volonté de présenter une image différente et positive du pouvoir paternel se traduit dans le choix des illustrations qui tapissent les publications : aucune ne représente la notion d'autorité de façon négative, qui est plutôt associée à l'affection et le respect. Les deux dessins qui accompagnent l'article de la militante jociste Claire Aubin, dans *Le Mouvement ouvrier* de 1947, sont fort éloquentes (illustrations 6 et 7). Les animateurs utilisent un intéressant stratagème : ils représentent une mère donnant la fessée à son fils et un père exerçant son autorité avec douceur. Le contraste entre cette mère brutale et ce père calme et posé est frappant. Par ailleurs, parmi l'ensemble des sources, une seule illustration représente un père exerçant négativement son autorité : sur une photo publiée dans *La Famille*, un père

⁹⁷ « Clubs familiaux », *La Famille*, 11, 2 (février 1947), p. 75.

⁹⁸ Valiquette, *loc. cit.*, p. 9.

⁹⁹ Évariste Choquette, « Autoritaire ou camarade », dans *Le Père... cet aventurier...*, *op.cit.*, p. 32.

¹⁰⁰ Valère Massicotte, o.f.m., « Petite chronique de psychologie », *La Famille*, 12, 9 (novembre 1948), p. 300.

¹⁰¹ Jeanne L'Archevêque-Duguay, « Le quatrième commandement pour tous », *Le Foyer rural*, 5, 7 (avril 1946), p. 18.

¹⁰² Rolande Major-Charbonneau, « Autorité et liberté », *L'École des parents*, 6, 5 (mai 1955), 3-4.

Illustration 6

La fessée maternelle

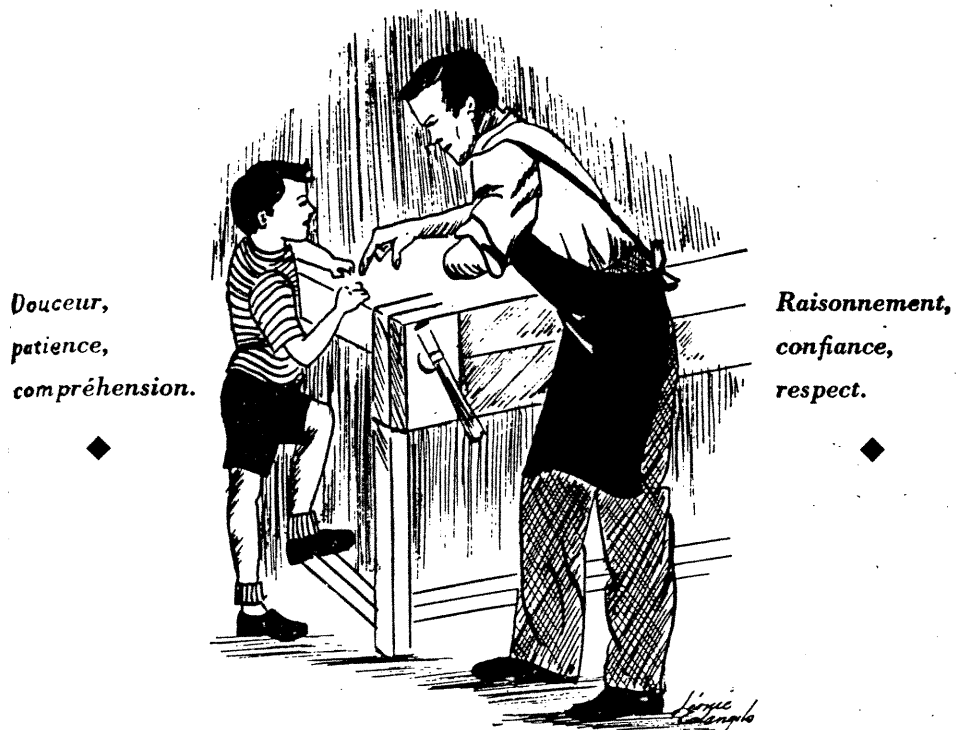


*Attention! L'enfant raisonne
par la tête lui aussi . . .*

Le Mouvement ouvrier, 1947, p. 35

Illustration 7

L'exercice de l'autorité paternelle



*Douceur,
patience,
compréhension.*

*Raisonnement,
confiance,
respect.*

Le Mouvement ouvrier, 1947, p. 37

donne la fessée à son fils (illustration 8). L'article qui accompagne l'image désapprouve cependant la brutalité en éducation, confirmant ainsi la règle que nous avons identifiée¹⁰³.

1.1.2.1 La formation des pères

Le dilemme entre le renforcement et l'atténuation du pouvoir paternel est aussi perceptible quand les animateurs abordent la question cruciale de la formation des pères. Certains affirment sans ambages que les hommes doivent apprendre comment jouer adéquatement leur rôle familial. Dans une allocution sur l'éducation des parents, le pape Pie XII le fait en posant cette question : « l'art suprême du gouvernement de la société familiale, où l'homme exerce dans la plus large mesure toutes ses facultés affectives et intellectuelles, toutes ses qualités et ses ressources, croit-on qu'il ne soit pas nécessaire de l'apprendre? »¹⁰⁴. La direction de la revue *Collège et famille* lance un message tout aussi clair : « Nous n'avons pas la certitude que nos collégiens entendent convenablement parler de leur mission paternelle, de sa redoutable grandeur, de ses graves exigences »¹⁰⁵. Théo Chentrier relativise quand même un peu la nécessité d'une formation en affirmant que ce sont les hommes qui doivent être formés, non les pères : « La meilleure manière de préparer un jeune homme à la paternité, c'est de former l'homme en lui »¹⁰⁶. Selon lui, le père doit avant tout se connaître lui-même; c'est la seule garantie de son succès en éducation.

Malgré quelques exceptions — en tout cinq articles — les animateurs hésitent à dire carrément aux pères que c'est leur devoir de s'informer et de voir à posséder toutes les connaissances requises pour leur tâche éducative. Pourtant, ils sont très à l'aise de le faire avec les mères. La différence avec les pères, c'est qu'ils ont peur de jeter le doute sur leur capacité à faire preuve de jugement, d'autonomie et d'habileté, parce que ce sont des traits masculins importants. Le danger serait trop grand d'affaiblir le pouvoir et le

¹⁰³ Voir : Aurèle Daoust, « Influence du foyer... sur le comportement des enfants à l'école », *La Famille*, 19, 8 (octobre 1955), p. 24-26.

¹⁰⁴ Pie XII, « Les problèmes de la famille : objet de l'éducation des adultes », *La Famille*, 17, 6 (juin-juillet 1953), p. 385.

¹⁰⁵ *Collège et famille*, « Former des pères », *Collège et famille*, 10, 4 (octobre 1953), p. 122.

¹⁰⁶ Théo Chentrier, « Présence paternelle », *Collège et famille*, 8, 3 (juin 1951), p. 103.

Illustration 8
La fessée paternelle



La Famille, 19, 8 (octobre 1955), p. 24

statut du père en mettant au jour, par des remarques trop insistantes, son manque de ressources. Il ne subsiste toutefois aucun doute quant à la réelle opinion des animateurs; l'existence même de leur discours prouve leur foi en la nécessité d'enseigner aux hommes les rudiments de la paternité¹⁰⁷.

Leur malaise est toutefois évident. Jeanne et Gérard Corbeil terminent par exemple une chronique sur « l'homme d'aujourd'hui »¹⁰⁸ en admettant qu'ils pourraient expliquer plus en détail comment le père doit s'occuper de ses enfants. « Nous y reviendrons », promettent-ils, ce qu'ils n'ont du reste jamais fait¹⁰⁹. D'une manière presque identique, le dominicain Louis-Marie Régis affirme que le père ne réussira « l'aventure » de la paternité que s'il se renseigne, mais jamais il ne lui explique comment et où il peut le faire¹¹⁰.

S'ils n'osent mousser la formation des pères, les animateurs n'en publient pas moins des illustrations qui trahissent aussi leur conviction selon laquelle les pères ont besoin d'apprendre leur rôle. En 1948, on trouve par exemple dans *La Famille* une photo montrant un père qui lit la revue avec ses enfants (illustration 9). La chronique « Petite chronique de psychologie », qui paraît régulièrement dans la même revue au cours de la période, est décorée d'un croquis représentant un père lisant un ouvrage de psychologie (illustration 10). L'effet qu'on cherche à créer avec cette illustration est encore plus évident quand on sait que cette chronique traite neuf fois sur dix du rôle de la mère.

1.2 La différenciation de la paternité et de la maternité

L'identité masculine est toujours construite à travers un processus de différenciation par rapport à la féminité. Comme il est impensable, pour les animateurs

¹⁰⁷ Ils reproduisent d'ailleurs l'étonnant paradoxe qui caractérise tous les discours normatifs destinés aux parents : même s'ils leur attribuent toujours un talent et un savoir-faire innés en puériculture, ils ne cessent de leur prodiguer de multiples conseils.

¹⁰⁸ Jeanne et Gérard Corbeil, « L'homme aujourd'hui », *La Famille*, 11, 7 (août-septembre 1947), p. 274-275.

¹⁰⁹ Du moins pas dans les publications comprises dans notre corpus.

¹¹⁰ Louis-Marie Régis, « Le père, cet aventurier : la part de l'homme », dans *Le Père... cet aventurier*, *op.cit.*, p. 3-9.

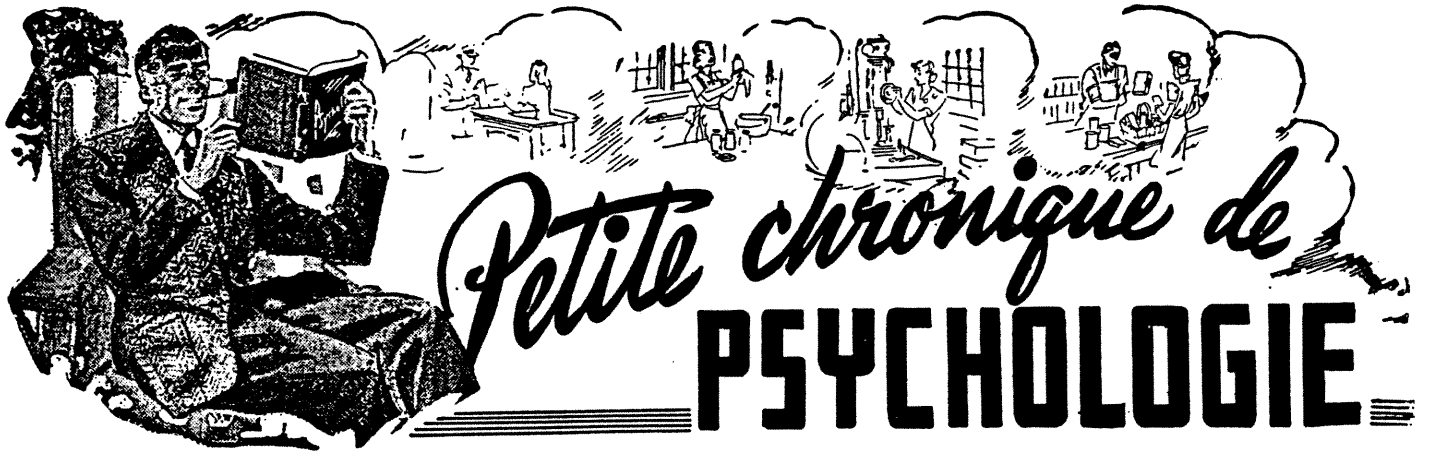
Illustration 9

La Famille en famille : un père en formation?



Illustration 10

« Petite chronique de psychologie »



La Famille, 8, 11 (mars 1945), p. 25

du mouvement familial, de transgresser les règles établies par l'idéologie de la séparation des sphères, il faut proposer aux pères un modèle qui se distingue clairement de la maternité. Il serait inacceptable que le père, en participant davantage à la vie familiale, ne soit vu comme le remplaçant de la mère ou considéré efféminé. Aux États-Unis, explique Robert Griswold, certains experts lancent des avertissements clairs : « some experts warned fathers not to become substitute mothers and "caricatures of women" »¹¹¹. Au Québec, le processus de différenciation se fait plus subtilement, à travers la définition du rôle du père dans l'éducation, le soin des enfants, les tâches domestiques et les relations affectives.

1.2.1 La paternité et l'éducation

*Grand comme papa... Fort comme papa...
Capable comme papa... Travailler comme papa...
Tels sont les désirs dynamiques que la présence
du père fait surgir chez le fils. Et un jour, le jeune
homme pensera : « Si je fais ceci ou cela, ce
serait encore mieux que papa... ».*
JACQUES TREMBLAY, jésuite, 1958¹¹².

Les animateurs souhaitent que le rôle du père dans l'éducation soit différent de celui de la mère. D'abord, ils affirment qu'il est beaucoup plus important pour les garçons que pour les filles. Préoccupés par le maintien de l'ordre social, les experts de la famille de l'époque croient que les parents doivent construire l'identité sexuelle — ou de genre — de leurs enfants¹¹³. On reconnaît à nouveau la théorie fonctionnaliste de Talcott Parsons : seule la spécialisation des rôles éducatifs parentaux en fonction de leur genre permet la production de modèles féminins et masculins bien différenciés¹¹⁴. La mère doit se charger de la formation de ses filles, le père de celle de ses garçons, pour en faire des hommes¹¹⁵.

¹¹¹ Griswold, *op. cit.*, p. 207.

¹¹² Jacques Tremblay, « L'enfant dans la famille », *Collège et famille*, 15, 4 (octobre 1958), p. 136.

¹¹³ Griswold, *op. cit.*, p. 207.

¹¹⁴ Dulac, *op. cit.*, p. 2-3.

¹¹⁵ Cette façon de concevoir le rôle éducatif du père est également liée aux craintes persistantes quant aux dangers de la déviance chez les garçons (voir la section du présent mémoire intitulée « Le statut du père dans la famille et son rôle dans l'éducation »).

Un dessin publié dans *Le Mouvement ouvrier* illustre parfaitement cette conception (illustration 11). Ce jeune homme qui imite son père représente la nécessaire reproduction du modèle masculin de père en fils, symbolisée par des traits masculins caricaturaux (la pipe et le chapeau). Comme l'explique le jésuite Réal Lebel, les animateurs veulent prémunir les garçons contre une éducation trop maternelle¹¹⁶. Il existe d'ailleurs dans le discours une disproportion entre les nombreuses références à la relation entre le père et son fils et les rares allusions à la relation entre le père et sa fille. La très grande majorité des articles sur le rôle éducatif du père mettent en scène des garçons. C'est le cas d'une série de conseils illustrés publiés en 1946 et 1947 dans *Le Mouvement ouvrier*¹¹⁷. Le même phénomène se répète dans les illustrations accompagnant certains articles : c'est de façon détournée qu'on rappelle que la fillette ne doit pas être totalement oubliée du père. Quel est le rôle de cette courte réflexion (illustration 12), sinon que de souligner timidement le lien indubitable (représenté ici par une chemise recyclée) qui existe ou doit exister entre le père et sa fille?

Le rôle du père est particulièrement important dans l'éducation sexuelle des garçons. Ce thème n'est abordé que dans sept articles de notre corpus : c'est encore, et ce jusqu'au milieu des années 1960, un sujet fort délicat. Néanmoins, les animateurs croient que le père est le mieux placé pour conseiller les garçons en cette matière. Aimé Carbonneau, président général de la LOC, publie en 1947 un dialogue fictif entre des parents. La mère confie à son mari : « — Il [leur fils] m'a posé des questions bien nettes aujourd'hui sur les mystères de la vie. — Tu as répondu? — Oui, mais ça ne vaut pas son père »¹¹⁸. L'identité sexuelle est le fondement de l'identité de genre, c'est pourquoi les parents doivent favoriser, comme l'écrit le jésuite Joseph D'Anjou, « l'épanouissement en chacun et en chacune de sa vocation masculine ou féminine »¹¹⁹.

¹¹⁶ Réal Lebel, « Aspect religieux de la famille », *La Famille*, 16, 5 (mai 1952), p. 47-51 et 60-63.

¹¹⁷ Voir : s.a., *Le Mouvement ouvrier*, 1946, p. 32, 96 et 128; s.a., *Le Mouvement ouvrier*, 1947, p. 96 et 192.

¹¹⁸ Aimé Carbonneau, « À deux autour de la table », *Le Mouvement ouvrier*, 1947, p. 5.

¹¹⁹ Joseph D'Anjou, « La famille a le droit et le devoir d'être féconde », dans *Semaines sociales du Canada, Mission et droits de la famille : compte rendu des cours et conférences*, Montréal, Secrétariat des Semaines sociales du Canada, 1959, p. 90.

Illustration 11

Tel père, tel fils



Le Mouvement ouvrier, 1958, p. 60

Illustration 12
La fillette et le père



De
PAPA
à
LISE



*Lise est toute
fière de son joli
tablier . . .
Dirait-on qu'il
a été taillé
dans le dos
d'une vieille
chemise à
papa ? . . .*

1.2.2 La paternité, le soin des enfants et les tâches domestiques

Le mari, les enfants, la cuisine, le ménage, tenir le foyer et le rendre attrayant, c'est le rôle magnifique de la femme.

PIERRE JOBIN, médecin et professeur d'anatomie, 1959¹²⁰.

La vie de famille implique l'exécution de nombreuses tâches relatives à l'entretien ménager (ménage, lessive, cuisine, etc.) et aux soins physiques qui doivent être assidûment prodigués aux enfants (alimentation, hygiène, soins en cas de maladie, soins nocturnes, coucher et lever, promenades, etc.). Dans l'après-guerre, ce champ d'activité demeure un des plus forts symboles de la maternité : la participation active de l'homme irait à l'encontre du modèle masculin dominant et menacerait l'équilibre de son identité¹²¹. C'est pourquoi, comme le précise Veronica Strong-Boag, le message des experts de la famille dit clairement que la division des rôles doit être rigoureusement maintenue : « Domestic women guaranteed both their own femininity and their husband's masculinity »¹²².

En voulant faire une plus grande place au père dans l'espace privé, les animateurs du mouvement familial doivent inévitablement se prononcer sur les modalités de sa participation ou de son abstention dans le domaine des tâches ménagères et des soins infantiles. D'une part, un modèle de père qui mettrait ces responsabilités au centre de ses activités serait une aberration par rapport à la norme masculine en vigueur. D'autre part, il ne serait pas logique que les animateurs les écartent totalement de leur modèle de père, qu'ils souhaitent davantage centré sur le foyer. La façon dont ils résolvent ce dilemme témoigne du malaise qu'ils ressentent devant l'incontournable insertion du père dans la vie domestique et la transgression des rôles de genre qu'elle pourrait entraîner.

¹²⁰ Dr Pierre Jobin, « Vocation sociale de la famille », *Ibid.*, p. 201.

¹²¹ L'assignation de la mère aux soins quotidiens des enfants et aux tâches domestiques est aussi une caractéristique du discours du mouvement de modernisation de la paternité de l'entre-deux-guerres (Comacchio, *loc. cit.*, p. 402).

¹²² Strong-Boag, *loc. cit.*, p. 483.

Deux tendances sont perceptibles dans le discours. D'un côté, un grand nombre d'animateurs s'inscrivent dans la pensée des experts de la famille nord-américains, pour qui la paternité ne doit pas s'incarner dans les tâches domestiques et le soin des enfants, mais plutôt dans l'éducation intellectuelle et psychologique¹²³. La preuve en est l'attention accordée respectivement aux différentes facettes de la paternité dans les textes : nous avons dénombré cinq fois plus d'articles sur l'éducation et l'attitude du père que sur les soins et les tâches ménagères¹²⁴. Un autre indice confirme cette tendance : les articles qui abordent les thèmes reliés aux soins des enfants et aux tâches domestiques sont pour la plupart adressés aux mères¹²⁵ ou alors précisent ouvertement que ce sont elles qui doivent s'occuper des enfants. À l'époque où ils dirigent les Associations parents-maîtres (APM)¹²⁶, Jeanne et Guy Boulizon écrivent :

Le rôle de la maman est prépondérant durant la petite enfance : c'est elle qui doit veiller à ce que l'alimentation infantine soit bien équilibrée, les vêtements adaptés, le logement sain et gai; elle doit, en conscience, déclarer les maladies contagieuses, respecter les quarantaines, se renseigner à l'occasion dans les cliniques d'hygiène; elle s'ingénie à habituer les jeunes enfants aux jeux de plein air, elle veille à ce que chacun ait sa vie parfaitement réglée quant aux heures des repas, du sommeil, du travail, des jeux¹²⁷.

L'absence du père, qui quitte le foyer pour aller travailler pendant le jour, explique en partie pourquoi plusieurs animateurs du mouvement l'excluent d'emblée des soins et des tâches domestiques. Seule la mère peut remplir cette fonction. Également, ils souhaitent que les heures que le père peut consacrer à sa famille, lorsqu'il est présent à la maison, soient utilisées à d'autres fins. Il serait inapproprié qu'il passe la majorité de ses

¹²³ Griswold, *op. cit.*, p. 194-195; Kimmel, *op. cit.*, p. 246.

¹²⁴ Quelque deux cents articles abordent des questions relatives à l'attitude du père et à son rôle dans l'éducation, et seulement une quarantaine traitent de son rôle dans le soin des enfants et les tâches ménagères.

¹²⁵ Précisons que certains articles sur la puériculture s'adressent aux « parents » et n'excluent donc pas totalement le père (voir, par exemple : Madeleine Rajotte, « Votre bébé à votre école », *Le Foyer rural*, 7, 7 (avril 1948), p. 15). Ces articles étaient vraisemblablement destinés avant tout aux mères, mais l'inclusion occasionnelle du père traduit une certaine ambivalence des animateurs quant à sa participation aux soins des enfants.

¹²⁶ Organisme fondé en 1944 par l'Institut familial, les APM visent à développer une collaboration durable entre les parents et les enseignants et à éduquer les parents de la ville pour qu'ils établissent un meilleur climat éducatif à la maison (Malouin, *op. cit.*, p. 50-53).

¹²⁷ Jeanne et Guy Boulizon, « Le rôle respectif du père et de la mère dans l'éducation des enfants », *La Famille*, 8, 10 (décembre 1944), p. 498. Sur les 311 articles étudiés, un seul attribue au père un rôle central dans le soin des enfants. L'auteur explique que « physiquement, l'enfant doit être sain : le père veillera à sa santé dès son enfance. Discipline, équilibre dans toute sa vie : heures des repas, détente, repos, propreté,

soirées et de ses fins de semaine à nettoyer la maison, à donner le bain ou à changer des couches. On attend autre chose de lui. Son absence du foyer ne cause aucun problème, car ce n'est pas la quantité, mais bien la qualité du temps passé au foyer qui compte¹²⁸.

La plupart des animateurs croient aussi que le père a peu à faire dans les tâches quotidiennes, car son apport dans l'éducation est particulièrement important à l'adolescence, qui est un moment privilégié¹²⁹. Associant la masculinité à la raison et la féminité à l'intuition — ils croient, à l'instar du dominicain Louis-Marie Régis, que « l'homme, de par sa nature d'homme, raisonne plus objectivement, plus abstraitement que la femme qui est plus subjective et plus concrète »¹³⁰ — ils affirment que plus l'enfant grandit, plus le père doit devenir un guide et un modèle qui lui permette d'affirmer sa personnalité et d'acquérir de l'assurance. Les inquiétudes liées au développement psychologique des enfants au cours de l'adolescence (en particulier les garçons), que nous avons décrites précédemment, expliquent pourquoi on insiste sur le rôle du père pendant cette phase critique.

La petite enfance est donc le domaine de la mère : « vivre, pour le bébé, c'est pratiquement s'identifier à sa mère. Et il éclate à l'esprit que la mère, autrement mieux que le père, est faite pour procurer au tout petit les attentions qu'il lui faut »¹³¹, explique l'équipe de rédaction de *Collège et famille*. Puisque le père n'a pas, généralement, à s'occuper des jeunes enfants, il est dispensé des soins dont ils ont quotidiennement besoin. Le silence presque absolu des animateurs autour du rôle du père lors de l'accouchement illustre leur conception, qui établit une distance entre le père et son enfant dès la naissance¹³². D'ailleurs, à l'hôpital, où surviennent la grande majorité des

hygiène, exercices physiques, etc. » (Voir : Gérard Lemieux, « Ton rôle, père de famille », *Le Mouvement ouvrier*, 1952, p. 168).

¹²⁸ *Ibid.*, p. 203.

¹²⁹ Comacchio, *loc. cit.*, p. 403. Le moment où l'influence du père doit commencer à s'exercer sur les enfants varie selon les animateurs. Pour certains, c'est dès l'âge de 10 ans. Pour d'autres c'est un peu plus tard, lorsque l'adolescence a vraiment débuté.

¹³⁰ Louis-Marie Régis, « Le père, cet aventurier : la part de l'homme », dans *Le Père... cet aventurier...*, *op. cit.*, p. 6.

¹³¹ Collège et famille, « Former des pères », *Collège et famille*, 10, 4 (octobre 1953), p. 121.

¹³² Deux articles seulement abordent la question de l'accouchement. Étonnamment, les animateurs soulignent le sentiment d'impuissance ressenti par les pères lors de cet événement et leur ardent désir d'y

accouchements à cette époque, la venue au monde des enfants n'est pas un événement auquel les pères sont conviés : ils n'y assistent jamais¹³³. Le « travail » du père ne prend pas la forme de soins physiques, mais celle d'une influence morale et intellectuelle.

Malgré cette première tendance nettement dominante, une autre tendance, observée chez l'ensemble des experts de la famille de l'entre-deux-guerres¹³⁴, caractérise aussi la pensée des animateurs du mouvement familial. Plusieurs d'entre eux n'excluent pas totalement le père des tâches domestiques et du soin des enfants et tendent même à valoriser sa participation. La façon dont ils présentent cette participation confirme toutefois leur malaise face à une éventuelle transgression des rôles de genre¹³⁵.

La participation du père doit d'abord demeurer strictement occasionnelle. Il doit accomplir des tâches domestiques seulement quand la mère est absente, malade ou débordée, pour que celle-ci soit « moins fatiguée [...], moins nerveuse, plus patiente avec les enfants et de meilleure humeur pour accueillir [le père] à son retour du travail »¹³⁶. Quatre illustrations montrent un père qui se charge maladroitement du ménage ou du soin des enfants en l'absence de la mère (voir illustrations 13, 14, 15).

Les animateurs précisent aussi que la mère ne doit pas abuser de la disponibilité du père en exigeant de lui une trop grande participation. Il doit agir à titre d'assistant, de remplaçant, et dès que la situation revient à la normale, les parents doivent reprendre leur rôle respectif. Il n'est pas question d'imposer ou d'accorder au père la responsabilité de ces tâches. Cette façon de présenter sa participation est un moyen de la différencier de celle de la mère : ses tâches à elle sont routinières, récurrentes, alors que les siennes constituent des événements exceptionnels¹³⁷.

participer davantage. Le premier article cité a d'ailleurs été rédigé par un père, et non par un animateur du mouvement familial. Voir : M.-A. Parent, « Pour les pères seulement », *L'École des parents*, 1, 11 (octobre 1950), p. 21-26; s.a., « Dans la cage aux prisonniers », *Le Mouvement ouvrier*, 1956, p. 52-53.

¹³³ Owrarn, *op. cit.*, p. 31.

¹³⁴ Voir : Cynthia Comacchio, *loc. cit.*; Dianne Dodd, *loc. cit.*

¹³⁵ Veronica Strong-Boag a remarqué cette ambivalence entre la valorisation du rôle de la mère dans le soin des enfants (on en fait même une « spécialiste ») et les encouragements lancés aux pères pour qu'ils prennent aussi soin des enfants (Strong-Boag, *loc. cit.*, p. 475).

¹³⁶ M. et Mme Jean-Paul Lefebvre, « Cinq ans après la lune de miel », *Le Mouvement ouvrier*, 1955, p. 20.

¹³⁷ Voir : Dummit, *loc. cit.*

Illustration 13

Loisirs d'une mère, purgatoire du père



**POUR AVOIR DONNÉ UNE PASSE-DOUBLE
DE THÉÂTRE À SON ÉPOUSE ET À SA
BELLE-SŒUR. —**

Le Mouvement ouvrier, 1953, p. 153

Illustration 14

Sous le poids des tâches domestiques

LES VACANCES . . .

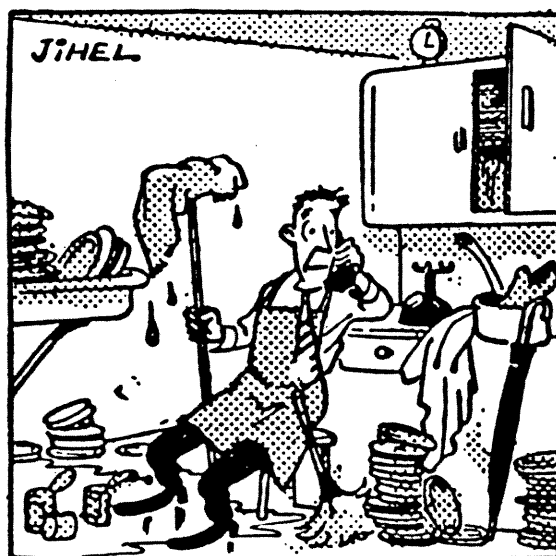


Cher époux,
Ça t'air très bien. Nous nous baignons et
faisons la paresse. — Si tu viens samedi... etc.

Le Mouvement ouvrier, 1953, p. 156

Illustration 15

Mère absente, père épuisé



Le Foyer rural, 9, 9 (1950), p. 20

Mais pourquoi la participation du père doit-elle demeurer occasionnelle? Les animateurs soulignent d'abord le désintérêt inné des pères face aux tâches revenant traditionnellement à la mère. Cette conception est rappelée par quelques illustrations, qui soulignent la profonde réticence des pères. On publie par exemple, dans *La Famille*, un entrefilet relatant le dénouement d'une « grève conjugale » survenue dans la ville de Birmingham¹³⁸. Ce débrayage, qui dura une semaine, avait été déclenché par vingt-cinq hommes se disant victimes d'injustices de la part de leur femme. Ils demandaient « que leurs femmes [sic] cessent de les forcer à couper le gazon lorsqu'il fait chaud, à peindre le portique ou à bercer le bébé »¹³⁹.

Pour la plupart des animateurs, la maladresse et l'incompétence du père — tout aussi innées — limitent aussi son rôle à une participation occasionnelle. Qu'il soit désarmé devant un bébé mouillé dont il faut changer la couche (illustration 16) ou le grand nombre de produits dans une épicerie, qu'il soit en train de bercer maladroitement un bébé en larmes ou accablé par le nettoyage à faire, et manifestement incapable de voir tout seul à l'entretien de la maison, l'impression qu'on souhaite laisser est la même : le père n'est pas dans son élément. Bien plus, il lui arrive de nuire par son manque de doigté. Dans un article sur les enfants et le sommeil, un médecin lui rappelle de « se garder de les surexciter »¹⁴⁰ à l'heure du coucher et de ne pas les déranger lorsqu'ils mangent. Les animateurs rappellent aux pères que la mère est la plus compétente dans le soin des enfants et l'entretien ménager et qu'ils ne doivent pas trop en faire, au risque de commettre des bévues.

Les fréquentes allusions à l'incompétence, à la maladresse du père sont souvent faites sur un ton humoristique. On le dépeint lavant les fenêtres en bougonnant (illustration 17), se plaignant de la lourde charge de travail qu'on lui a confiée ou se

¹³⁸ S.a., « Une grève des maris... », *La Famille*, 17, 7 (août-septembre 1953), p. III. L'article ne précise pas s'il s'agit de la ville de Birmingham au Royaume-Uni ou de l'une des trois villes américaines du même nom.

¹³⁹ *Ibid.*, p. III.

¹⁴⁰ Paul Dagenais-Pérusse, M.D., « Le problème de l'enfant qui ne dort pas », *La Famille*, 16, 5 (mai 1952), p. 20.

Illustration 16

« Quel problème! Bébé est mouillé... »



Le Foyer rural, 13, 8 (juin 1954), p. 36

Illustration 17

Laver les châssis doubles



Le Mouvement ouvrier, 1951, p. 30

sentant « bien perdu »¹⁴¹ en faisant l'épicerie (on peut revoir les illustrations 13, 14 et 15, qui dépeignent avec humour les malheurs du père). Cette façon de se moquer du père, récurrente dans plusieurs médias au cours des années 1940 et 1950, semble particulièrement typique du discours des experts de la famille de cette époque¹⁴².

La définition différenciée du rôle du père dans le soin des enfants et les tâches domestiques ressort encore plus clairement quand on la compare avec la définition du rôle et du statut général du père dans la famille — dont nous avons parlé précédemment. La tendance à souligner son incompétence et à recourir au ridicule tranche singulièrement avec la manière dont on lui attribue des compétences supérieures et un statut presque surhumain. Ce paradoxe témoigne de l'obligation, pour les animateurs, de modeler leur modèle de père pour qu'il soit compatible avec l'identité des hommes.

Si pour certains le père doit participer occasionnellement aux soins infantiles et aux tâches ménagères, certains indices indiquent que d'autres animateurs ont de plus grandes attentes¹⁴³. Des représentations montrent en effet un père parfaitement à l'aise dans l'exécution des tâches ménagères; il manifeste un certain entrain et fait même preuve d'une certaine compétence. Un père fait par exemple manger un bébé (illustrations 18 et 19) alors qu'un autre, se voyant confier la garde du nouveau-né pendant tout l'après-midi, se fait une fierté d'exercer enfin pleinement ce qu'il considère comme son véritable rôle de père : « Me voici donc gardien! Gardien officiel, nanti de toutes les prérogatives et pouvoirs inhérents à ma paternelle charge »¹⁴⁴. On voit aussi apparaître, dans les publications du mouvement familial (en particulier *L'École des parents*), des appels clairs pour une plus grande participation des pères dans le soin des enfants. Vianney Décarie déplore, en 1954, que beaucoup d'hommes ne s'occupent pas

¹⁴¹ S.a., « Papa fait son marché », *Le Mouvement ouvrier*, 1959, p. 79.

¹⁴² Dummit, *loc. cit.*, p. 16.

¹⁴³ De récentes études sur le discours publicitaire au Canada anglais suggèrent d'ailleurs l'existence d'une tendance à intégrer ce champ d'activités dans l'identité masculine à cette époque. Voir : Dummit, *loc. cit.*; Robert Rutherford, « Daddy's Home... », *loc.cit.* (une version abrégée de ce texte a été publiée. Voir : « Fatherhood and Masculine Domesticity During the Baby Boom: Consumption and Leisure in Advertising and Life Stories », dans Lori Chambers et Edgar André Montigny, éd. *Family Matters : Papers in Post-Confederation Canadian Family History*. Toronto, Canadian Scholars Press, 1998, p. 309-333).

¹⁴⁴ Odilo Arteau, « Je garde... cet après-midi », *La Famille*, 12, 6 (juin-juillet 1948), p. 198-199.

Illustration 18

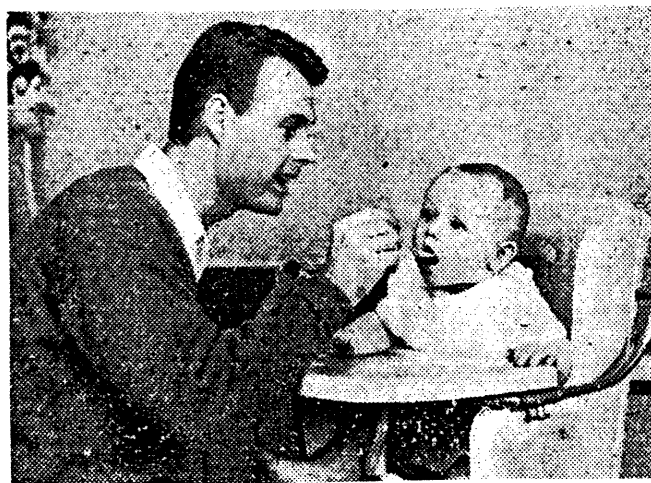
Un coup de main à la maman



Le Mouvement ouvrier, 1946, p. 203

Illustration 19

Un père à l'œuvre à l'heure du repas



Le Foyer rural, 13, 11 (octobre 1954), p. 23

de la vie au foyer, qui devient « un royaume qu'ils abandonnent à leur épouse »¹⁴⁵. Certains vont même plus loin, comme le psychologue Claude Mailhiot qui, dans une brochure éducative de l'École des parents, écrit : « Il semble que jusqu'à présent on ait tenu le père un peu à l'écart, en lui répétant des phrases comme celle-ci : les bébés, ce n'est pas là l'affaire des hommes. Ils se sont habitués à s'abstenir, se contentant d'apporter les soins matériels, se contentant du devoir de pourvoir. Et pourtant les pères ont ici leur devoir »¹⁴⁶.

Convaincu de la compétence des hommes, un père dénonce pourtant le silence des animateurs sur la question des soins infantiles. Dans une lettre envoyée à *L'École des parents*, il écrit : « les plus éloquents commentateurs de la grandeur et la dignité de la paternité n'ont jamais songé à ce rôle bien défini que peut jouer auprès de sa femme et son enfant l'homme, au moment précis de la naissance et dans les premiers mois qui suivent »¹⁴⁷. Il croit toutefois que le rôle du père ne doit pas être pour autant confondu avec la mère; il est complémentaire. La publication de ce pamphlet prouve néanmoins la sensibilité de certains animateurs face à l'importance du rôle du père dans le soin des enfants.

Encore une fois, il semble que cette tendance vers l'intégration du père dans les soins et les tâches domestiques, qui fait craindre une transgression de rôles de genre et suscite un grand malaise, n'en soit vraiment qu'à ses premiers balbutiements à cette époque. Les explications détaillées qu'on donne aux mères font contraste avec une valorisation de la participation du père qui ne se traduit jamais par des démonstrations étoffées. Même si on déplore une trop stricte division des rôles de genre, on la considère

¹⁴⁵ Vianney Décarie, « Le Père au Foyer », *L'École des parents*, 5, 4 (avril 1954), p. 12.

¹⁴⁶ Claude Mailhiot, « La première naissance », dans *Le Père... cet aventurier...*, *op.cit.*, p. 18.

¹⁴⁷ M.-A. Parent, « Pour les pères seulement », *L'École des parents*, 1, 11 (octobre 1950), p. 21.

encore, la plupart du temps, fatalement « inévitable »¹⁴⁸. Ce n'est pas avant la fin des années 1960 qu'on verra se généraliser, à l'échelle de l'Amérique du Nord, un modèle de père qui la remette profondément en question.

1.2.3 La dimension affective de la paternité

L'amour n'est pas une faiblesse.

THÉO CHENTRIER, psychologue, 1949¹⁴⁹.

La question des liens affectifs entre le père et ses enfants est un des sujets dont les historiens de la paternité ont le moins parlé; peut-être considèrent-ils que cette question ne relève pas de leur compétence, revenant plutôt de droit aux psychologues, aux sociologues ou aux historiens des sentiments et des mentalités. Il reste que pendant très longtemps, dans les sociétés occidentales, la plupart des gens considéraient l'affection et la tendresse comme devant être exclues du rôle du père. La relation entre ce dernier et ses enfants, fondée sur l'autorité et la transmission d'un patrimoine, « empêchait l'expression d'une sensibilité qui l'eût révélé vulnérable »¹⁵⁰. Ce n'est véritablement qu'à partir du XVIII^e siècle que « l'amour paternel trouve sa liberté d'expression »¹⁵¹.

Si des historiens affirment que la valorisation de l'affection apparaît au XVIII^e siècle, d'autres prétendent que les liens affectifs n'ont jamais été une caractéristique essentielle de la paternité pour les experts de la famille, même au XX^e siècle. Des arguments biologiques ainsi que la théorie de l'instinct maternel, inspirée des travaux de Sigmund Freud, célèbre fondateur de la psychanalyse, les amènent à croire que l'attachement émotif des enfants à leur mère serait supérieur par nature. Selon Ross D.

¹⁴⁸ Le terme est tiré d'un court article du journaliste et écrivain André Laurendeau, qui illustre parfaitement cette conception. Voir : « Pour les maris apprivoisés », *L'École des parents*, 5, 4 (avril 1954), p. 17.

¹⁴⁹ Théo Chentrier, « Réflexions sur le père », *Collège et famille*, 6, 4 (juillet 1949), p. 172.

¹⁵⁰ Knibiehler, *op. cit.*, p. 192.

¹⁵¹ Les penseurs des Lumières renouvellent en effet l'image du père en insistant sur l'importance des sentiments. La publication de *l'Émile* par le philosophe Jean-Jacques Rousseau aura un impact important. Plus largement, on note des changements significatifs dans les mentalités : le modèle familial est redéfini et on demande aux pères de développer une nouvelle proximité avec leur femme et leurs enfants. Peu à peu, les nouvelles idéologies religieuses et politiques valorisent des relations familiales plus démocratiques. Le développement de l'économie de marché, qui réduit sensiblement les liens communautaires, amène les pères à se tourner davantage vers leur famille pour trouver un soutien émotif (*Ibid.*, p. 193-198; Parke et Stearns, *loc. cit.*, p. 155).

Parke et Peter N. Stearns, ce n'est qu'au début des années 1960 que la remise en question des théories freudiennes et la publication de nouvelles études amènent une nouvelle conception de la paternité. On découvre que le degré d'attachement entre les enfants et les parents ne dépend pas de la biologie, mais de la qualité de leur relation et de leur capacité à interpréter le comportement de l'enfant, pour répondre à ses besoins¹⁵².

La valorisation de l'attachement émotif et des démonstrations d'affection entre le père et les enfants apparaît dans le discours des experts de la famille au cours du siècle¹⁵³. Dans l'entre-deux-guerres, au Canada anglais, les experts de la famille demandaient aux pères de participer davantage au développement affectif et physique des jeunes enfants. Ce n'était là qu'une première tentative, les conseils adressés aux pères demeurant très vagues par rapport à ce que l'on impose à la mère, comme le souligne Cynthia Comacchio : « The 'conscientious plans', always meticulously detailed for the mother's benefit, were left to the father's imagination »¹⁵⁴.

Cette conception est également perceptible dans la pensée des animateurs du mouvement familial des années 1940 et 1950, même s'il est évident que la question des relations affectives entre le père et ses enfants n'est pas une de leur priorité. Quelques-uns stimulent ouvertement la dimension affective des pères en les encourageant sans détour à développer cet aspect de leur personnalité. Plusieurs sont peu enclins à aborder le sujet de front et se contentent de vagues commentaires. Gérard Lemieux écrit par exemple que « si l'enfant est le fruit de l'amour conjugal, son éducation doit être aussi le fruit de ce même amour. L'enfant va de la mère au père, et se jette dans leurs bras spontanément, simplement. Les parents doivent donc aller à l'enfant pour embrasser sa personne entière »¹⁵⁵.

Les animateurs du mouvement familial québécois, comme la plupart des experts de la famille, considèrent l'affection maternelle comme étant supérieure parce que les

¹⁵² Parke et Stearns, *loc. cit.*, p. 158-159.

¹⁵³ Owram, *op. cit.*, p. 19-20.

¹⁵⁴ Comacchio, *loc. cit.*, p. 402.

¹⁵⁵ Gérard Lemieux, « Ton rôle, père de famille », *Le Mouvement ouvrier*, 1952, p. 167.

liens entre la mère et ses enfants sont plus solides, plus profonds. Le franciscain Gonzalve Poulin écrit en 1950 que « devant sa mère au moins, l'enfant sait qu'il a été formé de ses chairs et qu'elle lui a donné la vie au prix de ses souffrances et de son sang. Mais les attaches physiques du fils au père ne connaissent pas la même valeur »¹⁵⁶.

Malgré tout, plusieurs animateurs accordent une importance notable à l'affection paternelle. Ils veulent démontrer que l'affection n'est pas une caractéristique féminine, mais plutôt humaine, donc accessible aux hommes et conciliable avec la masculinité¹⁵⁷. « Si les hommes en arrivaient à se convaincre que la paternité n'est pas un simple incident biologique! »¹⁵⁸, écrit en 1951 le jésuite Stéphane Valiquette. Les démonstrations d'affection ne doivent pas être un monopole de la mère. Le psychologue Théo Chentrier insiste à deux reprises sur l'importance de l'attachement entre le père et le fils. Il écrit, en 1949 : « Il me plaît assez qu'un père ait quelque tendresse pour ses enfants. C'est naturel, et ces marques d'affection, mieux que les discours de plus tard, aident l'enfant à allumer dans son cœur la petite flamme d'amour qui réchauffera un jour les siens »¹⁵⁹. Puis il affirme, deux ans plus tard : « Sans doute, le père doit être présent au foyer. Mais une fois sa présence assurée, il importe assez peu que le père voie rarement l'enfant. Il doit le voir de temps à autre, le toucher même quelquefois, et renouer ainsi le lien, rétablir le circuit vital, ne pas le laisser s'interrompre et ne pas affamer l'enfant »¹⁶⁰.

L'insistance sur le maintien d'un « circuit vital » rejoint une conception plus globale des animateurs du mouvement familial, selon laquelle toute la vie familiale doit être fondée sur « des liens profonds, tel l'amour conjugal, l'amour paternel et maternel, l'amour filial »¹⁶¹. L'esprit de famille, l'unité et l'harmonie sont primordiaux et ne peuvent être atteints sans l'affection du père qui peut s'exprimer à travers le jeu. Selon les

¹⁵⁶ Gonzalve Poulin, « Le foyer chrétien », dans Semaines sociales du Canada, *Le foyer, base de la société...*, *op.cit.*, p. 54.

¹⁵⁷ Griswold, *op. cit.*, p. 202.

¹⁵⁸ Stéphane Valiquette, S.J., « Papa s'occupe de ses affaires », *Collège et famille*, 8, 4 (octobre 1951), p. 155.

¹⁵⁹ Théo Chentrier, « Réflexions sur le père », *Collège et famille*, 6, 4 (juillet 1949), p. 171.

¹⁶⁰ Théo Chentrier, « Présence paternelle », *Collège et famille*, 8, 3 (juin 1951), p. 105.

¹⁶¹ Yves et Mado Clermont, « La famille a le droit et le devoir d'être unie », dans Semaines sociales du Canada, *Mission et droits de la famille...*, *op.cit.*, p. 55.

théories éducatives de l'époque, le jeu facilite la socialisation des enfants et leur ouverture sur le monde. Dans cette optique, le père doit agir à titre d'entraîneur, de moniteur et de copain¹⁶². Les animateurs du mouvement familial n'associent pas le jeu à de telles vertus. Ils le considèrent plutôt comme un moyen de solidifier les liens entre le père et ses enfants en provoquant fréquemment une « explosion soudaine d'affection »¹⁶³. Les parents pourront constater qu'après le jeu, « les liens familiaux se sont resserrés »¹⁶⁴.

Pour plusieurs animateurs donc, l'élaboration d'un modèle crédible et acceptable ne peut se réaliser sans qu'on parle aux pères de leurs émotions et sans qu'on leur explique comment les manifester auprès de leurs enfants¹⁶⁵. Issue du courant freudien en psychologie, l'idée de la famille qui doit procurer un soutien émotif et former la personnalité émotive des enfants fait du chemin dans l'après-guerre. La façon dont les animateurs abordent ces questions révèle cependant un malaise persistant. Cet embarras est très clairement exprimé par le psychologue Théo Chentrier, qui écrit en 1949 que « le langage de l'amour est difficile : il est plein de nuances et de sous-entendus : il trahit facilement un coin obscur de notre nature profonde, que la société nous apprend à cacher plutôt qu'à exprimer. Devant ce langage, bien des pères se sentent mal à l'aise »¹⁶⁶. Dans le même sens, Paul-Émile Gingras fait remarquer que « si la maman nous émeut au premier abord, le père, lui, se voile d'apparences, de dehors souvent plus austères, et partant moins expressifs »¹⁶⁷.

Le malaise des animateurs témoigne d'un souci constant d'éviter la confusion entre la paternité et la maternité en maintenant une nette différenciation. Conscients

¹⁶² Owrarn, *op. cit.*, p. 85-86.

¹⁶³ Alec Leduc, « Quand Pierrot s'arrête à penser », *Le Mouvement ouvrier*, 1951, p. 42.

¹⁶⁴ Laudya Gélinas, « Notre famille et celle des amis de nos enfants », *Le Mouvement ouvrier*, 1957, p. 136-138.

¹⁶⁵ Les animateurs du mouvement familial ne semblent plus concevoir la masculinité comme étant totalement dénuée d'émotions. Bien que timidement, quelques-uns tentent ouvertement de sensibiliser les hommes à l'importance d'exprimer leurs sentiments. Dans *L'École des parents*, un auteur non identifié affirme que beaucoup d'hommes seraient moins durs s'ils savaient pleurer. Ailleurs, Pierre Lebrasseur veut stimuler l'expression des émotions en écrivant qu'« un homme qui pleure, c'est toujours poignant! » (Voir : s.a., « "Un homme, ça ne pleure pas" », *L'école des parents*, 5, 5 (mai 1954), p. 2; Pierre Lebrasseur, « Quand un honnête homme... », *La Famille*, 15, 6 (juin 1951), p. 394.

¹⁶⁶ Théo Chentrier, « Réflexions sur le père », *Collège et famille*, 6, 4 (juillet 1949), p. 172.

¹⁶⁷ Paul-Émile Gingras, « Le chef de famille », *Le Foyer rural*, 7, 11 (août 1948), p. 3.

d'aborder un sujet embarrassant, ils le font en insistant sur les différences entre l'affection paternelle et maternelle. Jeanne L'Archevêque-Duguay laisse clairement sous-entendre que la tendresse et l'amour du père, bien qu'ils « existent en profondeur »¹⁶⁸, ne sont pas de la même nature que ceux de la mère : ils ne sont pas inférieurs, mais différents, cachés. Le jésuite Marie-Joseph d'Anjou explique que les démonstrations d'affection de la mère « impressionnent l'enfant d'une toute autre manière que ne le fait le père, dont la présence intermittente, les attentions physiques moins nombreuses et moins immédiates, la tendresse particulière ont une tout autre résonance »¹⁶⁹.

Cette autre résonance qui caractérise l'affection du père désigne en fait les modalités selon lesquelles elle doit s'exprimer. Pour plusieurs, le père doit mesurer ses démonstrations de sympathie, au risque d'affaiblir les « grands centres volontaires chez son enfant »¹⁷⁰. Claude et Manon Mailhiot, qui produisent la chronique « Le Courrier de Radio-Parents », expliquent même à une mère de famille que les relations entre un père et son garçon de 3 ans « doivent être marquées d'amitié plutôt que de tendresse »¹⁷¹.

Afin de différencier la paternité et la maternité, plusieurs animateurs ne définissent pas l'affection du père en termes de douceur, de gentillesse ou de tact — trop associés à la mère — mais en faisant référence à des notions typiquement masculines. L'amour paternel doit donc être distant mais *fort*, et doit transmettre aux enfants un sens de la *rudesse*, une *résistance* et une *indépendance* qui leur seront utiles dans leur vie en société (le souligné est de nous). La vie familiale nécessite en fait une attitude douce et joyeuse du père, mais pour que s'impose mieux un « amour viril » qui permettra aux enfants de s'endurcir et de mieux accepter les châtiments qu'il doit occasionnellement leur imposer¹⁷².

¹⁶⁸ Jeanne L'Archevêque-Duguay, « Pourquoi pas la fête des parents? », *Le Foyer rural*, 10, 8 (mai 1951), p. 14.

¹⁶⁹ Marie-Joseph d'Anjou, « L'autorité dans l'éducation familiale », *Collège et famille*, 10, 3 (juin 1953), p. 112.

¹⁷⁰ Théo Chentrier, « Présence paternelle », *Collège et famille*, 8, 3 (juin 1951), p. 106.

¹⁷¹ Claude et Manon Mailhiot, « Le Courrier de Radio-Parents », *L'École des parents*, 7, 2 (février 1956), p. 36.

¹⁷² Stéphane Valiquette, « Papa Hitler », *Collège et famille*, 9, 1 (février 1952), p. 9.

Le psychologue Claude Mailhiot précise que si l'affection du père doit être virile, cela ne doit pas pour autant faire de lui un être figé et froid. Il doit adopter une attitude « franche et directe » et éviter le « manque de naturel »¹⁷³. Pour le bien de son enfant, il ne doit jamais confondre son rôle avec celui de sa conjointe, car « les insuffisances d'un père "maternel" et d'une mère "paternelle" peuvent le marquer pour toujours »¹⁷⁴.

Le malaise des animateurs, causé par l'éternel besoin de différencier la paternité et la maternité, est perceptible à un niveau plus implicite. Alors qu'ils hésitent à aborder directement la question de l'affection, certains utilisent le dessin, la photographie et la fiction pour convaincre les pères que leur engagement émotif est important. Ces représentations illustrent des scènes d'affection entre le père et ses enfants et permettent aux animateurs de surmonter leur malaise en transmettant leur message autrement que par des mots.

On relate par exemple des scènes de la vie quotidienne. La chroniqueuse Gilberte Tremblay publie, en 1945, deux réflexions inspirées de poèmes de Victor Hugo et Victor de Laprade dans lesquelles, sans donner de conseils directs, elle glorifie l'amour paternel¹⁷⁵. D'autres animateurs s'émerveillent devant les liens affectifs entre le père et les enfants. Françoise Clément met en scène un enfant que son père va mettre au lit afin de le « reconduire avec affection jusqu'au seuil du pays des rêves »¹⁷⁶. John Day parle d'un père qui ressent tout à coup une grande fierté pour ses enfants en jetant un « coup d'œil curieux au-dessus de leur berceau »¹⁷⁷. Dans ces scènes, les hommes ne se gênent pas pour exprimer leurs émotions.

Les photos sont aussi fréquemment utilisées par les animateurs. Plusieurs représentent un père qui prend ses enfants dans ses bras, qui sourit et s'attendrit à la vue d'un bébé ou qui embrasse un enfant (illustration 20). Sous une photo montrant un jeune

¹⁷³ Claude Mailhiot, « Sauront-ils se passer de nous? », *Le Mouvement ouvrier*, 1953, p. 166.

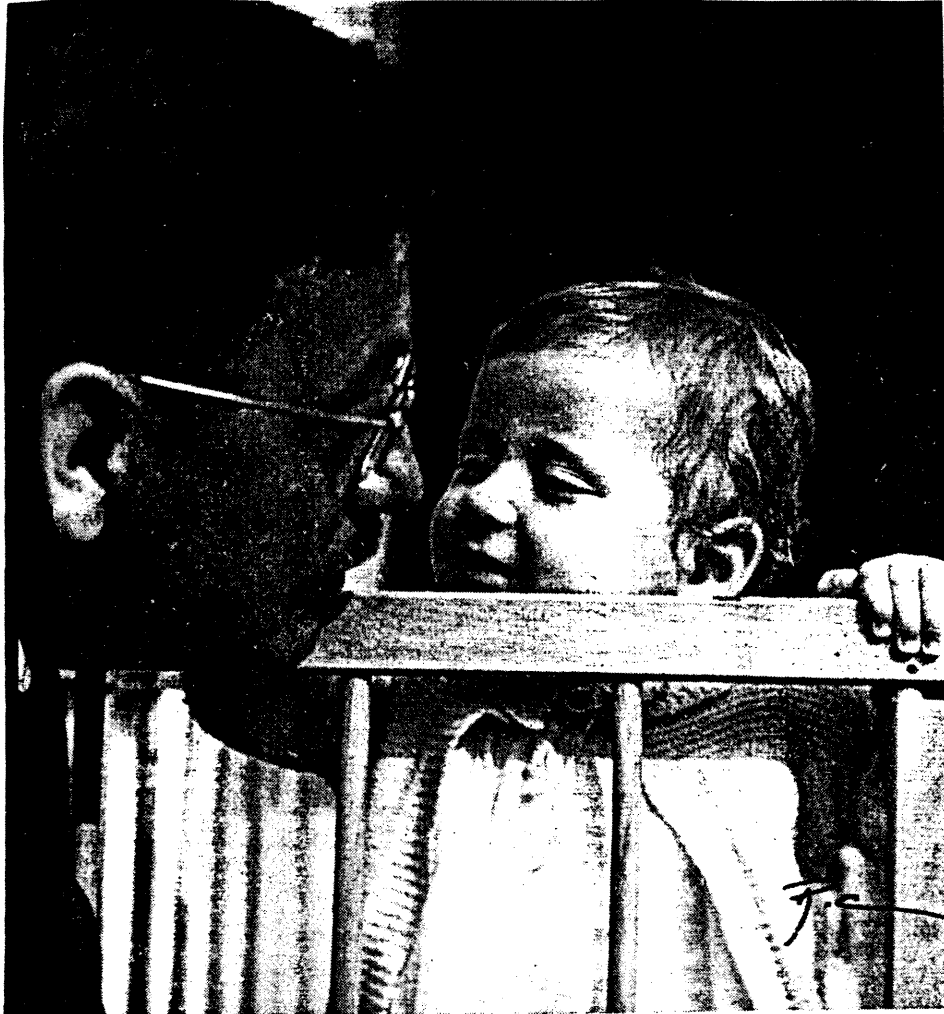
¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 166.

¹⁷⁵ Gilberte Tremblay, « L'amour paternel et Victor Hugo », *La Famille*, 9, 5 (août-septembre 1945), p. 167-168; « Le parterre enchanté de l'amour paternel », *La Famille*, 9, 8 (décembre 1945), p. 296-297.

¹⁷⁶ Françoise Clément, « Où sont allées les berceuses? », *La Famille*, 12, 7 (août-septembre 1948), p. 235.

¹⁷⁷ John Day, « Comment nos femmes nous retiennent à la maison? », *Le Mouvement ouvrier*, 1956, p. 137.

Illustration 20
L'affection d'un père



La Famille, 17, 4 (avril 1953), p. 233

garçon au regard éteint, on amène cette question : « Quelle détresse se cache derrière ces grands yeux! Serait-ce qu'il n'a pas trouvé au foyer la tendresse et la compréhension d'une maman, l'affection d'un papa? »¹⁷⁸.

Manifestement, les animateurs cherchent à atteindre la sensibilité masculine par des références concrètes, simples et vivantes au quotidien des pères. Les scènes illustrées respirent le bonheur, l'harmonie, la simplicité, la richesse des émotions. On laisse entendre qu'une famille heureuse est une famille dans laquelle les enfants ressentent l'affection et l'amour des parents, y compris celle du père.

Cette importance accordée à l'affection du père pour ses enfants, dès la fin des années 1940, est un signe avant-coureur de l'avènement d'une nouvelle conception de la paternité davantage centrée sur les émotions et les sentiments. La période 1945-1965 a probablement constitué une sorte de transition entre un modèle familial plutôt figé et les nouveaux modèles qui se diffuseront à partir de la fin des années 1960 et dans les années 1970.

¹⁷⁸ Voir : S.a., *Le Mouvement ouvrier*, 1953, p. 205.

Conclusion

Le dépouillement et l'analyse des publications du mouvement familial québécois de l'après-guerre montrent qu'il existait bel et bien un discours normatif adressé aux pères. Orienté vers la valorisation de la participation des hommes à la vie domestique, le discours et la manière dont il a été construit ont cependant peu à voir avec la norme de la maternité répandue à l'époque. L'entreprise des animateurs a en effet été grandement influencée par la puissance de la conception dominante de la masculinité. Désireux de la maintenir, ils ont tenté de construire un modèle de père qui soit compatible avec cette conception. Pour ce faire, ils ont adapté certains traits masculins à la vie familiale : ils ont atténué le pouvoir du père tout en lui attribuant un statut privilégié dans la famille et ont fait en sorte que son rôle familial ne soit pas perçu comme un obstacle à sa vie de pourvoyeur et de citoyen.

Le modèle des animateurs devait également différencier clairement le rôle du père de celui de la mère. L'homme s'est ainsi vu attribuer un rôle essentiel mais limité dans le soin des enfants, les tâches domestiques et l'éducation, des domaines traditionnellement « féminins ». Les animateurs ont aussi élaboré une définition « masculine » de l'affection afin d'inciter les pères à développer une relation étroite et chaleureuse avec leurs enfants sans qu'ils se considèrent efféminés.

Qu'en est-il des pères eux-mêmes? Ont-ils répondu à l'appel des animateurs et participé à la vie familiale? Ont-ils eux aussi eu besoin de concilier leur identité masculine et paternelle et de se différencier de la maternité? C'est ce que nous examinons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 3 : Être père dans l'après-guerre

Ce chapitre explore l'expérience des pères québécois à partir des témoignages de dix hommes qui ont élevé leurs enfants en Mauricie entre 1945 et 1965. Notre principal objectif est de déterminer dans quelle mesure le rôle des pères se rapproche ou s'éloigne du modèle proposé dans le discours du mouvement familial. Afin d'établir une comparaison cohérente, nous articulons notre analyse autour des mêmes thèmes que dans le chapitre précédent : les processus qui mènent à la construction de l'identité paternelle, soit la conciliation de la paternité et de la masculinité et la différenciation de la paternité et de la maternité, constituent toujours les lignes directrices de notre interprétation. Chaque fois que cela est possible, nous situons l'expérience des pères québécois dans le contexte plus large de l'histoire de la paternité en Amérique du Nord.

1.1 Des hommes et des pères : la conciliation de la paternité et de la masculinité au quotidien

Quand je suis arrivé à cinquante ans, je me suis dit : cinquante ans... qu'est-ce que j'ai fait dans ma vie? J'ai dit j'ai élevé une famille. (E4)¹

Le témoignage des dix informateurs confirme qu'entre 1945 et 1965, la paternité constitue une facette fondamentale de l'identité des hommes, puisque le mariage et la fondation d'une famille sont des étapes essentielles de leur vie. Avoir des enfants va de soi, c'est une sorte d'évidence : « On s'était mariés dans cette intention-là » (E4). En fait, un mariage sans enfant n'est carrément pas envisageable : « J'ai pensé que j'aimerais bien en avoir. [...] M'être marié puis pas avoir d'enfants, j'aurais pas aimé ça » (E7). Même s'ils ne font jamais explicitement référence à la notion abstraite d'identité, il est clair pour eux que la capacité de procréer et de devenir un chef de famille est une façon

¹ Le symbole « E » (pour Entrevue) suivi d'un chiffre indique de quel témoignage les extraits ont été tirés. On pourra les situer dans le contexte de la vie de chaque informateur en consultant son itinéraire de vie (annexe C).

de démontrer qu'on est un vrai homme — tout comme être une vraie femme, c'est être une mère.

Un informateur, dont le médecin lui avait assuré qu'il ne pourrait jamais avoir d'enfants, explique que son épouse et lui ont longtemps ressenti un grand vide avant d'adopter deux enfants, vraisemblablement parce qu'ils ne pouvaient réaliser pleinement leur masculinité et leur féminité :

D'abord, on était mariés. Puis, les neuf premières années, bon... on se trouvait des choses à faire puis on s'ennuyait pas. Puis là, oups!... Quand tout se calme, la fièvre, l'excitation, tout se calme... « Hey coudonc, ça fait neuf ans qu'on est mariés, puis c'est quoi? ». On s'est dit ça. Elle un peu avant moi à part de ça. Elle a dit : « Qu'est-ce que t'en penses si on allait chercher un enfant? » (E9).

L'attitude des hommes face à la procréation n'est probablement pas uniquement dictée par des impératifs identitaires. Des pressions extérieures, comme celle exercée par l'Église catholique, en ont certainement amené plusieurs à concevoir la fondation d'une famille comme un passage obligé². L'adhésion aux valeurs catholiques varie toutefois selon les informateurs. Un seul d'entre eux affirme — avec une certaine amertume — avoir ressenti des pressions :

Dans mon temps, il y avait pas de pilule, il y avait rien et c'était bien défendu d'empêcher la famille. Ils nous avaient assez ancré ça : celui qui empêchait la famille s'attirait des malheurs et puis toutes sortes de choses. Il était supposé pas être chanceux dans la vie. La religion, c'était bien fort. [...] J'étais embarqué et puis ma femme pareil (E1).

Alors que de nos jours la conception des enfants fait l'objet d'une grande planification, ce qui compte à cette époque c'est d'en avoir, peu importe le nombre. Lors du mariage, aucun témoin ne prévoit non plus le moment de la première naissance, probablement parce qu'ils n'en ont simplement pas les moyens : « C'est un adon, comme ça. [...] Y'a pas d'affaires précis dans ça (E2) », raconte l'un deux. « Ça arrivait comme ça arrivait... Y'avait pas de temps (E4) », résume un autre. Aucun témoin ne sait non plus combien il souhaite avoir d'enfants : « On voulait des enfants, mais... on a pas parlé de quantité » (E3). Cela n'est pas une préoccupation importante pour eux. Il faut dire qu'ils

² José Igartua a noté que l'idéologie catholique a joué un grand rôle dans la multiplication des familles nombreuses au Saguenay (José Igartua, *Arvida au Saguenay : naissance d'une ville industrielle*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1996, p. 152).

bénéficient tous d'un niveau de vie leur permettant d'adopter une telle attitude devant la procréation. Comme le suggère Denyse Baillargeon dans son étude sur les années 1930, l'agrandissement de la famille pouvait représenter un réel problème pour plusieurs pères, notamment ceux de la classe ouvrière inférieure, car cela augmentait de façon dramatique leurs responsabilités économiques³.

Plusieurs informateurs commencent toutefois à espacer les naissances et à ainsi restreindre le nombre d'enfants après l'arrivée des premiers : « Pour les trois derniers on faisait plus attention : la famille augmentait (E10) »⁴. Le désir d'assurer le meilleur avenir possible à leur progéniture justifie dans plusieurs cas ces précautions. Ce qui préoccupe les pères, c'est de procurer une bonne qualité de vie à leurs enfants :

On avait surtout l'ambition que nos enfants puissent faire des études plus prolongées que celles qu'on avait pu faire. [...] Chaque génération a toujours voulu améliorer la situation de la génération qui suit. Mettons que quelqu'un était technicien quelque part, bien il voulait que son fils devienne ingénieur, ou qu'il ait au moins la possibilité d'améliorer son sort par rapport à ce que lui avait vécu. Je pense que c'est ça qui a fait que finalement, un moment donné, les familles sont devenues moins nombreuses : pour avoir les moyens que les enfants puissent faire des études plus longues que ce que les parents avaient pu faire (E6).

Bref, la paternité fait partie de l'identité des hommes; c'est un gage de masculinité. Toutefois, ce n'est là qu'une facette de leur identité et, comme le craignent les animateurs du mouvement familial, elle tend à entrer en conflit avec d'autres facettes, tout aussi fondamentales. Confrontés aux contradictions inhérentes à leur identité, les pères doivent tenter de les concilier.

³ Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Remue-ménage, 1991, p. 113.

⁴ Les sept couples qui ont planifié les naissances sont ceux qui ont eu leurs enfants le plus tard au cours de la période. Ils ont commencé à espacer les naissances vers 1952 en moyenne. De plus, les couples qui n'ont jamais planifié les naissances ont eu leur premier enfant plus tôt, vers 1945 en moyenne.

1.1.1 L'espace privé et l'espace public

1.1.1.1 Les pères et le travail salarié

J'étais pas souvent à la maison. Pas bien loin, mais pas dans la maison [...]. On travaille sur la ferme... mais ça a un mille de long (E5).

Cynthia Comacchio affirme que la tension constante entre les rôles de pourvoyeur et de père constitue le plus grand « problème » dans la masculinité contemporaine⁵. Les animateurs du mouvement familial, qui encouragent le père à surmonter les obstacles pouvant nuire à sa relation avec les enfants, en sont bien conscients. Les hommes doivent en particulier concilier leur horaire de travail et les heures consacrées à la vie de famille. Les difficultés varient en fonction de la nature de leur emploi. Si de nombreux hommes — surtout les agriculteurs — travaillent près de leur domicile, d'autres doivent s'en éloigner pendant des semaines ou même des mois. C'est notamment le cas des ouvriers du chemin de fer, des employés de la marine ou de certains agriculteurs qui travaillent comme bûcherons pendant l'hiver⁶.

Tous les pères qui composent notre échantillon sont des pourvoyeurs : leur travail fait vivre leur famille. Au cours de la période étudiée, le contexte socio-économique renforce ce symbole par excellence de leur masculinité d'une façon particulière, en stimulant leur sens des responsabilités⁷. À l'ère de la société de consommation, être un homme c'est pouvoir procurer des biens à sa famille et ses enfants. Cette période est aussi prospère au pays, ce qui permet à un grand nombre de pères de gagner suffisamment

⁵ Comacchio, *loc.cit.*, p. 395.

⁶ Seulement trois informateurs doivent s'éloigner du foyer pour une longue période. Alors que ses enfants sont en bas âge (entre 2 et 8 ans), l'un d'entre eux (E8) va travailler sur un chantier dans le nord de la Mauricie pendant un an et demi. Un autre (E5) travaille pendant deux ans sur la construction, dans une région éloignée, à l'époque où il n'a qu'un enfant âgé d'environ un an et demi. Un autre (E10) qui a déjà six enfants va travailler dans les chantiers de la Haute Mauricie pendant quelques années après avoir pris la tête de la ferme familiale. Sur les conditions de travail et la situation des hommes qui travaillent loin du foyer, voir : René Hardy et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie : la formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. ; Rosenfeld, *loc.cit.*; Judith Fingard, « From Sea to Rail : Black Transportation Workers and Their Families », *Acadiensis*, 24, 2 (1995), p. 49-64 ; Sager, *loc.cit.*

⁷ Griswold, *op.cit.*, p. 195-198.

d'argent pour remplir largement leur fonction économique⁸. Pour les cinq informateurs de la classe ouvrière, plus particulièrement, la syndicalisation massive en Mauricie est fort bénéfique puisqu'elle contribue à améliorer leurs salaires, leurs conditions et horaire de travail. Ces gains, de même que le dynamisme économique de la région, favorisent l'exercice du rôle de pourvoyeur⁹.

Le même constat s'applique à la situation des cinq cultivateurs, qui voient se poursuivre le phénomène de concentration des exploitations agricoles. Les fermes qu'ils dirigent, donc qui survivent à ce processus, sont celles qui s'adaptent le mieux au changement en demeurant productives et en s'intégrant à l'économie de marché¹⁰. Même si elles doivent s'astreindre à un travail agricole malgré tout exigeant, ces familles arrivent à maintenir un bon niveau de vie au cours de la période¹¹.

Les informateurs passent donc la majeure partie de leurs journées au travail. Les cinq ouvriers s'absentent du foyer familial pendant environ huit heures par jour. Leur horaire, dicté par un système de rotation des quarts de travail (ce qu'ils désignent par le terme anglais *shifts*), est représentatif de beaucoup d'employés d'usine québécois : ils travaillent pendant quelques jours de 8h00 à 16h00, puis de 16h00 à minuit, puis de minuit à 8h00, et ainsi de suite. Ils bénéficient généralement de trois jours de congé entre chaque changement de quart. Il ne fait aucun doute que cet horaire oppose une concurrence à leur rôle de père, exactement comme le craignaient les animateurs du mouvement familial.

⁸ Craig Heron et Robert Storey, « On the Job in Canada », dans Craig Heron et Robert Storey, éd., *On the Job. Confronting the Labour Process in Canada*, Kingston-Montréal, McGill-Queen's University Press, 1986, p. 19-26.

⁹ Le processus de désindustrialisation qui s'amorce au début des années 1950 n'affecte pas vraiment la vie professionnelle des hommes avant les années 1960. Normand Brouillette, Laurent Deshaies et Armand Séguin, « De la Mauricie de Blanchard à la Mauricie actuelle », *Cahiers de géographie du Québec*, 30, 80 (septembre 1986), p. 222-223.

¹⁰ *Ibid.*, p. 229-230; Linteau, *et al.*, *op.cit.*, p. 263-265.

¹¹ Il est difficile d'évaluer avec précision le niveau de vie des informateurs, mais tous arrivent à faire vivre leur famille. L'impossibilité de remplir le rôle de pourvoyeur peut avoir de graves conséquences pour les hommes, entraînant ce que David Morgan appelle une « crise » de la masculinité. Voir : David Morgan, *Discovering Men*, London, Routledge, 1992.

On pourrait croire, à l'instar des animateurs du mouvement familial, que la rupture entre le travail et la vie familiale est moins sensible pour les agriculteurs, puisque la ferme est attenante au foyer. Il faut reconnaître qu'ils ont davantage l'occasion d'entrer en contact avec les enfants et que la nature de leur travail leur permet d'être plus présents. Même si cela n'est que pour un court moment, ils reviennent tous à la maison pour partager le repas du midi. Ils sont aussi constamment à proximité de la maison. Finalement, et c'est là sans doute l'avantage le plus important, ils travaillent avec leurs enfants sur la ferme pendant plusieurs années.

Les enfants des cinq cultivateurs — les filles autant que les garçons — remplissent bénévolement un rôle essentiel pour les parents : « Ils venaient passer le lait avec moi. Je les envoyais au deuxième étage, ils ménageaient mes pas » (E5). Selon les informateurs, qui gardent un agréable souvenir de cette expérience, les enfants prennent un réel plaisir à ce travail :

Le garçon a travaillé, puis les filles. [...] Ça commence à travailler, c'est à l'école encore. [...] Puis il a toujours bien aimé ça. Il a commencé à 4 ans à me suivre dans le champ. Aller jusqu'à 12 ans, à tous les matins puis tous les soirs, il était à l'étable avec moi. À 12 ans il a commencé avec les copains puis j'ai trouvé ça difficile [...] Il a délaissé ça. [...] Mais l'été, durant les vacances, il travaillait toujours avec nous autres (E3).

Malgré tout, il faut relativiser les avantages dont semblent bénéficier les agriculteurs. Il est vrai qu'ils travaillent près de la maison, mais leur horaire de travail est souvent très chargé et ne favorise pas, a priori, leur rôle familial. L'été est la saison qui les occupe le plus. Les journées de travail se terminent tard — « Le soir, y'avait pas d'heure », (E3) — et les tâches à effectuer sont plus exigeantes physiquement : c'est la saison des grands travaux des champs (semences, récolte du foin et des céréales, entretien des clôtures, drainage des champs, etc.). L'hiver, les journées sont plus courtes et le travail moins dur : on s'occupe des animaux, on fait l'entretien de la machinerie et l'abattage du bois. Il demeure que, peu importe la saison, la journée de travail des informateurs débute entre 5h00 et 6h30. L'hiver, elle se termine entre 18h00 et (plus

rarement) 20h00¹². Bref, si ouvriers et agriculteurs ont un horaire semblable durant l'hiver, leurs journées de travail se terminant la plupart du temps en fin d'après-midi, l'été les cultivateurs sont davantage absents que les pères ouvriers.

S'il paraît évident à première vue que le travail en famille et la présence plus constante des agriculteurs favorisent leurs relations avec les enfants, un seul informateur en fait mention : « On a accepté de vivre une vie plus modeste. On a l'avantage de prendre toujours nos repas ensemble, de toujours être à la maison. Tu travailles pas sur les *shifts*, malgré que tu finis tard des fois. [...] L'hiver, je compensais pour l'été » (E3). Il serait donc hasardeux d'affirmer que la relation père / enfants est plus étroite dans les familles rurales. Cet informateur est conscient des avantages que lui procure sa condition, mais laisse clairement entendre qu'au cours de l'été, il n'a probablement pas été plus présent à la maison qu'un père ouvrier. Les autres agriculteurs insistent d'ailleurs sur le fait que leur travail les éloigne de leur famille. Ils ne mentionnent aucun des avantages énumérés plus haut, qui n'ont donc pas déterminé, à leurs yeux, leur rôle de père. Il semble que la conception de nombreux animateurs du mouvement familial, selon laquelle la vie rurale permet au père de mieux jouer son rôle, perpétue un mythe que les témoignages recueillis nous forcent à remettre en perspective¹³.

Le rôle de pourvoyeur entre donc en concurrence avec le rôle de père, en éloignant physiquement les informateurs de leurs enfants, mais peut-on parler d'un conflit entre deux identités? En affirmant qu'il revient invariablement à l'homme, tous attribuent au rôle de pourvoyeur une signification identitaire. De fait, entre 1945 et 1965, la très grande majorité des pourvoyeurs sont des hommes. On sait que de plus en plus de femmes mariées et de mères entrent sur marché du travail au cours de la période, mais

¹² L'hiver ne représente pas un très grand répit pour au moins deux informateurs, qui doivent quitter la maison une ou deux fois par jour (matin et soir) pour la tournée de vente de leur lait chez les gens du coin (*la run de lait*).

¹³ Nous avons évoqué ce mythe — que certains chercheurs ont élaboré et diffusé dans la première moitié du siècle — dans notre bilan historiographique.

leur présence devient importante surtout dans les années 1960¹⁴. Les pères ne perdent le monopole du rôle de pourvoyeur qu'entre 1960 et 1980¹⁵.

Une seule conjointe a travaillé — « un peu » (E1), selon l'expression de l'informateur — au cours de la période étudiée. Elle a eu un emploi dans un restaurant de quartier au début des années 1960, soit à une époque où le travail des femmes mariées est mieux accepté. Dans les années 1950, ce n'est pas bien vu, et aucun informateur ne songe à cette éventualité : « Ce qui a changé beaucoup le système, c'est quand les femmes ont commencé à travailler. Nous autres on n'a pas vu ça, Dieu merci! [...] Elle a jamais pensé d'aller travailler, parce qu'elle avait assez travaillé pour élever cinq enfants que... À part de ça on avait pas besoin d'argent, on avait assez d'argent pour faire son affaire » (E4).

Cette explication rappelle qu'aux yeux des hommes, le rôle de pourvoyeur leur appartient et fait partie intégrante de leur identité; celle de la femme, et surtout de la mère, repose sur de toutes autres bases. On hésite à « provoquer un renversement des rôles incompatible avec les normes socialement définies »¹⁶, comme l'écrit Denyse Baillargeon. La séparation des sphères, présentée comme la norme, est si solidement ancrée dans les mentalités que même en cas de problèmes financiers les couples n'envisagent pas que la mère puisse agir comme deuxième pourvoyeur : « C'était pas la coutume dans le temps, non plus. Aujourd'hui, elles sont quasiment obligées, c'est rendu quasiment une obligation que les femmes travaillent. [...] On peut dire que les quinze premières années ça aurait aidé, mais on a pas pensé à ça. On s'arrangeait autrement » (E3). Précisons que la prospérité de l'après-guerre rend inutile le recours au travail des enfants, qui ont déjà constitué une main-d'œuvre essentielle à la survie des familles ouvrières¹⁷. Quelques-uns occupent bien de petits emplois, très souvent saisonniers, mais ils gardent leur salaire : « Je leur ai jamais demandé. C'était pour eux autres puis j'étais

¹⁴ Les femmes mariées constituent environ 32% des femmes au travail en 1961. Voir : Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour Éditeur, 1992, p. 426 ; Heron et Storey, *loc. cit.*, p. 19-26.

¹⁵ Simon Langlois, «L'avènement de la société de consommation : un tournant dans l'histoire de la famille», dans Denise Lemieux, dir., *Familles d'aujourd'hui*, Québec, IQRC, 1990, p. 93-94.

¹⁶ Baillargeon, *op. cit.*, p. 144.

¹⁷ Bradbury, *op. cit.*, p. 195-197.

content qu'ils se ramassent des cennes, puis que ça soit eux autres qui l'aient gagné » (E1).

Les informateurs soulignent l'importance du rôle de pourvoyeur, mais font rarement référence à de quelconques effets négatifs sur leur rôle familial. Un indice laisse pourtant poindre un conflit entre leurs préoccupations professionnelles et familiales : la description de leur travail est souvent plus détaillée, plus nuancée et moins confuse que celle de leurs relations avec leurs enfants. Il est en fait évident qu'ils préfèrent parler de leur travail, sujet qu'ils maîtrisent parfaitement, que de leur vie familiale, dont ils gardent des souvenirs plus vagues. La grande quantité de détails fournis sur leur expérience professionnelle suggère que le travail, comme le croient d'ailleurs les animateurs du mouvement familial, structure leur existence. Le rôle de pourvoyeur occupe une grande place au cœur de la masculinité et c'est autour de ce pôle que les pères québécois de l'après-guerre semblent avoir construit leur identité.

1.1.1.2 Les pères et la vie publique

On pouvait pas faire autrement que de se demander comment ça doit être dans ces maisons-là. (E6)

En plus d'être pourvoyeurs, les pères possèdent de multiples identités, profondément ancrées dans la vie publique, qui tendent à les éloigner du foyer et à les distraire de leur rôle familial¹⁸. C'est ce qui inquiète d'ailleurs les animateurs du mouvement familial. La nécessité de concilier ces nombreux pôles s'impose dès le mariage — qui fait apparaître la dimension conjugale de leur identité — mais devient plus criante avec la naissance du premier enfant.

Le rôle familial des hommes peut être menacé par trois sphères d'activités : le travail (activités syndicales, liens de camaraderie, nécessité de la performance, tracas

¹⁸ Morton, *op. cit.*, p. 109.

professionnels, etc.¹⁹), les activités communautaires et sociales et les loisirs. La carrière est un premier obstacle d'importance. Peter N. Stearns a observé que pendant les années du *baby boom*, les hommes (en particulier ceux des classes moyennes) deviennent pères plus jeunes qu'auparavant et entreprennent leur carrière plus tard. Ils doivent donc remplir leur rôle paternel pendant les premières années de carrière, ce qui peut entraîner un conflit, car c'est la période où ils apprennent à maîtriser les exigences de leur travail.

Les informateurs ne suivent pas ce modèle : ils ne deviennent pas pères très jeunes (27 ans en moyenne) et dans huit cas sur dix ils commencent leur carrière avant l'arrivée du premier enfant (à l'âge de 24 ans en moyenne)²⁰. Le profil de l'échantillon correspond davantage au modèle que Stearns associe à la période qui débute dans les années 1960 : quand les enfants arrivent dans la vie des hommes, ces derniers maîtrisent davantage les exigences qu'impose leur carrière, ce qui (avec la diminution du nombre d'enfants par famille) facilite leur rôle paternel, de même que le développement de liens affectifs²¹.

Les informateurs, qui ne considèrent nullement le fait d'avoir des enfants comme un problème potentiel, n'ont pas non plus vécu leur arrivée comme un dérangement dans leur carrière. Plusieurs affirment toutefois que leur travail a constitué un obstacle important à leur rôle de père car, disent-ils, il les a éloigné de leur famille et les a empêché de participer autant que leur conjointe à l'éducation et au soin des enfants. L'historien Robert Rutherford, qui a observé exactement le même argumentaire dans une enquête orale menée au Canada anglais, fait remarquer que les pères, tout en déplorant a posteriori le manque de temps, consacraient paradoxalement une bonne partie de leurs temps libres à des loisirs reliés au monde du travail. Le manque de temps résultait très souvent d'un choix délibéré, et non de contraintes structurelles liées au monde du travail²². Leur argumentaire repose donc sur un mythe²³, construit afin de surmonter la

¹⁹ *Ibid.*, p. 108.

²⁰ Nous situons le début de la carrière des pères ouvriers au moment où ils décrochent un premier emploi dans une usine. Nous considérons que la carrière des agriculteurs débute au moment où ils commencent à diriger la ferme familiale (ce qui coïncide dans plusieurs cas avec l'achat de la terre de leur propre père).

²¹ Parke et Stearns, « *Fathers and Child...* », *loc.cit.*, p. 149-150.

²² Rutherford, « *Fatherhood and the Social...* », *loc.cit.*, p. 363-365.

²³ Selon la définition de Claude Lévi-Strauss, qu'emprunte Robert Rutherford, un mythe est un modèle logique permettant de contourner et de surmonter une contradiction.

contradiction entre le modèle du père idéal, centré sur la vie de famille, et leur comportement.

La participation à des loisirs masculins et les relations de camaraderie sont choses communes dans le monde ouvrier²⁴, mais seulement deux des informateurs s'adonnent occasionnellement à ces activités. Pendant quelques heures, avant ou après son quart de travail, le premier participe à des activités organisées. Il lui arrive même de quitter l'usine à quatre heures du matin. L'autre va parfois prendre un verre avec ses collègues à la fin de la journée : « J'embarquais avec eux autres. J'haïssais pas ça de prendre une couple de verres de bière. [...] Moi, quand ça arrivait c'est parce qu'on avait fait de l'*overtime*; les gars étaient bien fatigués puis : "Viens, on va aller prendre une bière!" » (E1). Curieusement, les informateurs ne présentent jamais ces activités comme un obstacle à leur rôle de père, peut-être parce qu'ils ne s'y adonnaient pas sur une base régulière, mais peut-être aussi parce qu'ils les associaient à un espace de liberté légitime auquel, comme hommes, ils avaient droit. Robert Rutherford, qui soutient cette hypothèse, croit que les contraintes liées au travail salarié permettent avant tout aux pères d'être exemptés de tâches qu'ils ne considèrent pas comme leur responsabilité première²⁵.

Le témoignage d'un informateur, dont les enfants font partie des Scouts, illustre comment le rôle de père pouvait parfois représenter un fardeau : « J'ai trouvé ça dur parce que presque à toutes les fins de semaines, c'est moi qui faisais le taxi. Je reproche pas ça, mais j'aurais bien aimé rester à la maison. Ils organisaient toujours des fins de semaine dans des chalets à quelque part, alors je remplissais mon auto, j'allais les conduire puis fallait que je retourne les chercher » (E1). Plusieurs pères considéraient sans doute certaines activités plus importantes et plus valorisantes que leur rôle paternel, comme pourvoir aux besoins financiers de leur famille, se détendre ou s'amuser²⁶.

²⁴ Fingard, « Masculinity, Fraternity... », *loc.cit.*; Howell, *loc.cit.*

²⁵ Rutherford, « Fatherhood and the Social... », *loc.cit.*, p. 364-365.

²⁶ Griswold, *op. cit.*, p. 195, 203.

Huit informateurs sur dix affirment ne pas avoir consacré beaucoup de temps à des loisirs masculins. Plusieurs d'entre eux sentent que la norme exige que la vie de famille passe avant les sorties entre amis :

Moi j'ai jamais été un *fan* de taverne, mais mettons que dans les usines — je pense que dans toutes les usines ça existait aussi — des groupes qui eux autres, le travail fini, première place qu'ils s'en allaient : à la taverne. [...] Et puis il y en a qui restaient longtemps. Ils étaient souvent plus longtemps à la taverne qu'ils pouvaient être chez eux. [...] Bien sûr qu'on pouvait pas faire autrement que de se demander comment ça doit être dans ces maisons-là. (E6)

Nous avons remarqué que les informateurs construisent leur mémoire en différenciant très clairement leur expérience par rapport à celle d'autres pères qu'ils considèrent déviants, c'est-à-dire qui ne se conforment pas à la norme : « On a assez vu des... après leur ouvrage — cinq heures — ils s'en allaient faire leur deuxième stage [sic] à la taverne jusqu'à huit heures. On en a souvent vu de ça. On savait que c'était pas *le bon moyen de vivre* » (E4). Cette remarque rappelle un élément récurrent dans les témoignages, sur lequel nous reviendrons plus loin : les informateurs parlent avec beaucoup plus de précision et de clarté — souvent exemples à l'appui — de ce qu'ils ne devaient pas faire que de ce qu'ils devaient faire. Le modèle du père déviant semble plus nettement dessiné dans leur esprit que celui du père idéal.

Le travail salarié offre aussi aux hommes la possibilité de participer à la vie syndicale. Les informateurs sont nombreux à le faire, dans les associations agricoles et ouvrières. Seulement deux d'entre eux gardent leurs distances par rapport à ces activités. Les huit autres occupent différents postes au cours de leur carrière, pendant de courtes périodes. La plupart du temps, cet engagement se limite à une réunion par mois et ne bouscule pas la vie de famille. Mais quand la situation se corse, c'est tout autre chose : « Pendant les périodes de négociations, [...] ça occupait pas mal. Et puis on a eu des grèves [...]. En 1956, on avait fait une grève de sept semaines, c'était déjà assez long. Et puis après ça, en 1962, ça a été plus long pas mal, ça a duré six mois » (E6).

L'engagement dans divers services communautaires est un autre moyen qu'ont les pères pour exprimer leur masculinité. Il devient même un prolongement de leur rôle

familial²⁷ et un espace de liberté, au même titre que les loisirs. Huit informateurs ont occupé des fonctions précises : administrateur de la commission scolaire (3), membre des Cercles Lacordaire (2), marguillier (2), administrateur de la caisse populaire, organisateur pour la LOC et pour la Saint-Vincent-de-Paul, conseiller municipal et administrateur de l'assurance mutuelle d'une paroisse. À les entendre, ces engagements semblent ne jamais entrer en conflit avec leur rôle de père, probablement parce que les hommes considèrent qu'il en fait partie.

Les loisirs non reliés directement au monde du travail peuvent aussi représenter une menace au rôle du père. Selon les historiens, les hommes y consacrent plus de temps surtout à partir des années 1920²⁸, mais les habitudes se transforment plus radicalement dans l'après-guerre : l'augmentation du pouvoir d'achat et les acquis obtenus par de nombreuses victoires syndicales — notamment la réduction des heures de travail et l'obtention de vacances annuelles — font qu'en général, les pères ont plus de temps et d'argent à consacrer aux loisirs. Ils achètent une automobile, se procurent divers appareils pour la maison (notamment un appareil de télévision ou de radio et un téléphone) et font du tourisme²⁹.

Il ressort des témoignages que les loisirs familiaux sont plus importants que les loisirs individuels. Les loisirs personnels les plus fréquemment mentionnés sont : la lecture de journaux syndicaux et de quotidiens (8), la lecture d'ouvrages divers (3), la télévision (3) et la radio (1). Les souvenirs reliés à ces loisirs, qui s'apparentent à des passe-temps, ne sont pas très précis, mais ceux reliés aux loisirs en famille, dont le contexte de l'après-guerre favorise l'émergence, sont plus clairs. Une des activités les plus répandues sont les courtes excursions, que permet l'automobile. Au moins quatre

²⁷ Robert Rutherford propose l'expression *communal fatherhood* (inspirée de la notion de *communal manhood*, amenée par Anthony Rotundo) pour désigner l'engagement des hommes dans des activités locales non rémunérées organisées pour les familles. Cet engagement serait une facette fondamentale de leur identité paternelle. Voir : E. Anthony Rotundo, *American Manhood : Transformations in Masculinity from the Revolution to the Modern Era*, New York, Basic Books, 1993, p. 2; Rutherford, « Fatherhood and the Social... », p. 365-367.

²⁸ Stearns, « Fatherhood in Historical Perspective... », *loc. cit.*, p. 46.

²⁹ En 1953, 34.1%, des ménages québécois possèdent une voiture; en 1960, c'est 49.3%. En 1941, la majorité des ménages ont un appareil de radio et en 1960, 88.8% possèdent un poste de télévision (Charland, *op. cit.*, p. 152-155).

familles en organisent régulièrement : elles explorent les régions du Québec, rendent visite à la parenté ou font de simples promenades. Les courts séjours au chalet sont aussi populaires. Quatre informateurs achètent ou construisent un chalet au cours de la période et conservent de très vifs souvenirs de ces vacances et de leur popularité auprès des enfants (« Viens-tu au lac papa, viens-tu au lac? » (I1)). Seulement deux informateurs affirment avoir fait des voyages de plus d'une semaine avec leur famille. Mentionnons que les agriculteurs, qui ne peuvent abandonner leur ferme, ont moins tendance à s'absenter pour une longue période que les ouvriers, qui bénéficient de quelques semaines de vacances chaque été.

Rares sont les informateurs qui gardent le souvenir d'autres sorties familiales, comme les repas au restaurant, le cinéma, le théâtre ou les événements sportifs. Il est possible qu'ils n'aient pas eu l'habitude d'en faire, mais il est plus probable que le souvenir des autres activités, comme les voyages ou le chalet, soit plus riche parce qu'elles mettent davantage en valeur certains traits de leur identité masculine. De par leur fonction économique dans la famille, ce sont eux qui lui fournissent ces activités. Ces loisirs deviennent ainsi synonyme de masculinité³⁰ et constituent même un excellent moyen de concilier le rôle de pourvoyeur et celui de père. La place de ces activités dans la mémoire est aussi plus grande parce qu'elles sont autant d'occasion de renouer avec des valeurs typiquement masculines comme la débrouillardise, l'habileté et l'esprit d'aventure. Se remémorant certains voyages, un informateur raconte : « C'était un peu la bohème. On partait avec l'auto et puis une boîte sur le toit de l'auto, que j'avais faite » (E6). À propos de la construction du chalet familial, un autre explique : « Je regardais dans mes poches puis j'avais quarante piastres, cinquante piastres, je passais au magasin puis j'achetais de la laine minérale ou d'autres affaires, puis : "Je vais aller poser ça". » (E1).

Les coûts reliés aux loisirs familiaux ont pu représenter un obstacle majeur pour plusieurs informateurs, qui ne pouvaient offrir n'importe quelles activités à leurs enfants : « Quand on avait pris une vacance avec les enfants, il en restait pas pour nous autres.

³⁰ Rutherford, « Daddy's Home... », *loc.cit.*, p. 12-13.

Mais quand on sortait, on sortait » (E4). Un autre affirme même que le manque d'argent l'a empêché de faire des activités familiales d'envergure comme des voyages ou même de courts séjours à l'extérieur du foyer : « Quand ils étaient jeunes, [...] l'argent manquait. Quand t'es dix à table, tu peux pas faire trop de folies » (E10). Les informateurs ne laissent toutefois jamais entendre que les restrictions qu'ils ont dû imposer à leur famille ont constitué un accroc à leur identité masculine.

Les témoignages révèlent certaines tensions entre la vie familiale et publique, mais en général, les informateurs n'ont pas eu à faire face à un conflit identitaire sérieux. Du moins ce conflit n'a pas déterminé la construction de leur mémoire, ce qui démontre que la paternité n'est qu'une facette de leur identité, au même titre que le rôle de pourvoyeur, de citoyen, etc. C'est pourquoi les hommes considèrent normales les tensions entre ces facettes, ou n'en ressentent aucune.

1.1.2 Les pères et le pouvoir

Aux yeux des animateurs du mouvement familial, le pouvoir masculin est essentiel à la vie de famille. Il doit être préservé parce qu'il assure au père un statut privilégié et constitue le fondement de son autorité. Il n'est toutefois pas une fin en soi, c'est-à-dire qu'il doit servir d'outil au père dans l'éducation de ses enfants. Il ne doit pas prendre la forme d'une autorité tyrannique, puisque cela compromettrait l'intégration du père à la vie familiale et nuirait à la relation avec ses enfants. Pour toutes ces raisons, le pouvoir du père doit être délimité et contrôlé. En reprenant les trois thèmes abordés par les animateurs du mouvement familial — le statut dans la famille, l'autorité et la formation — nous examinons quelle importance les informateurs accordent à la notion de pouvoir.

1.1.2.1 Le statut des pères dans la famille et leur rôle dans l'éducation des enfants

« J'aurais besoin de vous autres pour faire ça, t'es capable de faire ça. Vas-y tranquillement, je viendrai vérifier si c'est bien fait tout à l'heure » (E2).

Les animateurs du mouvement familial accordent aux pères un statut prestigieux dans la famille. Ils vantent les vertus paternelles dans le but de les inciter à participer davantage à la vie familiale et à jouer un rôle important dans l'éducation des enfants. Dans son étude sur les familles québécoises, Philippe Garigue a remarqué, sans plus approfondir la question, que les enfants accordent en effet un statut particulier à leur père : il est le « chef », ce qui en fait le guide par excellence et l'exemple à suivre. Garigue affirme que c'est l'autorité du père qui lui garantit ce statut³¹.

On ne retrouve rien de tout cela dans les témoignages. Les informateurs n'ont pas tendance à se mettre sur un piédestal. Ils ne se présentent pas comme un personnage central ou plus important que la mère, ni comme l'éducateur principal. Les témoins n'ont cependant pas nécessairement tendance à glorifier le rôle de la mère au détriment du leur³². Six d'entre eux affirment que l'éducation revenait autant au père qu'à la mère³³. Quatre informateurs laissent au contraire entendre que leur épouse assumait la plus grande part de responsabilité dans l'éducation : « Elle avait plus le tour que moi, puis elle avait le don de ça, elle avait le doigté de ça » (E2). Mais le témoignage de ces pères, qui

³¹ Garigue, *op. cit.*, p. 42. Nous ne pouvons vérifier cette information, ayant choisi de ne pas rencontrer les enfants de nos informateurs. Robert Rutherford l'a fait dans le cadre de ses recherches sur la paternité à l'époque du *baby boom* afin de comparer les témoignages. L'expérience a été, de son propre aveu, peu concluante. Les entrevues supplémentaires réalisées avec les enfants des informateurs « proved superfluous to my main interest in the subjective reconstruction of fatherhood through life stories » (Rutherford, « Daddy's Home... », p. 20).

³² Selon Peter N. Stearns, le fait que les experts de la famille insistent depuis le XIX^e siècle sur les vertus maternelles et le manque de talent des pères pour les affaires familiales amène plusieurs d'entre eux à se convaincre qu'ils sont moins compétents que leur épouse auprès des enfants. De nombreux pères leur laissent même toute la place (Stearns, « Fatherhood in Historical Perspective... », *loc. cit.*, p. 40-42).

³³ Parmi ces six pères, deux semblent avoir joué un rôle secondaire. Quelques-uns ont bien sûr vu leur participation limitée par les obligations professionnelles. Denyse Baillargeon a noté que dans la plupart des familles, les pères sont moins disponibles pour éduquer et socialiser les enfants parce qu'ils travaillent (Baillargeon, *op. cit.*, p. 125). Ici encore l'hypothèse du mythe amenée par Robert Rutherford peut s'appliquer (voir p. du présent mémoire).

attribuent d'emblée plus de crédit à la mère, démontre clairement qu'ils ont participé de façon significative à l'orientation générale de l'éducation de leurs enfants.

Au total donc, huit informateurs affirment ouvertement avoir participé à l'éducation ou ont conservé de nombreux souvenirs de leur rôle éducatif. La valorisation du rôle du père par le mouvement familial trouve donc un écho dans l'expérience des informateurs, qui semblent avoir intégré cette dimension de leur identité. C'est sans doute pour cette raison qu'ils n'ont pas besoin de se mettre sur un piédestal, de comparer la valeur de leur rôle éducatif avec celui de leur épouse ou d'insister sur l'importance de leur participation, ce que les animateurs du mouvement familial se sentent obligés de faire. Pour eux, il va de soi qu'ils devaient participer à l'éducation de leurs enfants, c'est tout³⁴.

Mais quel rôle ont-ils joué au juste? Les animateurs du mouvement familial définissent plutôt vaguement le rôle éducatif des pères, car ils souhaitent les voir exercer une influence globale à travers la transmission de valeurs et de principes de base. Ils évitent également de leur imposer des directives trop précises et contraignantes afin de préserver leur statut de détenteur du pouvoir dans la famille.

Les informateurs suivent le modèle nord-américain identifié par l'historien Robert Griswold : ils se consacrent essentiellement à l'éducation morale³⁵. Leur rôle, c'est d'être un modèle pour que leurs enfants acquièrent certaines valeurs. Pour eux, le rôle du père n'est pas de transmettre des savoir-faire spécifiques, mais des valeurs universelles — la discipline, la politesse, le respect, l'amour du travail, etc. Pour ce faire, les pères doivent adopter des attitudes particulières — donner l'exemple, expliquer au lieu de châtier, récompenser, etc.

³⁴ Suzanne Morton a décelé chez les pères de Richmond Heights (Nouvelle-Écosse), dans les années 1920, une tendance à participer à l'éducation des enfants. Selon elle, le contexte singulier de cette communauté ouvrière, qui rappelle quelque peu celui de l'après-guerre — bonnes conditions de logement, idéalisation de la famille, importance de la vie domestique, etc. — favorise la participation du père (Morton, *op. cit.*, p. 86).

³⁵ Griswold, *op. cit.*, p. 206.

Ce sont là les seuls points communs entre les dix témoignages. Il est impossible d'établir un modèle de la manière « masculine » d'éduquer les enfants dans l'après-guerre, car les informateurs n'arrivent pas à reconstituer avec précision leurs méthodes. Ils ne peuvent décrire que l'orientation générale qu'ils souhaitaient donner à cette éducation. Leurs souvenirs sont en outre disparates. La seule notion récurrente (quatre informateurs la mentionnent), c'est l'usage de la raison, qui se traduit par exemple par le recours à l'explication plutôt qu'à la punition : « C'était surtout de les raisonner, de leur faire comprendre qu'il y avait des règles à suivre : fallait qu'ils se couchent le soir, fallait qu'ils se lèvent le matin... » (I6). C'est d'ailleurs un thème très important dans le discours du mouvement familial.

Si les informateurs participent à l'éducation des enfants, en collaboration avec leur épouse, pourquoi arrivent-ils si mal à décrire leur rôle avec précision? D'abord parce qu'ils n'ont jamais élaboré de projet éducatif précis. Si c'eût été le cas, il est fort probable qu'ils en auraient gardé souvenir. L'éducation se fait simplement, au gré des aléas de la vie quotidienne, et non dans la théorie ou l'abstrait : « C'était naturel, je veux dire on laissait faire la nature, on programmait rien » (E9). La discussion entre les parents ne survient qu'à la suite d'un événement particulier et ne porte pas sur les grandes orientations de l'éducation : « Je décidais. Quand j'avais décidé, puis qu'elle avait décidé, je changeais pas sa décision. Si elle faisait des erreurs, je disais : "T'aurais dû faire ça de même..." » (E4).

Les informateurs considèrent qu'ils n'ont pas eu à intervenir ou à élaborer une politique éducative claire parce qu'ils n'ont jamais été confrontés à des problèmes majeurs avec leurs enfants :

Nous autres les enfants on a pas eu de troubles avec ça. Peut-être bien si on aurait eu des enfants à troubles, peut-être ça nous emmène plus loin, à regarder plus haut, se poser des questions ou bien demander de l'aide... On a jamais eu affaire à ça (E5).

Questionnés sur leurs méthodes éducatives, pas moins de sept informateurs répondent, à l'instar de ce dernier, qu'ils n'ont « pas eu de misère » (E2), comme si cela suffisait à

décrire leur expérience. Il semble que la notion d'éducation fasse référence à des problèmes dans leur esprit : éduquer un enfant, c'est devoir réagir devant une difficulté, ce n'est nécessaire que s'il est turbulent, désobéissant ou délinquant.

Les informateurs affirment implicitement que l'intervention du père est nécessaire uniquement en cas de problèmes, c'est-à-dire lorsqu'un enfant adopte un comportement qu'ils considèrent déviant. On peut croire qu'il s'agit d'une caractéristique immuable de l'éducation, mais nous croyons qu'il faut plutôt y voir une superbe illustration des mentalités de l'époque, alors que les craintes quant à l'équilibre psychologique des enfants sont persistantes. Cette inquiétude constitue d'ailleurs une des principales raisons pour lesquelles les experts de la famille demandent aux pères de participer davantage à l'éducation, soit pour éloigner le spectre de la délinquance, de l'alcoolisme et de l'homosexualité. Il semble que les informateurs aient intégré cette conception dans la construction de leur rôle.

1.1.2.2 Les pères et l'autorité

Quand je leur disais : « Va t'en à la maison! », ils s'en venaient à la maison (E2).

J'ai jamais dépassé les bornes (E8).

Les animateurs du mouvement familial renforcent également le pouvoir masculin en insistant sur l'importance de l'autorité paternelle. Dans l'étude de Philippe Garigue sur les années 1950, les pères représentent l'autorité, le pouvoir de punir et la fermeté³⁶, conformément au modèle. Pourtant, les références à l'importance de l'autorité paternelle sont plutôt rares dans les témoignages³⁷. Un seul informateur insiste particulièrement sur son importance : « Moi, j'ai été dans l'armée, j'ai été dans la milice, puis fallait obéir. Ils ont dit : "Si vous voulez commander un jour, commencez par obéir aujourd'hui". [...] Ça,

³⁶ Garigue, *op.cit.*, p. 34-35.

³⁷ Les pères d'une ville du Nord de la Colombie-Britannique que Robert Rutherford a interviewés ne font jamais référence à l'autorité pour définir leur rôle parental. Ils utilisent d'autres concepts, comme ceux de géniteur, bienfaiteur, éducateur ou spectateur (spectateur du travail parental de la mère, synonyme d'une relative passivité). Voir : Rutherford, « Fatherhood and the Social... », *loc.cit.*, p. 368-370.

ça nous a donné du caractère pour imposer nos volontés puis se faire respecter. [...] Comme j'étais père de famille, c'est nous autres qui avaient l'autorité » (E4). Deux informateurs soulignent l'importance de l'autorité en expliquant que le père doit en quelque sorte représenter une menace planant au-dessus des enfants :

Je pense quand même qu'ils sentaient... Parce que comme anciennement : « M'a le dire à ton père! », ou bien : « M'a avertir ton père toi là! ». Ça, ça marquait un peu les enfants, parce que je parlais pas souvent, seulement que j'avais la voix un peu plus ... rugueuse. Ils aimaient moins quand je les disputais. Ils aimaient pas. Ils sentaient ça derrière, quand S. [son épouse] parlait, ils sentaient : « Si je marche pas comme il faut, d'après moi mon père va s'en mêler ». Je pense qu'il y avait beaucoup de ça (E9).

En plus de souligner l'importance de l'autorité paternelle, les animateurs affirment que pour exercer une influence significative sur leurs enfants, les hommes doivent laisser de côté les conceptions dites traditionnelles de cette autorité. Ils doivent considérer les enfants comme des individus à part entière devant être guidés, à qui ils doivent expliquer les choses et avec lesquels ils doivent développer une relation d'amitié. Les historiens décèlent les premières traces de cette conception de l'autorité paternelle dans les familles du XVIII^e siècle, alors que la soumission au père tend à diminuer et que se nouent des liens affectifs plus solides³⁸. L'accélération de l'industrialisation et la croissance de l'économie commerciale renforcent cette tendance au siècle suivant en réduisant les liens communautaires qui fournissaient aux hommes une forme de soutien émotif. La famille et le foyer deviennent peu à peu un lieu pouvant remplacer ce soutien et un refuge les protégeant du monde extérieur soumis aux lois cruelles du marché³⁹. Obligés de quitter quotidiennement le foyer pour aller travailler, les pères voient également diminuer leur pouvoir sur les autres membres de la famille⁴⁰, notamment les adolescents qui, surtout dans les villes, sont plus nombreux à travailler à l'extérieur du foyer et bénéficient d'une plus grande autonomie. Peter N. Stearns affirme qu'à partir des années 1940, les pères tentent de développer une relation plus amicale avec leurs

³⁸ À cette époque, de nombreux hommes rompent avec certains des comportements caractéristiques de la génération qui les a précédés. Ils rompent souvent avec l'attitude de leur propre père (Griswold, *op. cit.*, p. 204).

³⁹ Stearns, « Fatherhood in Historical... », p. 36-37.

⁴⁰ Comacchio, *loc. cit.*, p. 386.

enfants⁴¹, ce qui ne signifie pas qu'ils délaissent leur autorité, mais plutôt qu'ils tentent de la concilier avec cet objectif⁴².

Les informateurs considèrent que leur autorité doit être contrôlée. Le pouvoir paternel ne semble plus un absolu dans l'après-guerre; les hommes sont conscients qu'ils doivent l'exercer d'une façon raisonnable :

Faut tu te fasses craindre, de même, tout le temps. Sans les battre, jamais. Une fois... La plus vieille était allée chercher des vaches. C'était dans le temps des foins, on était pressés. Elle était avec son petit cousin et puis ils s'amusaient au bord du lac. Les vaches étaient pas arrivées, fa que j'ai parti puis j'y ai été. J'avais un petit fouet... Ils se sont rappelés toujours de ça, puis ça a été fini. Sans... sans... Juste un brin d'herbe si tu veux, juste pour dire : « C'est moi qui *runne*, puis quand je t'envoie chercher les vaches, faut que tu les ramènes, pas t'amuser ». Ça a été fini. La seule fois pour dire que... (E5).

Sans que nous ayons abordé directement la question de la violence ou du recours à la force en éducation, d'autres informateurs nous ont confié, en insistant sur le caractère exceptionnel de l'événement, qu'ils avaient déjà puni physiquement un enfant : « Battre des enfants [...] ? Je me rappelle pas de... Une fois dans ma vie que j'ai battu A., avec un journal je pense [...] » (E9).

On pourrait croire que ces confessions surgissent en réaction aux transformations survenues dans la norme depuis cette époque, l'abus d'autorité étant plus fortement dénoncé depuis une trentaine d'années que dans les années 1940 et 1950. Elles prouvent plutôt, selon nous, que les informateurs savaient, dès cette époque, que la norme ne permettait pas de tels débordements.

Comme ils le font quand ils parlent des pères qui vont à la taverne et négligent leur famille, les témoins décrivent leur propre expérience en utilisant un contre-exemple,

⁴¹ Stearns, *loc. cit.*, p. 47.

⁴² Ce portrait de l'évolution de la notion d'autorité dans la société nord-américaine demeure un cadre préliminaire de recherche, que de nouvelles études devront réévaluer. Il faudra notamment examiner si ces tendances sont uniquement présentes dans les classes supérieures de la société ou si elles touchent les classes inférieures. Il faudra aussi évaluer dans quelle mesure elles ont provoqué des changements dans les comportements (Stearns, *loc. cit.*, p. 36-37). À l'instar de Ralph LaRossa, nous croyons que cette évolution linéaire doit être nuancée, puisque des variations et des reculs ont pu survenir. À preuve, des mères de famille interviewées par Denyse Baillargeon affirment que ce qui caractérise, structure et facilite

ce qui leur permet de se différencier clairement du père déviant — agressif et brusque — qu'ils sont temporairement devenus lorsqu'ils ont utilisé la force pour punir un enfant. Le fait qu'ils décrivent ces anecdotes avec beaucoup de détails — ils se rappellent très bien du moment, du lieu, etc., ce qui contraste avec l'ensemble de leur discours, souvent plus flou — démontre aussi que ces événements ont imprégné leur mémoire d'une façon particulière, donc qu'ils sentaient, au moment où ils sont survenus, qu'ils transgressaient la norme.

Les informateurs savent donc qu'il est correct d'être sévère et de punir, mais qu'il n'est pas permis de dépasser les bornes, d'être violent. À preuve, aucun n'a recours à un processus de différenciation lorsqu'il est question du maintien de la discipline, des punitions ou de la sévérité. Un des témoins démontre d'ailleurs clairement qu'il connaissait la norme en vigueur en exposant fièrement l'ingénieux stratagème qui lui permettait de la contourner sans la transgresser : « Quand il y avait une punition à faire — les petits gars surtout — je leur baissais leurs culottes puis je faisais voir que j'étais pour leur donner une bonne tape [...] sur les fesses, puis je me claquais dans les mains en même temps, pour pas que ça paraisse, puis ils venaient les larmes aux yeux. Puis je leur ai pas touché du tout, je leur touchais pas, moi » (E7).

L'usage modéré de l'autorité dicte l'attitude des pères. Une autre preuve est peut-être qu'aucun n'affirme avoir exercé de pressions lors du choix de carrière de ses enfants. Ils les ont seulement encouragés à poursuivre leurs études : « C'est eux autres qui ont choisi ce qu'ils voulaient faire. Nous autres, ce qui nous intéressait, c'était qu'ils aillent à l'école, puis qu'après ça ils soient en mesure de choisir selon leur goût puis leur capacité. Mais on les a laissés complètement libres » (E6). Les informateurs ne s'attribuent pas le droit d'imposer une carrière à leurs enfants; ils les considèrent comme des individus à part entière, qui sauront choisir ce qui leur plaît et leur apportera le bonheur⁴³.

l'éducation dans les années 1930, c'est le respect de l'autorité et l'« inculcation de la discipline » (Baillargeon, *op. cit.*, p. 125).

⁴³ L'un d'entre eux affirme avoir contenu ses ardeurs; il aurait aimé que son fils lui succède à la tête de son entreprise agricole : « Le plus jeune des gars, si je lui avais dit : "Tu vas prendre ça", il l'aurait pris, mais plus tard, s'il avait pas été heureux, j'aurais dit : "J'aurais bien dû pas me mêler de ça" » (E10). Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'abandon de la ferme familiale par les enfants n'a pas été vécu

Les informateurs ne souhaitent pas non plus détenir le monopole du pouvoir et adoptent à l'égard du partage de l'autorité une attitude conforme au modèle véhiculé par le mouvement familial. Lorsqu'ils s'absentent, leur épouse est investie des pleins pouvoirs : « La mère donnait des punitions, moi j'en donnais, puis elle attendait pas que j'arrive pour donner des punitions, elle punissait quand c'était le temps. Puis elle me le disait le soir : "J'ai fait une telle chose, j'ai fait ça. — O.K." Pas arriver du travail puis : "P. a fait une bêtise aujourd'hui puis tu vas le reprendre. Non » (E4). La collaboration des parents, de même que la coordination de leurs gestes, sont essentielles : « On prenait les décisions ensemble. Quand un disait une affaire, l'autre disait pas le contraire. Ça, c'est bien important quand t'élèves des enfants. Si tu t'entends pas entre les parents, les enfants s'en ressentent » (E10).

Ce partage de l'autorité est à l'occasion source de discorde entre les parents, qui ne s'entendent pas toujours sur la manière de l'exercer. L'épouse d'un informateur se souvient : « Des fois je... Il était plus sévère que moi. [...] S'il en refusait, s'il en punissait une, qu'il la mettait à genoux... Ça faisait pas toujours mon affaire, mais je parlais pas : c'était ça... Mais c'est ça qu'on discutait : "T'aurais pu être moins pire"... » (E2). Nous avons aussi relevé les traces de conflits dans le courrier des lecteurs des publications du mouvement familial. Dans le « Courrier du Foyer rural » une mère confie que son mari est très sévère : il refuse tout aux enfants et elle se demande quoi faire⁴⁴. À l'inverse, dans le « Courrier de Radio-Parents », publié chaque mois dans *L'École des parents*, une mère qui a assisté à une discussion entre parents sur la question des punitions s'étonne du fait que les hommes « nous sont apparus moins sévères que nous les mamans! »⁴⁵.

comme un échec pour les pères. Un informateur dit même qu'il n'aurait pas souhaité voir ses enfants reprendre la ferme : « Fallait pas qu'ils prennent ma place, parce que c'était trop d'ouvrage pour gagner leur vie. Prendre la terre pour d'autre chose, quand même, c'est correct, mais pas m'emmener d'animaux, puis de semaines et dimanches. Non, c'est pas ça que je voulais. Il y a d'autres manières de gagner leur vie que ça » (E2).

⁴⁴ Voir : s.a., « Ne divisez pas l'autorité », *Le Foyer rural*, 8, 8 (mai 1949), p. 16.

⁴⁵ Claude et Manon Mailhiot, « Le Courrier de Radio-Parents », *L'École des parents*, 3, 3 (février 1952), p. 11. Le manque de sévérité des pères était aussi déploré par plusieurs mères des années 1930, qui considéraient que leur mari leur laissait la « tâche ingrate » de réprimander les enfants (Baillargeon, *op. cit.*, p. 125).

1.1.2.3 La formation des pères

Ça, on apprend ça sur le tas (E6).

J'ai toujours cru qu'on avait les capacités de le faire (E8).

Si l'existence même de leur discours trahi la volonté des animateurs du mouvement familial d'éduquer le père, ils hésitent à l'interpeller directement pour lui dire qu'il a besoin d'être formé comme parent. Soucieux de préserver son pouvoir dans la famille, craignant que de tels appels soient interprétés comme une menace, ils préfèrent s'y prendre d'une façon détournée. Qu'en est-il de l'expérience des hommes? On sait seulement que dans l'après-guerre, de nombreux pères américains qui désirent apprendre à jouer plus efficacement leur rôle participent à des groupes de discussion⁴⁶, mais on ignore à peu près tout des pères québécois.

Le contenu des entrevues témoigne de l'influence de la conception dominante de l'identité masculine, selon laquelle les hommes ont un talent inné pour la paternité ou peuvent l'apprendre de façon autonome, en utilisant leur jugement et leur libre-arbitre. Au cours de leur entrevue, quatre informateurs affirment ouvertement qu'ils ont appris leur rôle de père⁴⁷, alors que les six autres prétendent que non. Or, un examen plus

⁴⁶ Baillargeon, *op.cit.*, p. 205-206.

⁴⁷ Aucun informateur ne garde de souvenirs négatifs liés à l'apprentissage de la paternité. Aucun ne se souvient avoir ressenti des pressions, que ce soit en provenance du clergé catholique, des médecins, du voisinage, de la parenté ou de quelque autre groupe ou individu. Mentionnons que cinq informateurs ont participé à une activité du mouvement familial. Deux ont assisté à des rencontres des Foyers Notre-Dame (FND) et un autre a été très actif au sein de la Jeunesse agricole catholique (JAC) avant de se marier. Deux autres couples ont mentionné avoir suivi les cours de préparation au mariage organisés par le Service de préparation au mariage (SPM), très populaires à l'époque. L'épouse d'un informateur (E9) a assisté à plusieurs conférences de l'École des parents, qui a ouvert une section à Shawinigan au début des années 1950 (Malouin, *op.cit.*, p. 49, 75), mais son mari n'y est jamais allé et gardait les enfants les soirs de conférences. Aucun informateur ne se rappelle avoir été abonné, avoir acheté ou même avoir lu une des publications du mouvement familial incluses dans notre corpus (en fait, un seul (E5) se rappelle vaguement du *Foyer rural*, mais il ne se souvient pas de l'avoir lu). Les informateurs ne conservent que des souvenirs flous de leur participation aux activités du mouvement familial, comme si elles n'étaient pas associées d'emblée à l'apprentissage du rôle de père. Pour plusieurs parents, elles ont pu avant tout servir de clubs sociaux. Un informateur a d'ailleurs rencontré sa future épouse, militante jociste dans une ville voisine, par le biais de la JAC. En racontant son expérience aux FND, auxquels il a participé pendant plusieurs années, un autre raconte : « Moi puis ma femme, qu'est-ce qu'on aimait c'est nos amis; ça fait des amis, tu viens bien intime avec ces groupes-là. D'abord, on vient intime parce qu'on conte tous nos petits problèmes en public, puis d'autres racontent... On vient attaché, assez qu'aujourd'hui, je rencontre encore de ces couples-

approfondi des témoignages de quatre de ces six témoins révèle qu'à la suite de leur réponse spontanée, ils apportent plusieurs nuances en faisant clairement allusion à des influences subies, voire à des apprentissages auxquels ils se sont prêtés. Au total donc, huit informateurs mentionnent pas moins de dix sources d'informations et d'influences différentes : quatre affirment avoir suivi l'exemple de leurs propres parents, trois disent avoir fait certaines lectures, deux parlent des Foyers Notre-Dame, deux mentionnent les cours de préparation au mariage du SPM, deux affirment avoir été influencés par l'exemple d'autres parents (la parenté ou autres), deux mentionnent des retraites fermées, un fait référence à la JAC, un autre mentionne l'influence d'un directeur de conscience fréquenté à l'école secondaire et un dernier se souvient d'avoir reçu des conseils de sa mère et avoir pris de l'expérience en s'occupant de ses frères et sœurs plus jeunes.

Pourquoi alors six informateurs n'affirment-ils pas d'emblée avoir appris leur rôle de père? Il semble que les hommes préfèrent insister sur leur savoir-faire inné en matière de paternité. Plusieurs affirment en effet avoir appris leur rôle par eux-mêmes, au fil des ans. L'idée selon laquelle être père consiste à faire de son mieux, au meilleur de ses connaissances, semble être présente dans de nombreuses familles québécoises : « Ça dépend, si tu veux apprendre quelque chose, mais si tu regardes un peu autour de toi tu vois bien comment... T'apprends ça malgré toi (E8) ». Un autre explique : « On pensait pas à ça. On disait faut suivre l'évolution : les enfants arrivent à un certain âge, faut passer là, faut passer là, faut passer là. Mais dire les responsabilités : "Moi je suis responsable, parce que j'ai cinq enfants". On s'est jamais posé cette question-là. Ils sont là... (E4) ».

Certains rejetaient d'ailleurs toute forme de conseils. Un informateur qui a participé à quelques rencontres des FND, affirme carrément qu'il n'avait rien à apprendre de ces groupes de discussion. Cet extrait d'un échange avec son épouse est éloquent :

— L'épouse : Nous autres on a commencé puis moi je trouvais qu'on avait rien à apprendre là. Je me disais : « Qu'est-ce qu'on a appris là, à soir? ».

dirait qu'on est parent! » (E1). Le témoignage d'une épouse ayant assisté aux conférences de l'École des parents va dans le même sens : « Ça me permettait de rencontrer des gens. C'était mon social à moi ça » (E9).

- L'informateur : On sentait qu'on avait pas besoin de ça, on aurait peut-être plus autant pu leur [les animateurs] donner des informations que d'en recevoir.
 — L'épouse : Qu'est-ce que tu veux, on fait tout ce qu'on peut pour élever les enfants! Coudonc! » (E6).

Si pour plusieurs hommes l'autonomie et le libre-arbitre faisaient partie de leur identité de père, pour d'autres ces traits étaient moins fondamentaux. Certains déplorent même le fait que leur expérience paternelle ait été compliquée par un manque d'information et de formation. Un informateur affirme qu'il aurait aimé recevoir plus de conseils : « On va à l'école, on apprend toutes sortes de choses : l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, puis tout ce que tu voudras. On nous apprend pas comment élever des enfants, élever une famille. Ça, c'est une chose qu'ils nous ont jamais montrée à l'école. Moi, je déplorais ça » (E4). Ne disposant que de peu de ressources, ne recevant aucune directive claire, ce père a sans doute, comme bien d'autres, été parfois embêté par son rôle d'éducateur et a dû malgré lui s'en remettre à son propre jugement⁴⁸. Ce cas ne reflète cependant pas la position des pères de notre échantillon, qui considéraient l'apprentissage sur le tas comme étant normal. Un seul autre informateur laisse d'ailleurs entendre qu'il était important de recevoir des conseils : « Oui, ça prépare. Quand t'élèves une famille, il en arrive des imprévus. T'en as jamais élevé d'enfants, les premiers que t'élèves. Si t'es pas préparé du tout, ça surprend. Si t'as été préparé un peu, c'est plus facile (E10) ».

1.2 Des pères et des mères : la différenciation de la paternité et de la maternité au quotidien

Les tensions entre la paternité et la masculinité, bien que perceptibles, ne constituent pas un élément central du témoignage des informateurs. Du moins, elles n'ont pas structuré la construction de leur mémoire. En comparaison, la nécessité de différencier leur identité de celle de leur épouse, si essentielle aux yeux des animateurs

⁴⁸ Il faut toutefois noter que cet informateur n'a jamais tenté de corriger la situation en allant lui-même chercher ces informations. Il est fort probable que, tout comme plusieurs pères, il ne jugeait pas important ou nécessaire de le faire. Le manque d'informations est un fait dans l'histoire de la paternité, mais peut-être pas l'inconfort et le malaise qu'il aurait entraîné. Son témoignage démontre en outre qu'il entretient encore aujourd'hui un certain ressentiment envers l'Église. Il est possible que sa réflexion sur l'école catholique soit reliée à ce sentiment et soit déterminée par un désir de critiquer cette institution.

du mouvement familial, a laissé davantage de traces qui apparaissent lorsqu'on examine les modalités de leur participation à l'éducation, au soin des enfants et aux relations affectives.

1.2.1 Les pères et l'éducation des enfants

Une fois, il essayait à lever une balle de foin, le petit gars : « Hey! Hey!, j'ai dit, t'es bien trop petit pour lever ça! ». Il dit : « Je suis capable! ». Il disait toujours : « Je suis capable! », puis il essayait tout le temps (E3).

Pour bien différencier les rôles parentaux, les animateurs du mouvement familial soulignent l'importance du père dans l'éducation des garçons. Les historiens observent ce modèle dans les familles nord-américaines à partir du XIX^e siècle, à l'époque où s'accélère l'industrialisation et où la présence du père au foyer diminue. La crainte qu'une enfance entourée de femmes — une mère omniprésente, les institutrices et les autres femmes de la famille — ne nuise au développement psychologique des garçons amène les familles à différencier très nettement les rôles éducatifs selon le genre. Pour compenser leur absence du foyer et éviter que leurs garçons ne deviennent passifs ou efféminés, les pères se voient attribuer un rôle essentiel auprès d'eux : ils doivent former leur identité de genre en renforçant certains traits masculins, comme l'agressivité, la compétitivité, etc.⁴⁹ Les mères y participent également : face à l'augmentation de leurs responsabilités auprès des garçons, elles ont tendance à souligner plus fortement les différences de genre, dans leur éducation, pour éviter de trop les pouponner ou les mater. Selon Peter N. Stearns, cette façon de faire a tendance à évacuer les émotions⁵⁰. Les garçons eux-mêmes, n'ayant pas de modèle masculin constamment sous les yeux, tendent à se différencier de leur mère en soulignant ce qu'ils conçoivent comme des traits typiquement masculins : les sports, l'intolérance face aux garçons « différents », etc.

⁴⁹ Les filles, elles, doivent être formées et préparées à la vie domestique (Stearns, *loc. cit.*, p. 44).

⁵⁰ Parke et Stearns, *loc. cit.*, p. 151-152.

Un seul informateur dit avoir consciemment consacré plus d'attention à ses garçons :

Les filles, eux autres, c'est la mère qui s'occupait d'eux autres. Les gars, c'est moi qui les suivais. [...] Quand ils ont commencé à grandir, G. [son épouse] les a initiées, les filles surtout, à la maison : préparer les repas, puis tout ça. Quand sont parties de chez nous, elles pouvaient faire bouillir de l'eau sans la faire coller! [...] Les gars eux autres, ils travaillaient avec moi : toutes les réparations que je faisais ou que je bâtissais, toutes sortes d'affaires (E4).

Pour ce père, le rôle de son épouse est de former les filles à la vie domestique, le sien est de renforcer certains traits masculins chez les garçons — dans cet extrait il s'agit du travail manuel, de l'habileté, etc. Un seul autre informateur fait vaguement allusion à une éducation différenciée : il se rappelle avoir beaucoup joué avec ses enfants, mais « surtout avec les gars » (E6).

L'absence de référence explicite à une éducation différenciée est cependant largement compensée par la présence de nombreuses traces de ce modèle dans les témoignages recueillis, qui prouvent que les pères l'ont intégré. Par exemple, les pères relatent surtout des anecdotes mettant en vedette les garçons, ce qui laisse croire qu'ils ont développé une relation plus étroite avec eux ou qu'ils se sentaient davantage responsables envers eux.

Les informateurs hésitent cependant à établir des comparaisons entre la relation qu'ils ont entretenue avec leurs filles et leurs garçons. Ils semblent associer cela à une forme de favoritisme :

- L'informateur : Pour mon ouvrage [il est agriculteur], ça allait mieux avec les gars parce que... Mais les filles participaient pareil, au jardin... ».
- L'épouse : C'est entendu, les garçons sur la terre c'était plus... que les filles. Ils ont fait des choses que les filles... Ils allaient aux foins, ils allaient travailler avec des petites fourches qu'il leur organisait. Je dirais pas que j'ai eu plus de la misère à les élever garçons ou filles. J'ai vraiment pas souvenance » (E2).

Il est également possible que les pères aient repris le modèle d'une éducation différenciée tout en développant une relation étroite avec leurs filles, d'où leur impression d'une formation équivalente. Les pères aimaient leurs filles autant que leurs garçons, tout en se sentant probablement plus responsables de l'éducation de ces derniers

et il est sans doute difficile pour eux de distinguer, dans leurs souvenirs, le lien affectif du lien éducatif⁵¹.

Mentionnons au passage que les informateurs n'ont pas participé à l'éducation sexuelle de leurs garçons, que les animateurs du mouvement familial considèrent comme un bon moyen pour former l'identité de genre des enfants. Un seul informateur affirme avoir discuté de sexualité : « À mesure que ça grandissait, ils commençaient à poser des questions. Puis nous autres on voyait ce qui s'en venait, puis on disait : "Telle chose, c'est de même, puis c'est de même, puis c'est de même. Si tu fais ça, tu t'engages à... ". On les prévenait; c'était une prévention qu'on faisait plutôt que... C'était de l'éducation en même temps » (E4). Les neuf autres affirment n'en avoir jamais parlé et prétendent que leurs enfants ne leur ont jamais posé de questions sur le sujet. La norme leur dictait selon eux de ne pas parler de ces choses en famille : « C'était complètement à peu près fermé, à double tour! » (E3). Dans les familles où on en parlait, c'est la plupart du temps la mère qui s'en chargeait : « Franchement, j'étais pas bien bon là-dedans. Ma femme était meilleure » (E10).

1.2.2 Les pères, le soin des enfants et les tâches domestiques

Ma femme a toujours été plus vite que moi
(E1).

*C'était pas moi qui avait les enfants, c'était
ma femme qui avait les enfants* (E5).

Le soin des enfants et les tâches ménagères sont inséparables de la vie domestique. Une conception largement répandue veut qu'avant la fin des années 1960, les pères québécois n'ont que très rarement touché un linge à vaisselle, manié le balai et le porte poussière ou changé une couche. Des historiens ont pourtant démontré qu'au

⁵¹ Philippe Garigue a d'ailleurs observé, dans les familles qu'il a étudiées, que le garçon doit être formé « à l'image de son père », mais que la relation est généralement plus étroite avec la fille, les pères étant plus démonstratifs avec elles (Garigue, *op.cit.*, p. 46-47). Ce que Garigue omet cependant d'expliquer, c'est qu'il est normal que les pères ne se permettent pas d'être aussi démonstratifs envers leurs garçons, puisque cela équivaldrait à renforcer des traits féminins chez ces hommes en devenir.

cours du siècle, la définition normative de l'identité paternelle intègre peu à peu ces activités. Nous avons évalué dans quelle mesure l'idéologie de la séparation des sphères — qui structure le discours du mouvement familial — détermine l'expérience des pères en mesurant l'importance de leur participation, dans les soins infantiles en particulier puisqu'il implique une relation avec l'enfant. Pour se faire une meilleure idée, il est bien sûr essentiel de tenir également compte des tâches domestiques.

Voilà a priori une entreprise délicate, car certains processus à l'œuvre dans la construction de la mémoire ont pu influencer le témoignage des informateurs. Depuis la fin des années 1960, la participation du père dans le soin des enfants et les tâches domestiques est plutôt valorisée, ce qui peut avoir influencé le regard porté par les informateurs sur l'époque où ils ont élevé leur famille : « Me lever la nuit puis... les faire boire puis... [changer les couches]. Ça c'est ma femme. [...] *J'étais pas un bon père dans le fond!* » (E5). Ce père fait clairement référence à la norme actuelle pour évaluer sa participation aux soins infantiles. Elle n'y est d'ailleurs pas conforme, selon lui, mais il est probable qu'à l'époque, il n'ait jamais pensé ne pas être un « bon père » à cause de cela. Le fait qu'il ait fait cette dernière affirmation sur le ton de la blague et qu'il ne fasse jamais mention d'un quelconque regret, tendent à le prouver.

Le fait que certains hommes aient participé davantage aux soins et aux tâches après le départ des enfants de la maison et leur passage à la retraite ont pu également déformer les souvenirs de l'époque qui nous intéresse. Certains nous ont aussi confié qu'ils se consacrent davantage au soin de leurs petits enfants, depuis quelques années, qu'ils ne l'ont fait avec leurs propres enfants : « Avec les miens j'avais pas autant de temps. On donne bien plus de temps aux petits enfants qu'on en a donné aux enfants! (E3) ». Pour toutes ces raisons, les témoignages méritent d'être analysés avec prudence.

On possède quelques informations sur la participation des pères ouvriers de l'entre-deux-guerres au soin des enfants et aux tâches domestiques. Les historiens ont surtout souligné leur manque d'intérêt et leurs réticences. Denyse Baillargeon rapporte qu'à Montréal, c'est la responsabilité presque exclusive des mères. Les hommes sont

moins disponibles parce qu'ils travaillent : « Le degré d'implication des conjoints variait, mais de toute façon les femmes s'attendaient à assumer seules ces responsabilités »⁵², écrit-elle. Cynthia Comacchio explique de son côté que les hommes ne veulent pas effectuer ces tâches, trop associées à la féminité : « Many fathers preferred to avoid changing children, bathing them, or assuming extended responsibility for their supervision, all 'feminine' tasks best left to the mothers »⁵³.

On sait encore peu de choses sur la période de l'après-guerre, mais il semble qu'à partir des années 1940 les pères développent un intérêt grandissant pour les jeunes enfants⁵⁴. Il faut néanmoins éviter de sauter aux conclusions, car on sait aussi qu'à la fin des années 1960, dans de nombreuses familles, la mère est toujours la plus présente au cours des premières années de vie des enfants (de 0 à 3 ans environ); la présence du père ne se fait parfois sentir qu'à partir de l'âge de cinq ans⁵⁵.

Certains informateurs participent beaucoup à ces tâches, d'autres pas du tout. Ceux qui ont partagé équitablement ces tâches avec leur épouse constituent l'exception :

Mettons que c'était pas planifié de façon stricte, mais qu'on partageait le travail : faire manger, faire prendre les bains par exemple. Là-dessus je pouvais donner un coup de main de façon assez régulière, selon les besoins. On a pas eu à négocier, dire : « C'est à ton tour, c'est à mon tour ». Ça s'est fait de façon assez naturelle de savoir partager ces tâches-là (E6).

La coexistence, à toutes les époques, de modèles paternels différents nous empêche de décrire les comportements par des généralisations et d'associer une période de l'histoire à un modèle particulier. D'un point de vue global, on remarque cependant que la participation des informateurs est faible et irrégulière. Tout indique que les pères se sont initiés très lentement aux soins infantiles et aux tâches domestiques au cours de l'après-guerre.

⁵² Baillargeon, *op. cit.*, p. 124.

⁵³ Comacchio, *loc. cit.*, p. 396.

⁵⁴ Parke et Stearns, *loc. cit.*, p. 157-158.

⁵⁵ Michel Verdon, *Anthropologie de la colonisation au Québec. Le dilemme d'un village du Lac-Saint-Jean*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973, p. 132-139.

C'est au chapitre des tâches domestiques que la participation des informateurs est la plus faible : aucun n'a fait la cuisine et le repassage, un seul affirme avoir fait la lessive⁵⁶ (un dit l'avoir fait parfois et huit jamais) et trois affirment avoir participé au ménage de la maison. Le ménage est donc la tâche à laquelle le plus de pères participent. Comme l'on remarqué d'autres chercheurs⁵⁷, les hommes ont tendance à se charger de ce qui, à leurs yeux, exige un effort physique plus important afin de l'épargner à leur épouse, comme nettoyage des plafonds et des planchers : « L'entretien ménager, moi non. Faire l'entretien, des réparations, n'importe quoi, bâtir une bâtisse, ça c'était nous autres qui s'occupaient de ça. Mais en dedans, dans la maison, non (E5) ». Les témoignages nous forcent à réaffirmer ce qu'a constaté Simon Langlois : malgré l'avènement de la société de consommation, qui permet aux familles d'utiliser une vaste gamme d'appareils ménagers et facilite ainsi l'entretien du foyer et le soin des enfants, c'est encore la mère qui « prend en charge, dirige et planifie les travaux domestiques »⁵⁸.

Les pères ont tendance à participer davantage aux soins des enfants qu'aux tâches ménagères (tableau V), ce qui concorde avec le discours du mouvement familial, qui les représente plus souvent en train de s'occuper des bébés. Trois d'entre eux affirment avoir régulièrement donné le bain, quatre disent avoir fait manger les enfants, deux se rappellent avoir changé les couches, deux disent s'être occupé des soins nocturnes, quatre affirment s'être occupé des soins aux nouveau-nés et trois disent avoir donné les soins nécessaires en cas de maladie. Il serait toutefois exagéré d'affirmer que les pères ont « l'habitude » de voir aux soins infantiles. Dans la plupart des cas, ces tâches reviennent en premier lieu à leur épouse. Ce n'est pas là une grande découverte puisque ce phénomène a été observé par d'autres chercheurs pour les périodes qui précèdent et suivent celle qui nous occupe. Denyse Baillargeon a par exemple noté que les pères des années 1930 jouaient et berçaient les enfants, mais ne s'occupaient que très rarement des soins (bain, biberon, couches, soins en cas de maladie)⁵⁹. Michel Verdon, dans une étude

⁵⁶ Nous considérons que les informateurs ont « effectué » une tâche lorsqu'ils l'ont fait sur une base régulière; si nous affirmons qu'ils ne l'ont jamais effectué, cela signifie qu'ils ne l'ont pas suffisamment fait pour qu'ils s'en souviennent.

⁵⁷ Baillargeon, *op. cit.*, p. 177; Garigue, *op. cit.*, p. 41.

⁵⁸ Langlois, *loc. cit.*, p. 96.

⁵⁹ Baillargeon, *op. cit.*, p. 124.

anthropologique réalisée en 1968-1969, remarque de son côté une nette division des tâches selon le genre dans les familles d'un village québécois⁶⁰.

Tableau V
Participation des informateurs au soin des enfants

Tâches	Fréquence			
	Souvent	Parfois	Rarement	Jamais
Donner le bain	3	0	0	7
Faire manger	4	2	1	3
Changer les couches	2	0	0	8
Soins nocturnes	2	1	2	5
Soin des nouveau-nés	4	0	0	0
Soins en cas de maladie	3	0	0	7

À première vue, il semble évident que le degré de participation des informateurs dépend de leur présence — ou plutôt leur absence — à la maison. Tous passent la majeure partie de leur journée au travail, donc à l'extérieur du foyer. Ne bénéficiant bien sûr d'aucun congé de paternité, ils retournent au travail peu de temps après la naissance des enfants, laissant les soins entre les mains de la mère. Pour plusieurs, ces contingences les empêchent d'y participer et incitent leur épouse à ne pas requérir leurs services. On peut encore déceler dans cette argumentation des traces du mythe identifié par Robert Rutherford — que nous avons expliqué précédemment — qui sert à justifier une faible participation par le manque de temps. Il est en effet probable que plusieurs informateurs considèrent certaines activités plus importantes ou plus intéressantes que les besoins domestiques, comme les loisirs, l'éducation psychologique et intellectuelle des enfants, etc.

⁶⁰ Verdon, *op. cit.*, p. 114-119.

Une telle interprétation nous force à rechercher d'autres raisons expliquant la faible participation des pères. L'idéologie des sphères séparées, plus spécifiquement l'étroite association entre la maternité et la petite enfance est très présente dans les témoignages. Tous les informateurs présentent leur épouse comme la grande responsable du soin des enfants et des tâches domestiques : « C'était l'ouvrage de la femme (E1) », affirme l'un d'eux sans aucune nuance. « J'ai pas trempé bien bien dans... On avait chacun nos responsabilités. Elle, c'était d'élever les enfants, moi c'était d'amener de l'argent à la famille pour les faire vivre. Ensuite de ça superviser, faire l'harmonie, composer avec toutes sortes d'affaires (E4) », se rappelle un autre.

La croyance qu'un déterminisme biologique a doté les femmes d'un don naturel pour le soin des enfants et les tâches ménagères est clairement exprimée par certains : « La maternité, ça a été donné aux femmes. Elles ont un instinct eux autres : aussitôt que ça grouille, un enfant, elles l'entendent dans une autre pièce, puis nous autres on l'entend pas. J'avais des bonnes oreilles dans le temps, mais je l'entendais pas. Je dormais bien dur à part de ça, puis la première nouvelle je m'apercevais, elle était debout (E3) ».

La puissance de l'idéologie des sphères séparées est ressortie encore plus nettement lors d'une entrevue en particulier. La réponse spontanée de l'informateur à une question sur la répartition des tâches ne laisse de prime abord aucun doute : « Ça, c'est la mère (E2) ». Cependant, au fil de l'entrevue, à laquelle assiste son épouse, il appert que cet homme a en fait participé beaucoup plus au soin des enfants que ce qu'il a d'abord laissé entendre. On apprend notamment qu'il a fréquemment changé les couches et préparé les biberons la nuit — il en garde un souvenir très net — et qu'il assurait le soin des enfants pendant la nuit. Son épouse raconte : « Il faisait chauffer le biberon : "Laisse faire, je vais y aller". Il était disponible. Si j'avais passé une journée fatiguée ou qu'il savait que je filais pas trop, il se levait, il s'empressait d'y aller, il partait avec le bébé, sortait de la chambre pour me laisser reposer, puis si j'étais en forme, c'est moi qui le laissais dormir » (E2). L'informateur ajoute même, en réaction à ce bilan : « On partageait les tâches ». Cette affirmation contredit totalement sa réponse initiale, formulée plus spontanément! Cette contradiction illustre parfaitement la puissance du

modèle des sphères séparées : présenté à cette époque comme la norme, il a même influencé la façon dont cet homme a structuré ses souvenirs, lui donnant l'impression qu'il a bel et bien vécu selon ce modèle alors que son témoignage révèle de nombreux « accros » à cette norme.

La faible participation de plusieurs informateurs — du moins le souvenir qu'ils en gardent — s'explique ainsi avant tout par leur conception de la masculinité et de la féminité : une participation régulière irait non seulement à l'encontre de leur identité, mais risquerait aussi d'effriter celle de leur épouse⁶¹. Plusieurs ressentent les risques reliés à une transgression des rôles de genre et c'est pourquoi ils expliquent qu'ils se conformaient à la norme en laissant à leur épouse le soin de s'occuper de ces tâches :

Jamais le père! Jamais le père! C'était défendu! C'était défendu! Moi quand je vois mes gendres, ils changent les couches puis tout ça, moi j'ai jamais fait ça. Ça se faisait pas. Garder les enfants, oui, j'ai déjà gardé, mais au moment où elle les avait tous préparés pour se coucher, supposons qu'elle sortait le soir. Mais ça c'est pas dur à les garder, *checker* l'heure : « O.K., le dodo! ». Mais pas plus que ça. Fallait pas en demander plus que ça au bonhomme dans ce temps-là (E9).

Cette attitude des pères est rarement exprimée aussi radicalement. La plupart le font de façon détournée, mais il est clair de toute façon que l'identité masculine n'est pas construite autour du soin des enfants. Tout comme le font les animateurs du mouvement familial, les informateurs qui admettent avoir effectué certaines tâches reliées au soin des enfants et au ménage soulignent fréquemment le caractère occasionnel de leur participation : « Pas régulièrement, tous les jours. Seulement quand il y avait des *surplus* dans la maison. Faire le ménage... Je faisais ma part (E10) ». Denyse Baillargeon a observé la même chose dans l'entre-deux-guerres, alors que les hommes surveillent et gardent les enfants quand leur épouse s'absente ou a besoin d'aide après un accouchement⁶². Le même phénomène est récurrent dans les témoignages : « J'ai été *obligé* de lui aider. Quand t'élèves des enfants il y a des journées que ça file pas toujours numéro un. Elle a été malade des secousses, des journées qu'elle était malade. Alors je

⁶¹ Denyse Baillargeon explique en effet que pour les mères, « demander de l'aide équivalait à admettre qu'elles n'avaient pas les capacités d'assumer leurs responsabilités » (Baillargeon, *op. cit.*, p. 177).

⁶² *Ibid.*, p. 122-124.

prenais la relève : je lavais la vaisselle, lavage du linge. Il faut prendre la relève *des fois* (E3) ».

Pour bien souligner que le père n'est fondamentalement pas fait pour ces tâches, plusieurs animateurs du mouvement familial insistent sur sa maladresse et son incompetence. Seulement deux informateurs reprennent cette stratégie discursive. Le premier raconte une anecdote qui semble avoir fortement imprégné sa mémoire (il s'adresse à son épouse, qui assiste à l'entrevue) :

T'en rappelles-tu une fois, notre petit braillard qu'on avait dans le temps? J'ai dit : « Cette nuit tu vas dormir, c'est moi qui va m'en occuper ». Alors comme de fait, le petit se met à brailler, puis ça arrêtait pas. Je me lève : j'étais assez endormi, j'ai pas trouvé le petit! Elle a fini par se lever, je trouvais pas le petit! (E7).

Pour illustrer à quel point il ne s'est jamais occupé des tâches ménagères, un autre informateur déclare : « Je serais pas capable de me faire cuire une patate, seulement. Je te le dis! (E5) ». En recourant au ridicule pour montrer à quel point ils étaient, par nature, incompetents, ces deux hommes utilisent la même stratégie discursive que les animateurs du mouvement familial. Ils constituent cependant l'exception puisque les huit autres témoins ne font jamais référence de cette façon à leur maladresse ou leur incompetence. Ils associent plutôt leur faible participation au manque de temps ou à la grande compétence de la mère. Il est aussi possible qu'il soit difficile pour eux d'admettre leur incompetence dans un quelconque domaine. Nous avons expliqué au chapitre précédent que les notions d'habileté, de compétence et d'adresse sont fondamentales dans l'identité masculine.

L'attitude des informateurs face à l'accouchement traduit également la conception selon laquelle le soin des enfants ne fait pas partie de la définition de la masculinité et symbolise la distance établie à cette époque entre le père et l'univers de la petite enfance. Grâce notamment à l'urbanisation qui les rend plus accessibles, et sous les pressions des autorités médicales et publiques qui en vantent sans cesse les vertus⁶³, la grande majorité des enfants du *baby boom* (1945-1960) naissent dans les hôpitaux, ce qui est le cas de

⁶³ Owram, *op.cit.*, p. 31.

vingt-neuf des quarante-neuf enfants de notre échantillon (59.2%). Les autres (40.8%) naissent dans la maison familiale, en dépit du fait que cette pratique est de plus en plus considérée comme une « dangereuse anomalie » par le milieu médical de l'époque⁶⁴.

Lorsque la naissance survient à la maison, les informateurs sont toujours présents: quatre pères sur dix ont donc assisté à au moins un accouchement au cours de leur vie⁶⁵. À première vue, ces événements ne semblent pas avoir eu une grande signification pour eux : leurs souvenirs sont vagues, leurs commentaires succincts et aucun ne leur attribue une importance particulière dans sa vie de père. Des indices laissent toutefois croire qu'il s'agissait d'un événement très spécial pour eux. Les références à des émotions intenses sont assez fréquentes : certains affirment que « c'était énervant » (E8), que « c'est très émotif, mais c'est naturel » (E1). Tout porte à croire qu'ils n'ont pas vécu les accouchements dans l'indifférence⁶⁶, et qu'il pouvait s'agir d'une expérience importante dans la vie du père. Rien ne permet cependant d'affirmer que la présence du père lors de l'accouchement — vue comme la mise en contact avec le monde de la petite enfance dès la naissance — favorise sa participation dans le soin des enfants. Bien au contraire : trois des quatre informateurs qui ont assisté à au moins un accouchement sont parmi ceux qui ont le moins participé à ces tâches. La présence du père ne suffisait pas à ébranler l'idéologie des sphères séparées.

⁶⁴ Collectif Clio, *op. cit.*, p. 421. Le lieu de la naissance semble relever simplement du choix des parents. Il n'existe en effet aucune corrélation entre le lieu et la date de la naissance, les accouchements à la maison s'étendant de façon assez régulière entre 1941 et 1960, et les accouchements à l'hôpital entre 1946 à 1974. Mentionnons tout de même que trois des quatre couples ayant eu des enfants à la maison cessent cette pratique au plus tard en 1959. Il semble cependant y avoir un lien entre le lieu de résidence et le lieu de naissance : les couples qui ont leurs enfants à l'hôpital avant 1951 vivent en ville, sauf un, qui vit à la campagne et se rend exceptionnellement à l'hôpital pour recevoir l'aide d'un médecin. La proximité de l'hôpital est certainement un facteur expliquant pourquoi les femmes de la ville s'y rendent pour accoucher plus tôt dans la période que celles de la campagne.

⁶⁵ E4 assiste à un accouchement, E1 à deux, E5 à trois, E7 et E10 à sept.

⁶⁶ Lorsque des complications survenaient, l'accouchement à la maison pouvait devenir un événement carrément traumatisant. C'est arrivé dans un cas, alors que le médecin a dû utiliser des forceps : « L'accouchement, surtout la première fois, c'était pas beau à voir. Il arrive avec des maudits fers. Ça m'a écoeuré bien net. Fallait qu'il fasse ça... » (E4).

À l'hôpital, la venue au monde des enfants n'est pas un événement auquel les pères sont conviés⁶⁷ : « Non, ils nous permettaient pas. Je suppose qu'ils voulaient pas être achalés. Tel que je me connais je leur aurais pas causé de troubles. Peut-être qu'il y en a qui sont nerveux, puis ils doivent nuire plutôt qu'aider » (E1). Un informateur affirme qu'il suivait ce que la norme lui dictait : « À l'hôpital, dans ce temps-là, j'allais la mener, puis je m'en retournais. Aujourd'hui, l'homme va assister même à l'accouchement, mais dans ce temps-là on avait pas d'affaire là » (E4). Ce qui est révélateur, c'est que la plupart des informateurs considèrent cette exclusion comme étant normale, et qu'aucun ne déplore le fait d'avoir été exclus. Aucun n'a ressenti une quelconque frustration ou ne considère que cela a dressé une frontière entre lui et les nouveau-nés : « Je l'ai pas demandé puis ils me l'ont pas refusé, je l'ai pas demandé. C'était pas dans les coutumes » (E2). Ainsi, la présence ou l'absence lors de l'accouchement n'a pas représenté un enjeu important, ce qui confirme encore une fois la puissance de l'idéologie des sphères séparées et de la conception dominante de la masculinité, qui présentaient l'exclusion comme étant normale.

1.2.3 Les pères et l'affection

Moi, j'ai toujours considéré mon père comme pas un père, comme mon ami. C'était mon ami, mon père (E4).

La paternité implique nécessairement une dimension émotive et affective dont l'importance varie en fonction de la personnalité des individus, de l'époque et de la société dans laquelle ils vivent. Les historiens observent les premières traces d'une volonté d'entretenir une relation affective plus intense avec les enfants chez les pères du XIX^e siècle⁶⁸. Des chercheurs ont aussi découvert des indices montrant que les hommes développent une étroite relation avec leurs enfants au cours du XX^e siècle. Si l'entre-

⁶⁷ Oworm, *op. cit.*, p. 31.

⁶⁸ Stearns, *loc. cit.*, p. 45.

deux-guerres semble avoir été une période particulièrement importante dans cette évolution⁶⁹, l'après-guerre l'est tout autant.

Le contexte démographique de l'après-guerre, caractérisé par la diminution du nombre d'enfants par famille, favorise « un plus grand investissement affectif des parents »⁷⁰. Cette relation plus étroite est stimulée par les experts de l'enfance qui s'affirment dans l'après-guerre. Les parents sont amenés à suivre de près et à participer aux activités dans lesquels leur progéniture est engagée (en assurant le transport des enfants, par exemple)⁷¹. À cette époque, l'enfant devient de plus en plus objet d'amour, il est « investi d'une valeur expressive, affective, sans aucune valeur instrumentale »⁷², explique Simon Langlois. Aussi, il est peu à peu « le résultat d'un libre-choix »⁷³. Selon l'historien Robert Griswold, plusieurs pères expriment leur désir de passer du temps avec leurs enfants et de développer une relation affective plus importante que celle qu'ils avaient avec leur propre père⁷⁴. Malgré cela, fait remarquer Philippe Garigue, c'est surtout la mère qui se charge de la dimension affective dans les familles québécoises⁷⁵.

La dimension affective de la relation père / enfant est, à première vue, difficile à observer. Comment la définir, la reconnaître et la mesurer? Nous avons choisi d'interpréter les gestes suivants comme des signes d'affection : caresser, bercer, embrasser et tout autre contact physique caractérisé par la douceur. On pourrait penser que tout dépend de la personnalité des gens, qu'il y a simplement des personnes plus ou moins affectueuses. L'épouse d'un informateur, par exemple, répond à sa place en le voyant hésiter devant une question sur la sujet : « Il les aimait, mais ça paraissait pas. [...] Il était pas démonstratif » (E7). Notre analyse montre que si la relation père / enfant varie

⁶⁹ Suzanne Morton lie l'apparition de ce phénomène au développement d'un idéal familial centré sur l'importance de la vie domestique à Richmond Heights. Nous avons mentionné que cette banlieue ouvrière constitue un contexte particulier pour la période de l'entre-deux-guerres, mais des liens pourraient être faits avec le contexte des années 1940 et 1950, qui voient cet idéal se diffuser à l'échelle du continent (Morton, *op. cit.*, p. 72).

⁷⁰ Langlois, *loc. cit.*, p. 99.

⁷¹ *Ibid.*, p. 99; Owsram, *op. cit.*, p. 19-20.

⁷² Langlois, *loc. cit.*, p. 106.

⁷³ *Ibid.*, p. 106.

⁷⁴ Griswold, *op. cit.*, p. 205.

⁷⁵ Garigue, *op. cit.*, p. 43.

d'un individu à l'autre, il est possible de tirer certaines conclusions ou, à tout le moins, de lancer des pistes de réflexion en observant attentivement leur discours et sa structure.

D'abord, cinq informateurs ont affirmé spontanément qu'ils étaient affectueux avec leurs enfants, trois ont répondu que non et deux n'ont pas directement répondu à notre question. Le témoignage de ceux qui disent avoir été affectueux est toutefois laconique et plutôt vague. L'un d'entre eux se contente par exemple de dire qu'il touchait et s'occupait de ses enfants « à peu près aussi longtemps qu'ils voulaient » (E3). Un autre se raconte très brièvement : « Les prendre puis jaser avec eux autres puis tout ça, ah oui! » (E4). Puisque la moitié des informateurs affirment ne pas avoir démontré leur affection, et que l'évocation d'une relation affective n'éveille pas beaucoup de souvenirs chez les autres, nous serions tentés de conclure que cette facette n'a pas été importante dans leur expérience de pères. En fait, des indices nous portent à croire que les gestes associés à l'affection pour les fins de cette recherche sont associés par les informateurs à la féminité, ce qui explique que peu de souvenirs y sont reliés. Ainsi, un témoin affirme clairement ne pas voir été affectueux au sens féminin du terme : « Des démonstrations d'affection tu veux dire? Non, non, non. Ça, c'est bon pour une femme. Oh! Excusez! » (E9). Son épouse précise : « Il était présent, mais c'était pas une présence euh... ». L'informateur termine sa phrase : « Collante » (E9). Pour lui, l'affection concerne les femmes et se résume à une présence « collante ». Notons qu'il fait cette affirmation sur un ton humoristique, car il est conscient qu'une telle conception ne correspond plus à la norme actuelle. Elle y correspondait cependant à l'époque où il a élevé ses enfants.

Les animateurs du mouvement familial conçoivent qu'il est difficile pour les hommes d'exprimer l'affection qu'ils ressentent pour leurs enfants, entre autres parce que les gestes qui y sont rattachés sont traditionnellement associés à la féminité. Ils ne prétendent pas que les pères ne sont pas ou ne doivent pas être affectueux. Au contraire, ils tentent de les convaincre que l'affection n'est pas un trait féminin, mais bien une caractéristique humaine. Toutefois, certains animateurs disent aux pères que l'affection masculine ne doit pas s'exprimer de la même manière que l'affection féminine. C'est pourquoi ils leur proposent d'incarner un « amour viril ». Certains informateurs semblent

avoir repris ce modèle. Très évasif en décrivant des démonstrations d'affection « féminines », l'un d'eux devient plus loquace quand il parle de la relation avec ses enfants de façon plus globale :

Moi, j'ai toujours considéré mon père comme pas un père, comme mon ami. C'était mon ami, mon père. Puis je l'appelais mon père, c'était drôle! Oui, avec eux autres [ses enfants] on était familiers ensemble. Ils étaient pas gênés de me dire des choses, quand ils ont commencé à grandir — les secrets de la confession puis des affaires de même. Ils avaient l'information qu'ils voulaient avoir (E4).

Le lien qui unit cet informateur à ses enfants n'est donc pas un lien fondé sur l'amour, associé à la féminité, mais sur l'amitié, la camaraderie, la complicité, des valeurs plus masculines.

Toutes ces notions rappellent l'importance du jeu, qui favorise aux yeux des animateurs du mouvement familial le développement de liens solides et d'une relation affective entre le père et les enfants. Huit informateurs sur dix affirment avoir fréquemment joué avec leurs enfants, et plusieurs établissent de fait un lien direct entre le jeu et l'affection. En décrivant vaguement son côté affectueux (« Je les prenais » (E2), dit-il simplement), un informateur fait le lien avec le jeu. Ses souvenirs et ceux de son épouse deviennent soudainement plus clairs. Cette dernière s'exclame : « Oui, il les prenait puis... il jouait... ». L'informateur poursuit : « Je les ai dépeignés souvent. Je leur passais la main dans le toupet : "Merci d'avoir fait ça!", puis je l'encourageais ». Puis, son épouse rapporte cette anecdote mettant en scène le père et sa fille :

Il partait un midi puis ça pressait, il se dépêchait pour se chausser, il mettait ses bottes. Elle passe puis elle attrape l'autre botte qu'il avait pas mis, puis elle part avec. Elle se la met puis elle part : « Amène ma botte, je suis pressé! ». Elle part à courir dans le champ, lui est parti à courir dans le champ en arrière... Pour rire, c'était dans l'été... Pour dire comment il était à l'aise... Elle criait, elle le voyait courir puis elle criait! J'ai dit les autres là, pensaient qu'il voulait la battre! (E2)

Pour ces parents, l'affection du père passe à travers le jeu et pas uniquement par les caresses : « J'ai bien joué avec eux autres, comme à peu près tous les pères ont fait : faire le cheval, leur conter des histoires » (E3). Cette conception du jeu comme contact fondamental apparaît au début du XX^e siècle, alors que les pères tentent de tisser des

liens plus forts avec leurs enfants à travers des activités diverses⁷⁶. Elle est donc déjà répandue dans l'après-guerre. L'affection semble toujours avoir un caractère ludique : « J'en ai bien bercé. [...] Du moment que j'entraï dans la maison, j'en avais toujours une couple sur les genoux. [...] J'aimais bien les agacer, n'importe quoi » (E10).

La force de cette conception du jeu comme synonyme de contact affectif, presque comme unique moyen de rapprochement pour les pères, ressort dans un témoignage. Alors qu'il décrit sa faible participation dans les soins infantiles, un informateur établit spontanément un lien avec le jeu : « Je regrette de pas avoir joué plus avec les enfants. Je regrette ça beaucoup. [...] Aujourd'hui je repasse ça, j'aurais dû... plus jouer avec eux autres » (E1). Ce qu'il aurait souhaité, ce n'est pas tellement de jouer avec ses enfants pour le plaisir de le faire, mais pour développer une relation plus étroite avec eux.

Il existe d'autres façons de manifester de l'affection. Un père agriculteur raconte avoir eu des contacts affectifs avec ses enfants en utilisant ces mots : « On les a bien traînés sur la terre. Deux ans et demi, trois ans, quatre ans : on les emmenait avec nous autres » (E5). Pour ce père, travailler avec les enfants et les initier au travail agricole, leur faire connaître la vie de la ferme, c'est une façon de leur témoigner de l'affection. Du moins c'est lors de ces activités, et à travers elles, qu'il entre en relation avec eux. Les animateurs du mouvement familial parlaient d'un « amour viril » pour le différencier de celui de la mère. C'est peut-être dans l'extrait cité plus haut qu'on voit la meilleure illustration de cette notion abstraite. Le père donne un amour viril, c'est-à-dire puisé à même les autres facettes de son identité masculine. Dans ce cas précis, l'affection est associée au travail agricole, qui devient un outil que le père utilise pour donner de l'affection. D'autres types de moyens étaient à la disposition des pères de la classe ouvrière. L'épouse d'un informateur affirme en parlant de lui que l'affection, « c'était pas son style » (E9), mais qu'il a joué beaucoup avec les enfants en leur montrant à patiner, à jouer au hockey, à démonter un vélo et en les aidant dans toutes sortes d'activités.

⁷⁶ Stearns, *loc. cit.*, p. 47.

Conclusion

Notre analyse montre que l'expérience des pères de l'après-guerre comporte plusieurs points communs avec le modèle du mouvement familial, mais aussi certaines divergences. D'abord, les hommes considéraient important leur rôle familial et la paternité occupait une place centrale dans leur identité. Leur rôle de pourvoyeur, comme leur vie publique, ont contribué à les éloigner physiquement de leur foyer et de leur famille. Les hommes semblent également avoir structuré leur existence autour de ces pôles. Toutefois, ils ne les ont pas perçus comme un véritable obstacle à leur participation à la vie domestique.

Les pères affirment ne pas avoir eu de difficulté à concilier le pouvoir relié au statut de chef de famille et leur rôle familial. Des indices montrent toutefois qu'ils ont intégré le modèle du mouvement familial : ils font fréquemment référence aux pères « déviants », montrant par là qu'ils connaissaient la norme à laquelle ils devaient se conformer. Leurs commentaires sur l'apprentissage de la paternité montrent aussi que, comme les animateurs, ils tiennent à préserver leur autonomie et leur libre-arbitre dans l'exercice de leur rôle familial.

Finalement, les hommes ont construit leur expérience paternelle en différenciant clairement leur rôle parental de celui de leur conjointe. Ils ont pratiqué une éducation différente, davantage axée sur les garçons. Ils n'ont pas participé aux soins infantiles et aux tâches domestiques sur une base régulière et ont trouvé une façon bien à eux de démontrer leur affection à leurs enfants.

Conclusion

L'analyse du discours du mouvement familial québécois et de l'expérience des pères montre d'abord que la paternité a représenté un enjeu important au cours de l'après-guerre : comme ailleurs en Amérique du Nord, le règne du maternalisme qui se poursuit à l'époque n'a pas empêché les animateurs du mouvement et les hommes de considérer essentielle la participation du père dans la vie familiale. Bien sûr, le discours sur le père est moins « volumineux » que celui qu'on adresse à la mère, mais il est tout de même présent.

Notre étude démontre que les outils théoriques utilisés en histoire de la masculinité permettent d'analyser les relations familiales sous un nouveau jour. Nous avons observé que les animateurs, tout comme les pères, ont utilisé des stratégies discursives semblables afin de surmonter les tensions entre le modèle de père centré sur la vie familiale et la conception dominante de la masculinité. L'orientation du discours et de l'expérience autour de la conciliation de l'identité masculine et paternelle et de la différenciation de la paternité et de la maternité permet de mieux comprendre certains phénomènes liés à la construction des rôles familiaux dans l'après-guerre.

Elle permet d'abord de comprendre pourquoi le discours normatif n'a pas marqué la mémoire des hommes et ne les a jamais indisposés, comme ce fut le cas pour de nombreuses femmes québécoises, soumises à des pressions plus fermes. En effet, la conception de la masculinité des experts de la famille les rendait hésitants à donner aux hommes des directives précises afin de respecter leur libre-arbitre, leur autonomie.

En deuxième lieu, il est évident que l'intégration de l'homme dans un espace féminin a provoqué un malaise. Le père devait participer à la vie familiale, mais pas trop. Ce malaise prouve la puissance et la rigidité de la conception dominante de la masculinité, que rien ne devait ni ne pouvait ébranler. Les animateurs du mouvement familial et les pères ont préféré limiter la participation de l'homme dans la famille plutôt que de remettre en question les caractéristiques fondamentales de leur identité.

Notre étude tend cependant à montrer la période 1945-1965 comme une époque charnière dans l'évolution des rôles familiaux, comme une transition entre le règne d'une structure figée (l'idéologie des sphères séparées) et l'avènement de nouvelles mentalités avec la deuxième vague féministe dans les années 1960 et 1970. Bien sûr, on est loin d'envisager dans l'après-guerre un renversement des rôles, l'arrivée de l'« homme au foyer » ou de l'« homme rose », mais de manière évidente le pôle d'attraction de l'identité paternelle, c'est désormais le foyer et non le travail ou la vie publique. On distingue également chez les pères de l'époque un intérêt important pour les enfants, qui se traduit par une participation non négligeable aux soins infantiles, par l'organisation d'activités familiales et le développement d'une relation d'affection. Il serait intéressant d'étendre les recherches sur la période précédant 1945 afin de voir si on y trouve des traces, comme ailleurs sur le continent, d'un modèle de père engagé dans la vie de famille.

Les témoignages démontrent cependant que l'idéologie des sphères séparées demeure puissante dans l'après-guerre. Tant que certaines barrières n'avaient pas été enfoncées et certains dogmes renversés, le rôle du père ne pouvait être que limité. Il est d'ailleurs toujours restreint dans plusieurs familles : même s'il existe depuis quelques décennies une définition de la paternité presque identique à la maternité, c'est souvent l'idéologie des sphères séparées qui structure les rôles de genre.

Notre analyse des sources orales nous a aussi permis de déterminer que la force de la conception dominante de la masculinité n'a pas représenté un grand problème pour les hommes. Nous avons montré que la paternité, le fait d'avoir enfants, est très important pour eux, qu'elle fait partie intégrante de leur identité. En même temps, les hommes s'identifient très fortement à leur rôle de pourvoyeurs. On décèle cependant peu de traces d'un réel conflit identitaire, car les pères associent de près ces deux facettes de leur identité. Le rôle de pourvoyeur est inévitablement lié aux enfants. Quand ils travaillent, les hommes demeurent des pères, car ils travaillent *pour* leur progéniture. Plusieurs ont compris qu'être un bon père, c'est aussi être un bon pourvoyeur.

Les hommes n'ont pas non plus eu de difficulté à concilier leur statut de père et d'homme public. D'abord, la plupart ne participaient pas souvent à des activités hors du foyer, parce que les loisirs en famille occupaient une place plus importante. Les hommes ont donc habilement transformé un obstacle potentiel à leur rôle de père — leur accès privilégié à l'espace public — simplement en y entraînant leur famille. D'autres études devront examiner le cas des hommes des classes moyennes et supérieures, qui ont pu avoir davantage d'activités et d'obligations que ceux des classes ouvrière et agricole.

Même si le discours du mouvement familial identifie des tensions entre l'identité masculine et paternelle que l'on ne retrouve pas dans les témoignages, les liens entre le modèle des animateurs et l'expérience des pères sont nombreux, surtout en ce qui a trait à la différenciation de la paternité et de la maternité. Les pères ont joué leur rôle en suivant le même modèle. Ils se sont davantage consacrés à l'éducation morale plutôt que de s'engager dans la gestion quotidienne des comportements. Ils se considéraient aussi plus responsables des garçons en ce qui a trait à la formation du caractère et de l'identité. Ils ont joué un rôle limité dans les tâches domestiques, reprenant même les mêmes stratégies discursives que les animateurs (insistance sur l'aspect occasionnel de leur participation, sur la maladresse, recours au ridicule dans certains cas). Les pères ont même trouvé un moyen de donner de l'affection de façon « masculine » (en jouant avec leurs enfants, en les faisant participer au travail de la ferme dans le cas des agriculteurs).

Comment expliquer la présence de ces points communs entre le modèle du mouvement familial et l'expérience des pères, si l'on considère en plus que ces derniers n'ont eu que peu de contacts avec le discours du mouvement? Par le fait que la norme paternelle était répandue partout dans la société. Les témoignages démontrent que, dans plusieurs aspects de leur rôle de père, les informateurs savaient intuitivement quoi faire; ils semblaient connaître la norme à laquelle ils doivent se conformer et ce sans qu'ils puissent se rappeler avoir appris leur rôle de père. Nous avons montré que les hommes ont construit leur identité paternelle en se différenciant de ce qu'ils concevaient comme un père déviant. Ils savaient par exemple que de privilégier les sorties entre amis à la vie

familiale et de battre ses enfants (et plus généralement d'abuser de son autorité, son pouvoir) n'était pas conforme à la norme en vigueur.

Cela tend à confirmer ce qu'a énoncé Ralph LaRossa¹: on n'est pas parent en vase clos et les limites de l'espace privé ne sont pas étanches. Les pères apprennent à élever et à éduquer leurs enfants en se fondant, souvent sans le savoir, sur une norme répandue partout dans la société dans laquelle ils vivent. Cette norme leur parvient de diverses façons : par les médias, les groupes familiaux, la parenté, les voisins, les amis, les parents, les livres, etc. Il semble donc que le modèle d'un père centré sur la vie au foyer, que certains historiens voient apparaître dès le début du siècle (ils l'ont nommé « nouvelle paternité » ou « paternité moderne ») ait été partout présente au Québec dans l'après-guerre, explicitement et implicitement. Bientôt, ce modèle devient la norme vers laquelle tous les pères tendent.

¹ LaRossa, *op.cit.*

Bibliographie

SOURCES

Publications du mouvement familial

Collège et famille. 1944-1965.

La Famille. 1945-1962.

L'École des parents (suivi de *La Revue de l'École des parents*). 1949-1959.

Le Foyer rural. 1946-1955.

Le Mouvement ouvrier. 1945-1962.

Autres publications

École sociale populaire (brochures). 1945-1965.

Filion, Gérard. *La terre et la famille*. Montréal, Les Éditions de l'U.C.C., 1947.

Lemieux, Gérard. *Vu et Vécu : « La vie familiale des jeunes ruraux »*. Montréal, Éditions du Sol, 1955.

Poulin, Antonio. *La terre, gardienne des familles*. Montréal, Le Messager canadien, 1946. (Coll. "Construire", no 12)

Semaines sociales du Canada : comptes rendus des cours et conférences. 1945-1965.

RÉPERTOIRES ET OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Beaulieu, André et Jean Hamelin. *La presse québécoise des origines à nos jours*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973.

Biographies canadiennes-françaises. Ottawa, J.A. Fortier, 1920-1985. 31 volumes.

Hamel, Réginald, et al. *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*. Montréal, Fides, 1989.

Hardy, René et Guy Trépanier. *Bibliographie de la Mauricie*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1991.

Rouillard, Jacques, dir. *Guide d'histoire du Québec*. Montréal, Méridien, 1991.

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Le Jour Éditeur, 1992.

Hamelin, Jean et Nicole Gagnon, sous la direction de Nive Voisine. *Histoire du catholicisme québécois*. Tome 1. *Le XXe siècle : 1898-1940*. Montréal, Boréal, 1984.

Linteau, Paul-André et al. *L'histoire du Québec contemporain*. Tome 2. *Le Québec depuis 1930*. Montréal, Boréal Compact, 1989.

TRAVAUX HISTORIOGRAPHIQUES ET THÉORIQUES SUR LE GENRE ET LA MASCULINITÉ

Baillargeon, Denyse. « Des voies/x parallèles. L'histoire des femmes au Québec et au Canada anglais (1970-1995) ». *Sextant*, 4 (1995), 133-168.

Bock, Gisela. « Women's History and Gender History : Aspects of an International Debate ». *Gender and History*, 1, 1 (printemps 1988), 7-30.

Connell, R.W. *Masculinities*. Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1995.

Carnes, Mark C. et Clyde Griffen, éd. *Meanings for Manhood. Constructions of Masculinity in Victorian America*. Chicago, University of Chicago Press, 1990.

Fournier, Martine et Martha Zuber. « États-Unis : une histoire critique ». *Sciences Humaines*, Hors-série no 18 : *L'histoire aujourd'hui*, septembre/octobre 1997, p. 33.

Hoff, Joan. « Gender as a Postmodern Category of Paralysis ». *Women's History Review*, 3, 2 (1994), p. 149-168.

Lévesque, Andrée. « Réflexions sur l'histoire des femmes dans l'histoire du Québec ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51, 2 (automne 1997), p. 271-284.

Maynard, Steven. « Rough Work and Rugged Men: The Social Construction of Masculinity in Working-Class History ». *Labour/Le Travail*, 23 (1989), 159-169.

Nicholson, Linda. « Interpreting Gender ». *Signs*, 20, 1 (automne 1994), 79-105.

Noiriel, Gérard. *Sur la « crise » de l'histoire*. Paris, Belin, 1996.

Parr, Joy. « Gender History and Historical Practice », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd. *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, 8-27.

Pierson, Ruth Roach. « Gender and the Unemployment Insurance Debates in Canada, 1934-1940 ». *Labour/Le Travail*, 25 (printemps 1990), 77-103.

Roper, Michael et John Tosh. « Historians and the Politics of Masculinity », dans Michael Roper et John Tosh, dir. *Manful Assertions. Masculinities in Britain since 1800*, London, Routledge, 1991, p. 1-24.

Scott, Joan Wallach. *Gender and the Politics of History*. New York, Columbia University Press, 1988.

Tosh, John. « What Should Historians do with Masculinity? Reflections on Nineteenth-century Britain ». *History Workshop Journal*, 38 (automne 1994), 179-202.

Weedon, Chris. *Feminist Practice & Poststructuralist Theory*. Oxford, Blackwell, 1987.

« Women's history/Gender history: is feminist scholarship losing its critical edge? ». *Journal of Women's History*, 5, 1 (printemps 1993), 89-128.

HISTOIRE DU GENRE ET DE LA MASCULINITÉ

Burr, Christina. « Defending "The Art Preservative": Class and Gender Relations in the Printing Trade Union, 1850-1914 ». *Labour/Le Travail*, 31 (printemps 1993), 47-74.

Fingard, Judith. « Masculinity, Fraternity and Respectability in Halifax at the Turn of the Twentieth Century », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd. *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 211-224.

Howell, Colin. « A Manly Sport: Baseball and the Social Construction of Masculinity », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd. *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 187-210.

Marsh, Margaret. « From Separation to Togetherness : The Social Construction of Domestic Space in American Suburbs, 1840-1915 ». *Journal of American History*, 76 (septembre 1989), 506-527.

Penfold, Steven. « Have you no manhood in you?: Gender and Class in the Cape Breton Coal Towns, 1920-26 », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd. *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 270-294.

Sager, Eric. « Memories of Work, Family, and Gender in the Canadian Merchant Marine, 1920-50 », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd. *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 254-269.

Sutherland, Neil. « 'We always had things to do': The Paid and Unpaid Work of Anglophone Children Between the 1920s and the 1960s ». *Labour/Le Travail*, 25 (septembre 1990), 105-141.

HISTOIRE DE LA PATERNITÉ ET DE LA MASCULINITÉ : LE DISCOURS ET L'EXPÉRIENCE

Comacchio, Cynthia. « 'A Postscript for Father': Defining a New Fatherhood in Interwar Canada ». *Canadian Historical Review*, 78, 3 (septembre 1997), 384-408.

DeFrain, John, *et al.* « Environment and Fatherhood : Rural and Urbain Influences », dans Frederick W. Bozett et Shirley M.H. Hanson, éd. *Fatherhood and Families in Cultural Context*. New York, Springer Publishing Company, 1991, p. 162-186.

Delumeau, Jean et Daniel Roche, dir. *Histoire des pères et de la paternité*. Paris, Larousse, 1990.

Demos, John. « The Changing Faces of Fatherhood: A New Exploration in American Family History », dans Stanley H. Cath, Alan R. Gurwitt et John Munder Ross, éd. *Father and Child : Developmental and Clinical Perspectives*. Boston, Little, Brown, 1992, p. 425-445.

Dulac, Germain. *La paternité : les transformations sociales récentes*. Québec, Conseil de la famille, 1993.

Dummitt, Christopher. « Gendering Outdoor Cooking : Selling the Barbecue in Postwar Canada ». Communication présentée au Congrès de la Société Historique du Canada, 1998, 26 pages.

Erickson, Rebecca J. et Viktor Gecas. « Social Class and Fatherhood », dans Frederick W. Bozett et Shirley M.H. Hanson, éd. *Fatherhood and Families in Cultural Context*. New York, Springer Publishing Company, 1991, p. 114-137.

Fingard, Judith. « From Sea to Rail: Black Transportation Workers and Their Families ». *Acadiensis*, 24, 2 (1995), 49-64.

Fish, Cynthia. *Images and Reality of Fatherhood : a Case Study of Montreal's Protestant Middle Class, 1870-1914*. Thèse de Ph.D. (Histoire), Université McGill, 1991.

Griswold, Robert L. *Fatherhood in America. A History*. New York, Basic Books, 1993.

Kimmel, Michael. *Manhood in America. A Cultural History*. New York, Free Press, 1996.

- Knibiehler, Yvonne. *Les pères aussi ont une histoire*. Paris, Mesnil-sur-l'Estrée, 1987.
- LaRossa, Ralph. *The Modernization of Fatherhood. A Social and political History*. Chicago, University of Chicago Press, 1997.
- Marsh, Margaret. « Suburban Men and Masculine Domesticity, 1870-1915 ». *American Quarterly*, 40 (juin 1988), 165-186.
- Nelson, Claudia. *Invisible Men. Fatherhood in Victorian Periodicals, 1850-1910*. Athens & London, University of Georgia Press, 1995.
- Parke, Ross D. et Peter N. Stearns. « Fathers and Child Rearing », dans Glen H. Helder, Jr et al., éd. *Children in Time and Place: Developmental and Historical Insights*. Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 147-170.
- Quesney, Chantale. *Pour une politique de restauration familiale : une analyse du discours de l'École Sociale Populaire dans le Québec de l'entre-deux-guerres*. Mémoire de M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 1998.
- Rotundo, E. Anthony. *American Manhood : Transformations in Masculinity from the Revolution to the Modern Era*. New York, Basic Books, 1993.
- Rutherford, Robert. « Daddy's Home: Leisure and Male Parenting in Canada, 1945-65 ». Communication présentée au Congrès de la Société Historique du Canada, 1997, 61 pages.
- Rutherford, Robert. « Fatherhood and Masculine Domesticity During the Baby Boom: Consumption and Leisure in Advertising and Life Stories », dans Lori Chambers et Edgar André Montigny, éd. *Family Matters : Papers in Post-Confederation Canadian Family History*. Toronto, Canadian Scholars Press, 1998, p. 309-333.
- Rutherford, Robert. « Fatherhood and the Social Construction of Memory: Breadwinning and Male Parenting on a Job Frontier, 1945-1966 », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd. *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 357-375.
- Stearns, Peter N. « Fatherhood in Historical Perspective: The Role of Social Change », dans Frederick W. Bozett et Shirley M.H. Hanson, éd. *Fatherhood and Families in Cultural Context*. New York, Springer Publishing Company, 1991, p. 28-52.
- Wright, Elizabeth. *La paternité au Québec de 1890 à 1965 : une lecture d'ouvrages sociologiques*. Mémoire de M.A. (Sociologie), Université Laval, 1997.

HISTOIRE DE LA FAMILLE ET DES FEMMES

Baillargeon, Denyse. « Les politiques familiales au Québec. Une perspective historique ». *Lien social et Politiques / Revue internationale de la recherche scientifique (RIAC)*, Montréal, Institut national de la recherche scientifique (INRS) / Culture et société, no 36, automne 1996, p. 21-32.

Baillargeon, Denyse. *Ménagères au temps de la crise*. Montréal, Remue-ménage, 1991.

Bouchard, Gérard. « À travers les mailles du patriarcat. Le rapport hommes/femmes dans la paysannerie saguenayenne (1860-1930) ». Communication présentée au Congrès annuel de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, Octobre 1997.

Bouchard, Gérard. *Quelques arpents d'Amérique: population, économie, famille au Saguenay, 1838-1971*. Montréal, Boréal, 1996.

Bradbury, Bettina. *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*. Montréal, Boréal, 1995.

Chapman, Terry L. « "Til Death do us Part": Wife Beating in Alberta, 1905-1920 ». *Alberta History*, 36 (automne 1988), 13-22.

Charland, Jean-Pierre. *Système technique et bonheur domestique. Rémunération, consommation et pauvreté au Québec, 1920-1960*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992.

Cliche, Marie-Aimée. « Les procès en séparation de corps dans la région de Montréal, 1795-1879 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49, 1 (été 1995), 3-33.

Cliche, Marie-Aimée. « Un secret bien gardé : l'inceste dans la société traditionnelle québécoise, 1858-1938 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50, 2 (automne 1996), 201-226.

Cohen, Yolande. *Femmes de parole. L'histoire des Cercles de fermières du Québec, 1915-1990*. Montréal, Le Jour, 1990.

Dandurand, Renée B. « Le couple : les transformations de la conjugalité », dans Denise Lemieux, dir. *Familles d'aujourd'hui*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, p. 23-41.

Falardeau, Jean-Charles et Philippe Garigue. *Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968.

Fortin, Andrée. *Histoires de familles et de réseaux. La sociabilité au Québec d'hier à demain*. Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987.

Gagnon, Mona-Josée. *Les femmes vues par le Québec des hommes. 30 ans d'histoire des idéologies, 1940-1970*. Montréal, Éditions du Jour, 1974.

Garigue, Philippe. *La vie familiale des Canadiens français*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1970.

Gleason, Mona. « Growing Up to be 'Normal' : Psychology Constructs Proper Gender Roles in Post-World War II Canada, 1945-1960 », dans Lori Chambers et Edgar André Montigny, éd. *Family Matters : Papers in Post-Confederation Canadian Family History*. Toronto, Canadian Scholars Press, 1998, p. 39-56.

Harvey, Kathryn. « "To Love, Honour and Obey": Wife-Battering in Working-Class Montréal, 1869-1879 ». *Urban History Review/Revue d'histoire Urbaine*, 19, 2 (octobre 1990), 128-140.

Harvey, Kathryn. « Amazons and Victims: Resisting Wife-Abuse in Working-Class Montréal, 1869-1879 ». *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, 2 (1991), 131-148.

Hughes, Everett C. *Rencontre de deux mondes : la crise d'industrialisation du Canada français*. Montréal, Éditions Lucien Parizeau, 1944.

Igartua, José E. *Arvida au Saguenay : naissance d'une ville industrielle*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1996.

Langlois, Simon. « L'avènement de la société de consommation : un tournant dans l'histoire de la famille », dans Denise Lemieux, dir. *Familles d'aujourd'hui*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, p. 89-113.

Lévesque, Andrée. *La norme et les déviantes. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1989.

Linteau, Paul-André et al. *L'histoire du Québec contemporain*. Montréal, Boréal, 1986. 2 tomes.

Luxton, Meg. *More Than a Labour of Love; Three Generations of Women's Work in the Home*. Toronto, Women's Educationnal Press, 1981.

Malouin, Marie-Paule. *Le mouvement familial au Québec. Les débuts : 1937-1965*. Montréal, Boréal, 1998.

May, Elaine Tyler. *Homeward Bound : American Families in the Cold War Era*. BasicBooks, 1988.

Miner, Horace M. *Saint-Denis : un village québécois*. Lasalle, Hurtubise HMH, 1985.

Morton, Suzanne. *Ideals Surroundings: Domestic Life in a Working-Class Suburb in the 1920s*. Toronto, University of Toronto Press, 1995.

Owram, Doug. *Born at the Right Time. A History of the Baby Boom Generation*. Toronto, University of Toronto Press, 1996.

Parr, Joy. « Rethinking Work and Kinship in a Canadian Hosiery Town, 1819-1950 ». *Feminist Studies*, 13, 1 (printemps 1987), 137-162.

Parr, Joy. *The Gender of Breadwinners: Women, Men, and Change in Two Industrial Towns, 1880-1950*. Toronto, University of Toronto Press, 1990.

Rosenfeld, Mark. « It Was a Hard Life: Class and Gender in the Work and Family Rythms of a Railway Town, 1920-1950 ». *CHR Historical papers*, 1988, 237-279.

Snell, James G. *In the Shadow of the Law. Divorce in Canada, 1900-1939*. Toronto, University of Toronto Press, 1991.

Strong-Boag, Veronica. « Home Dreams : Women and the Suburban Experiment in Canada, 1945-60 ». *Canadian Historical Review*, 72, 4 (1991), 471-504.

Thivierge, Nicole. *Écoles ménagères et instituts familiaux : un modèle féminin traditionnel*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982.

Tremblay, Marc-Adélar et Gérard Fortin. *Les comportements économiques de la famille salariée du Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1964.

Tremblay, Martine. « La division sexuelle du travail et la modernisation de l'agriculture à travers la presse agricole, 1840-1900 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47, 2 (automne 1993), 221-244.

Turcotte, Gaston. « L'idéologie du Québec rural au milieu du siècle ou le Foyer rural, 1946-1955 », dans Fernand Dumont, et al., éd. *Idéologies au Canada français, 1940-1976. Tome 1^{er} : La Presse - La Littérature*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 231-261.

Verdon, Michel. *Anthropologie de la colonisation au Québec. Le dilemme d'un village du Lac-Saint-Jean*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

AUTRES

Arès, Richard. *Le père Joseph-Papin Archambault, S.J. (1880-1966). Sa vie, ses œuvres*. Montréal, Bellarmin, 1983.

Blanchard, Raoul. *La Mauricie*. Trois-Rivières, Bien Public, 1950.

Brouillette, Normand, Laurent Deshaies et Armand Séguin. « De la Mauricie de Blanchard à la Mauricie actuelle ». *Cahiers de géographie du Québec*, 30, 80 (septembre 1986), p. 217-233.

Charland, Jean-Pierre. *Les pâtes et papiers au Québec, 1880-1980, technologie, travail et travailleurs*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990.

Desjardins, Gaston. « La pédagogie du sexe : un aspect du discours catholique sur la sexualité au Québec (1930-1960) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43, 3 (hiver 1990), 381-401.

Fortier, Robert, dir. *Villes industrielles planifiées*. Montréal, Boréal, 1996.

Hardy, René et Normand Séguin. *Forêt et société en Mauricie: la formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930*. Montréal, Boréal Expres, 1984.

Harvey, Fernand, dir. *La région culturelle. Problématique interdisciplinaire*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994.

Heron, Craig et Robert Storey, éd. *On the Job. Confronting the Labour Process in Canada*. Kingston-Montréal, McGill-Queen's University Press, 1986.

Kesteman, Jean-Pierre. *Histoire du syndicalisme agricole, UCC-UPA, 1924-1984*. Montréal, Boréal Express, 1984.

Annexe A

Classement des auteurs ayant été
identifiés par catégories socioprofessionnelles¹

Membres du clergé

Archambault, Joseph-Papin (2)
 Bayer, Jean
 Beaulieu, Léon
 Brière, Germain
 Caza, Percival
 Chamard, Paul
 D'Anjou, Joseph
 D'Anjou, Marie-Joseph
 Déry, Édouard
 Desjardins, Georges
 Dion, Alcantara (3)
 Dion, Gérard
 Fortin, Paul
 Gariépy, Wilfrid (2)
 Gauthier, Lorenzo
 Gauvin, Jean-Baptiste (2)
 Gérard, Frère Henri (2)
 Gervais, Émile
 Guilloux, R.P.
 Guindon, Henri
 Hoyois, G.
 Lachance, Louis
 Laramée, Jean-de-Brébeuf
 Lebel, Réal
 Legault, Émile
 Llewellyn, Robert (2)
 Lussier, Irénée (4)
 Mailloux, Noël
 Marie-Alice, Sœur
 Massicotte, Valère
 Papineau, J.-A.
 Pie XII (3)
 Poirier, P. (2)
 Poulin, Antonio
 Poulin, Gonzalve (4)

¹ Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre d'articles publiés par l'auteur entre 1945 et 1965 dans les publications recensées. Lorsqu'il n'y a aucun chiffre, cela signifie que l'auteur a signé un seul article.

Poulin, Jean-Paul
 Régis, Louis-Marie
 Roger, A.
 Rolland, E.
 Roy, Maurice
 Tremblay, Jacques
 Tremblay, Laurent
 Valiquette, Stéphane (3)

Noms collectifs

Épiscopat canadien
 Évêques et archevêques du Québec
 Hiérarchie catholique des États-Unis

Animateurs et collaborateurs du mouvement familial

Aubin, Claire (2)
 Bertrand, Théophile
 Bérubé, Bernard (2)
 Boisvert, Réginald (4)
 Boulizon, Guy
 Boulizon, Jeanne (3)
 Carbonneau, Aimé (2)
 Champagne, Jacques
 Charbonneau, Gracia (2)
 Charbonneau, Réal
 Clermont, Mado
 Clermont, Yves
 Corbeil, Jeanne (2)
 Corbeil, Gérard (2)
 Côté, Marcel
 D'Arsigny, Suzanne
 Dostaler, Jean
 Dufresne, Georges
 Dufresne, Monique-B.
 Forest, Ernest
 Leduc, Alec (4)
 Leduc, Yves
 Leury, Gaston (3)
 Mailhiot, Manon (5)
 Major-Charbonneau, Rolande (3)
 Malo, Adrien (2)
 Malo, Suzanne
 Parizeau, Mme G.

Pronovost, Louis (3)
 Robindaine, Elsie
 St-Onge, Bernadette
 Vallerand, Claudine (2)

Noms collectifs

Collège et famille
 La L.O.C.
 La rédaction
 Le Mouvement ouvrier

Journalistes et écrivains

Arteau, Odilon
 Brien, Roger
 Clément, Béatrice
 Dagenais, André
 De Biebuyck, Jacques (2)
 Décarie, Vianney
 Duhamel, Georges
 Fillion, Gérard (5)
 Fuzellier, Étienne
 Gaudet-Smet, Françoise
 Lacroix, Émilie
 L'Archevêque-Duguay, Jeanne (4)
 Laplante, Rodolphe
 Lasnier, Rina
 Laurendeau, André (2)
 Lefebvre, Jean-Paul
 Longpré, Lyse (2)
 Paré, Simone
 Rolland, Romain
 Schwartz, Émile
 Tremblay, Gilberte (2)
 Turmel, Joseph

Experts scientifiques

Belleau, Jacques (psychologue)
 Blanchet, Jean (agronome)
 Boisvert, Marcel (médecin) (2)
 Carrel, Alexis (médecin) (2)

Chentrier, Théo (psychologue) (2)
 Dagenais-Pérusse, Paul (médecin) (2)
 Dumont, Fernand (sociologue) (2)
 Gill, Charles (psychologue)
 Grenon, L. (psychiatre)
 Jobin, Pierre (médecin)
 La Haye, Jean-Claude (urbaniste)
 Lapointe, J.-A. (agronome) (2)
 Lussier, André (psychologue)
 Mailhiot, Claude (psychologue) (8)
 Minville, Esdras (économiste)
 Paquin, Jean (médecin)
 Pigeon, Anna Maria (psychologue)
 Rocher, Guy (sociologue)
 Vinay, Marie-Paule (psychologue)

Gens œuvrant dans le milieu de l'éducation

Bérubé, Louis
 Daoust, Aurèle
 Delorme, Jean (2)
 Fortin, L. de G.
 Gingras, Paul-Émile
 Lemieux, Gérard (2)
 Lettre, Jean-Paul
 Magnan, Jean-Charles
 Massé, Jean-Marie
 Morin, Claude
 Morin, Clément
 Parenteau, Roland
 Piédalue, Édouard-Charles

Gens œuvrant dans les milieux syndicaux ouvrier et agricole

Abel, Marion
 Beaudin, Dominique (4)
 Charpentier, Alfred
 Dupuis, Marie
 Fillion, Gérard (1)
 Jolicoeur, Fernand
 Lauzier, Laurent (2)
 Létourneau, Armand (3)
 Létourneau, Firmin
 Poulin, Louis-Philippe (2)

Représentants de l'État

Boisvert, Maurice (député de Nicolet)

Chaloult, René (2) (député de Québec-Comté à l'Assemblée législative)

Élie, Antonio (ministre d'État)

Rioux, Albert (ancien sous-ministre de l'Agriculture)

Nom collectif

Ministère de la Santé et du Bien-être social

Autres

Choquette, Évariste (2) (assistant directeur du Conseil des Oeuvres de Montréal)

Couture, C.-E. (président de la Société canadienne d'établissement rural)

Desrochers, Félix (conservateur de la bibliothèque du Parlement fédéral)

Annexe B

Auteurs non identifiés

Hommes

Buisson, Jos
Colangelo, Albert
Day, John
F., B.
Ferrand, P.-Paul
Fortin, Jean Jos.
Gravel, René
Lebrasseur, Pierre
Malin, Henri
Naïdenoff, Georges
Papini, Giovanni
Plaquevent, Jean
Poulin, Jean-Paul
Raillon, Louis
Viane, René

Pseudonymes masculins

Henri, Petit Frère
Ouvrier heureux
Papa
Pater

Femmes

Adine, France
Bernard, Monique
Clément, Françoise
Delforge, Hélène
Favez-Boutonnier, Mme le Dr
Gosselin, Gertrude
Henripin, Marthe
Lauray, Jeanne
Lavigne, Françoise
Lefebvre, Mme Jean-Paul
Lessard-Plante, Rolande

Parizeau, Mme G.
Poinso-Chapuis, Germaine
Rajotte, Madeleine
Richer, Mme Léopold
R.-Raymond, Jacqueline
Trottier, Jeanne d'Arc-G.
Viau, Suzanne

Pseudonymes féminins

Colombe
Dame Aline
Marraine

Annexe C

Guide d'entrevue

PREMIÈRE PARTIE : RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX SUR LA VIE DU TÉMOIN AVANT LA NAISSANCE DU PREMIER ENFANT

A) Identification

1. Nom et prénom.
2. Année et lieu de naissance.

B) Fréquentation scolaire

1. Nombre d'années complétées.
2. Présence d'un discours sur les rôles de genre, sur le rôle de l'homme et du père à travers l'enseignement, les activités, les jeux, etc.
3. Âge à la sortie de l'école et causes.

C) Expériences de travail avant le mariage (s'il y a lieu)

Si oui, poser les questions de la section C de la deuxième partie.

D) Vie de famille, relations avec les parents et modèles parentaux

1. Endroits habités avec la famille avant le mariage.
2. Nombre de frères et sœurs, rang dans la famille (autres personnes habitant avec la famille d'origine).
3. Tâches (travaux manuels, tâches ménagères, etc.) effectuées à l'intérieur et à l'extérieur de la résidence par : les enfants ; le père ; la mère.
4. Éducation reçue (qui s'en chargeait, discipline, sévérité, encadrement, liberté d'action, règlements ; heures de rentrée).
5. Présence des parents à la maison.
6. Implication du père et de la mère dans le soin des enfants (jeu ; lever la nuit pour s'occuper des jeunes enfants ; soin des nouveau-nés ; soins routiniers : bain, repas, couches, coucher des enfants).
7. Description et appréciation générales de la personnalité du père et de la mère.

E) Éducation religieuse

1. Éducation religieuse reçue à l'école et à la maison (par qui, à quels moments, de quelle façon).
2. Connaissance du discours de l'Église sur le rôle du père.

F) Ambitions et projets de vie

1. Projets de vie au cours de l'enfance et l'adolescence en ce qui a trait aux sujets suivants : fréquentation scolaire, travail et carrière professionnelle, mariage, nombre d'enfants, éducation et établissement des enfants, milieu de vie, niveau de vie, acquisition de biens matériels.
2. Réalisation ou abandon de ces projets (moyens pris pour les réaliser, raisons et conséquences des échecs et des réussites).

G) Fréquentations et mariage

1. Fréquentations avant la rencontre avec la conjointe.
2. Rencontre de la conjointe : lieu, circonstances, explication du choix.
3. Âge des conjoints lors de la rencontre.
4. Origine et occupation de la conjointe.
5. Durée des fréquentations.
6. Année et lieu du mariage.
7. Occupation des conjoints : lors du mariage ; après le mariage.
8. Situation financière du couple, aide des parents lors de l'installation.

H) Lieux de résidence

1. Première résidence (chez les parents d'un des conjoints s'il y a lieu) : raisons et durée de la cohabitation, espace réservé au couple, appréciation générale de l'expérience.
2. Première résidence habitée uniquement par le couple et résidences subséquentes (s'il y a lieu) : localisation ; choix de l'endroit ; coût du loyer.
3. Description physique : dimensions ; état des lieux ; commodités : électricité, gaz, mode de chauffage, eau courante froide et chaude, toilettes, salles de bain, lavabos.
4. Autres lieux de résidence (si le témoin a habité plus d'un endroit avec sa famille, reprendre les questions 1 à 3 pour chacun de ces endroits).
5. Nombre d'années passées dans chacune de ces résidences et raisons des déménagements.
6. Achat d'une maison : si non pourquoi ; si oui : moment de l'achat ; localisation ; explication du choix ; coût de la maison ; description physique (voir plus haut) ; nombre d'années vécues à cet endroit ; impact sur le mode de vie ; raison de la vente s'il y a lieu.

DEUXIÈME PARTIE : LE RÔLE DU PÈRE

A) Naissance des enfants

1. Discussion entre les conjoints sur le nombre d'enfants désirés et le moment de la conception.
2. Enfants : sexe ; année de naissance ; fausses couches ; mortalité infantile et juvénile ; nombre et âge des enfants habitant avec les parents entre 1945 et 1965.

3. Lieu de résidence et occupation des parents lors de la naissance de chaque enfant.
4. Accouchements : lieu ; rôle joué par le témoin (présence, aide, sentiments éprouvés).
5. Aide reçue après les accouchements (de qui ; gratuite ou rémunérée ; durée ; garde des enfants lors des accouchements).
6. Contrôle des naissances : méthodes contraceptives utilisées.

B) Travail rémunéré et sources de revenus

1. Sources de revenus autres que le travail du témoin : vente de produits d'artisanat, travail salarié des membres de la famille, aide de l'État.
2. Travail rémunéré de la mère et des enfants : si oui, expliquer : type d'emploi, lieu de travail, raisons de la recherche d'un emploi, raisons du choix de l'emploi, durée, fréquence, salaire, impact sur la vie de famille, appréciation générale de l'expérience (reprendre cette question pour chaque emploi occupé).
3. Premier emploi du témoin.
4. Moyen d'obtention du premier emploi (contact, petites annonces, etc.).
5. Type d'emploi et employeur.
6. Localisation du lieu de travail, moyen utilisé pour se rendre au travail.
7. Explication du choix de l'emploi.
8. Présence d'autres membres de la famille sur le lieu de travail.
9. Description des tâches effectuées.
10. Horaires (journée type et semaine type) et conditions de travail.
11. Salaire : montant ; mode de paiement ; utilisation.
12. Apprentissage avant l'obtention de l'emploi : par qui ; durée.
13. Changement de statut dans la famille à cause de cet emploi.
14. Action syndicale : présence d'un syndicat ; grèves ; participation à la vie syndicale (grèves, réunions, propagande, poste au sein d'une association), impressions face aux activités et idéologies du syndicat.
15. Relations avec les dirigeants syndicaux.
16. Relations avec le(s) patron(s).
17. Relations avec les autres travailleurs (amitiés, conflits, loisirs et sorties).
18. Durée de l'emploi et cause du départ.
19. Appréciation de l'expérience de travail.
20. Autres emplois occupés (Note : si le témoin a occupé plus d'un emploi pendant son séjour à Shawinigan, reprendre les points 4 à 16 pour chacun de ces emplois).

C) Répartition des tâches à l'extérieur de la maison

1. Personne responsable de l'administration du ménage (comptabilité, achats, etc.).
2. Participation de la mère et des enfants : raisons ; âge et sexe des enfants qui participaient ; description des tâches ; attitude face aux tâches assignées ; maintien de la discipline ; transmission des connaissances et des savoir-faire ; variations selon les saisons.
3. Discussion avec la mère et les enfants au sujet de la répartition des tâches.

D) Travail domestique et répartition des tâches à l'intérieur de la maison

1. Outils de travail servant au travail ménager (articles et appareils ménagers).
2. Organisation du travail : description d'une journée de travail dans la maison.
3. Description des tâches ménagères (travail ménager, lavage, ménage, repassage, cuisine, soin des enfants).
4. Personne responsable de l'administration du ménage (comptabilité, achat de vêtements, nourriture, jouets, appareils ménagers, objets de luxe, etc.).
5. Participation du témoin, de la mère et des enfants : raisons ; description des tâches ; attitude face aux tâches assignées.
6. Discussion avec la mère et les enfants au sujet de la répartition des tâches.

E) Éducation et soin des enfants

1. Fréquentation scolaire des enfants : âge à l'entrée, nombre d'années complétées, âge à la sortie, raisons de la sortie.
2. Rôle des parents dans l'éducation (horaires, heures de rentrée, heures de coucher et de lever, permissions, surveillance, discipline, punitions, enseignement moral, éducation sexuelle et religieuse).
3. Rôle des parents dans le soin des jeunes enfants (jeu ; soin pendant la nuit ; soin des nouveau-nés ; soins routiniers : bain, repas, couches, coucher et lever des enfants ; soins en cas de maladie, etc.).
4. Implication des parents dans l'expérience scolaire des enfants (aide aux devoirs, collaboration avec les instituteurs et institutrices, etc.).
5. Méthodes d'éducation (apprentissage des différentes tâches, degré de sévérité, maintien de la discipline, recours aux punitions corporelles, etc.).
6. Discussion avec la mère au sujet de la répartition des tâches, des méthodes d'éducation et des soins.
7. Activités familiales (veillées, sorties, jeux, excursions, promenades, visites de la parenté, etc.) : description, fréquence, durée, lieu.
8. Relation du témoin avec ses enfants : présence à la maison, tendresse, démonstration d'affection, etc.

F) Loisirs et vie communautaire

1. Loisirs individuels du témoin (lecture - journaux quotidiens, journaux agricoles, littérature -, radio, activité physique, sorties, rencontres amicales, etc.) : description, fréquence, durée, lieu.
2. Activités sociales (sorties, veillées entre amis, etc.) : description, fréquence, durée, lieu.
3. Implication syndicale : participation à des réunions, poste au sein du syndicat, etc.
4. Implication communautaire : description, fréquence, durée, lieu.
5. Entraide entre parents et voisins : description, fréquence, durée, lieu.

G) Conception de la paternité

1. Apprentissage du rôle de père (lui a-t-on appris ce rôle ; si oui expliquer qu'est-ce qu'on lui appris, identifier les personnes qui lui ont appris et comment).
2. Présence d'un discours sur le rôle du père et de la mère : si oui, identifier les auteurs, les normes et codes de comportements véhiculés.
3. Connaissance du discours des élites sur l'exode rural (Église, associations agricoles, etc.).
4. Réactions du témoin face à ces discours, pressions ressenties dans son rôle de père.
5. Sa conception du rôle idéal du père dans l'éducation, les tâches, éducation et soin des enfants (ambitions, espoirs, attentes, etc.).
6. Discussion avec la mère au sujet du rôle du père.
7. Perception du témoin de sa propre expérience de père (réussites, échecs, déceptions).

ANNEXE D

Biographies sommaires

Informateur 1

Né en milieu rural en 1915 de parents agriculteurs, il est le quatrième enfant d'une famille de huit. Il quitte l'école après la 5^e année et, jusqu'à l'âge de 24 ans, travaille sur la ferme de ses parents. Il passe quelques hivers dans les chantiers de la Haute Mauricie. Il quitte ensuite la maison familiale et la région pour suivre une formation de machiniste dans un grand centre où il travaille pendant quelques années. Il se marie en 1946, arrive dans une ville du Centre-de-la-Mauricie l'année suivante et est engagé comme machiniste dans une usine. Il a six enfants (deux garçons et quatre filles), nés entre 1947 et 1957.

Informateur 2

Né en milieu rural en 1919, il est le cadet de deux frères. Son père est successivement ouvrier agricole, ouvrier d'usine et agriculteur. Il quitte l'école à l'âge de 14 ans pour travailler dans les chantiers et sur les fermes du voisinage. À l'âge de 23 ans, il achète une terre et se lance dans la production et la distribution locale du lait. Il vit aussi de la vente de légumes et de bois de chauffage. Il se marie l'année suivante et a quatre enfants (deux garçons et deux filles), nés entre 1946 et 1958. Sa famille héberge son père et son frère pendant plusieurs années.

Informateur 3

Né en milieu rural en 1924 de parents agriculteurs, il est le dixième enfant d'une famille de quatorze. Il quitte l'école primaire après la 7^e année et pendant quelque temps, il travaille sur la ferme familiale et comme vendeur itinérant d'équipements agricoles. En 1950, il achète la ferme laitière de son père. Il se marie l'année suivante et a trois enfants (un garçon et deux filles), nés entre 1952 et 1957.

Informateur 4

Né en milieu urbain en 1913, il est le deuxième enfant d'une famille de six. Son père est ouvrier. Il poursuit des études techniques et reçoit un diplôme de machiniste à l'âge de 18 ans. Il est chômeur de 1931 à 1933 et est ensuite embauché dans une usine du Centre-de-la-Mauricie où il travaille successivement comme technicien, dessinateur, superviseur et assistant chef ingénieur. Au début de sa carrière, il suit un cours technique par correspondance qui lui permet de monter de grade. Il se marie en 1939 et a cinq enfants (trois garçons et deux filles), nés entre 1942 et 1950.

Informateur 5

Né en milieu rural en 1928 de parents propriétaires d'une ferme laitière, il est le cinquième enfant d'une famille de neuf. Après la 7^e année, il quitte son village pour suivre un cours d'agriculture qui dure deux ans. Il travaille ensuite sur la ferme familiale et passe quelques hivers sur les chantiers de la Haute Mauricie. Il se marie en 1951, s'installe dans un loyer au village et travaille pendant deux ans comme ouvrier de la construction dans une région éloignée. Il devient copropriétaire de la ferme ancestrale en 1958 et vit de la vente et de la distribution locale du beurre et du lait. Il a six enfants (un garçon et cinq filles), nés entre 1952 et 1974. Il héberge ses parents pendant vingt-deux ans.

Informateur 6

Né en milieu urbain en 1927, il est le quatrième enfant d'une famille de dix-huit. Son père est successivement livreur de lait et de glace, conducteur de tramway et agriculteur. À sa sortie de l'école primaire, il entreprend le cours classique, qu'il abandonne vers l'âge de 16 ans pour travailler comme journalier, d'abord à l'extérieur de la région puis sur la ferme familiale. En 1948, il s'installe dans une ville du Centre-de-la-Mauricie et est engagé comme technicien dans une usine. Il se marie en 1950 et a trois enfants (deux garçons et une fille), nés entre 1951 et 1960. En 1956, sa famille déménage dans une ville voisine.

Informateur 7

Né en milieu rural en 1919, il est le quatorzième enfant d'une famille de seize. Son père est agriculteur et menuisier. N'aimant pas l'étude, il quitte l'école en bas âge pour travailler sur la ferme familiale (il se rend une seule fois dans un chantier de la Haute Mauricie). Il se marie en 1940 et achète la ferme laitière de son père en 1947. Il vit de la vente du lait et des produits de la ferme au marché d'une ville voisine. Il a dix enfants (six garçons et quatre filles), nés entre 1941 et 1963. Il héberge son père pendant environ trente ans.

Informateur 8

Né en milieu urbain en 1922, il est le dernier enfant d'une famille de sept. Son père (devenu invalide au cours des années 1930) est successivement agriculteur, boucher, ouvrier dans une usine et employé de la voirie. Il complète son cours primaire et travaille ensuite à la voirie pour faire vivre ses frères et sœurs puis devient ouvrier. Il œuvre dans différentes usines du Centre-de-la-Mauricie à partir de 1940; en parallèle, il suit une formation de machiniste. Il ouvre à son compte un atelier d'usinage en 1962. Il se marie en 1945 et a trois enfants (un garçon et deux filles), nés entre 1946 et 1956.

Informateur 9

Né en milieu rural en 1924, il est le deuxième enfant d'une famille de trois. Son père est successivement draveur, bûcheron, jardinier et gardien de sécurité. Il quitte l'école à l'âge de 16 ans et travaille pendant deux ans dans un moulin à scie. Pendant la guerre, il suit un entraînement militaire et commence à travailler dans une usine du Centre-de-la-Mauricie en 1942, où il demeurera pendant quarante ans. Il est d'abord journalier, puis technicien dans trois départements différents. De 1955 à 1960, il suit un cours technique par correspondance qui lui permet de monter de grade. Il se marie en 1948 et a trois enfants (un garçon et deux filles, deux d'entre eux sont adoptés), arrivés dans la famille entre 1957 et 1966.

Informateur 10

Né en milieu rural en 1916 de parents propriétaires d'une ferme laitière, il est le deuxième enfant d'une famille de quinze. Il quitte l'école à l'âge de 13 ans pour travailler sur la ferme familiale. Pendant une vingtaine d'hivers entre le milieu des années 1930 et le milieu des années 1950, il travaille sur les chantiers de la Haute Mauricie. Il se marie en 1942 et habite chez ses parents pendant deux ans et demi, puis sur une ferme voisine. Il devient propriétaire de la ferme familiale en 1953; il vit de la vente du lait, des œufs, du sirop d'érable et du bois de chauffage. Il a huit enfants (trois garçons et cinq filles), nés entre 1947 et 1960. Ses parents habitent dans un logement adjacent à la résidence familiale jusqu'au début des années 1960.